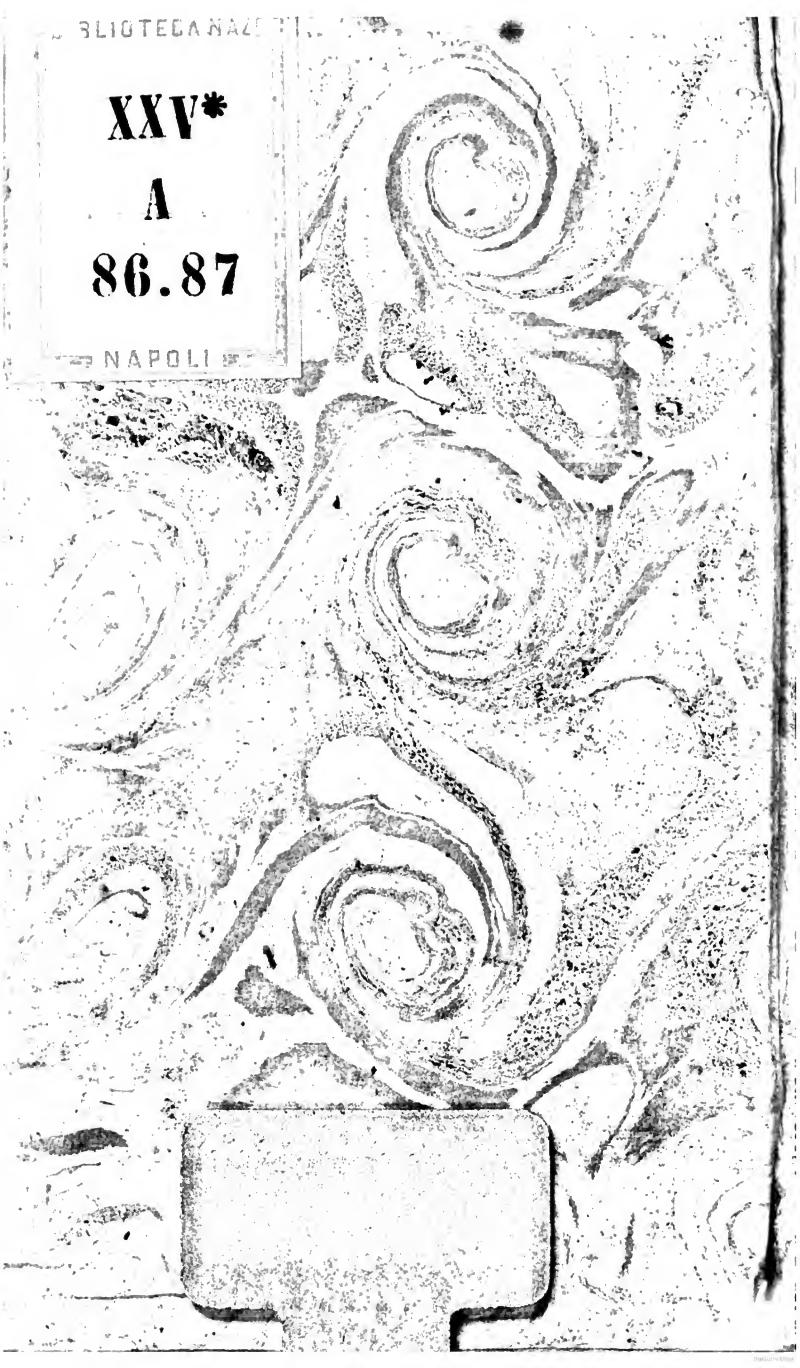
BIBLIOTECA NAZ
XXV*
A
86.87
NAPOLI



Lixiv. n. 6.

117
a
113

117
a
113

LETTRES
DE
LA DUCHESSE DE***
AU
DUC DE***
PREMIÈRE PARTIE.

LETTRES
DE LA
DUCHESSE DE***
AU DUC DE***.
PREMIÈRE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe,
à l'Image Saint Joseph.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.

LE Public nous a paru toûjours ſe ſoucier ſi peu de ſçavoir comment l'ouvrage qu'un Editeur lui préſente, eſt tombé entre ſes mains, que, quelqu'envie que nous eûſſions de lui apprendre à quel *heureux hazard* nous devons la découverte de celui cy, nous prendrons, s'il veut bien nous le permettre, la liberté de lui parler de toute autre chôſe.

Ces Lettres ſont-elles factices, ne le ſont-elles pas? Ont-elles ou non, été écrites au Duc qui en étoit le poſſeſſeur? Moins il im-

porte que ce ſoit lui, ou quelqu'autre qui en ait été le Héros, moins auſſi, nous nous arrêterons à diſcuter ce point; mais nous ne croyons pas devoir gliſſer avec la même légèreté ſur le prémier des deux, parce qu'il ne ſçauroit être au Lecteur, de la même indifférence qu'elles ſoient véritablement d'une femme, ou qu'elles n'en ſoient pas. La raiſon en eſt, à ce qu'il nous ſemble, que le vrai a toûjours ſur nous plus de droits que ce que nous ſçavons n'en être que l'imitâtion; & que rien n'eſt plus fondé en raiſon, que cette façon de voir & de ſentir.

En effet, avec quelque ſoin qu'un Auteur conſulte la Nature, & cherche à la rendre; quelque talent, même, qu'il ait pour réüſſir à ce qu'il tente, il ne lui eſt jamais poſſible de la peindre aſſez

bien, pour que les Lecteurs d'un certain ordre s'y méprennent; & le ſuccès d'abuſer les autres, nous paroît bien loin d'en être un. L'on a beau n'être point guindé dans ſes ſentimens, en puiſer la ſource dans ſon propre cœur, ou profiter de ce que l'uſage du monde peut, à cet égard, nous avoir acquis de connoiſſances; rendre naturels les événemens que l'on crée, les bien fonder; avoir même dans le ſtyle, tout ce qu'il faut pour achever de faire l'illuſion à laquelle on tend; mille petites circonſtances qu'amène le haſard, que l'eſprit dédaigne comme trop futiles, ou qu'il n'imagine pas, & qui toutes concourent à donner le ton du vrai, manquant à l'ouvrage, prouvent invinciblement que c'en eſt un: & jamais, dans des Livres du genre de celui-ci,

l'Auteur ne ſe décèle, que l'intérêt n'y perde conſidérablement.

Ce concours de petites circonſtances qui nous y paroît ſi néceſſaire, & que nous avons crû y trouver, n'eſt pas la ſeule choſe qui nous ait déterminés à en prendre l'opinion que nous en avons. Il nous ſemble convenable de dire ſur quoi, d'ailleurs, elle eſt fondée. 1°. La longueur de quelques-unes de ces Lettres : on y ſent une femme trop occupée de ſon objet, pour qu'elle puiſſe s'arrêter où quelquefois l'on deſireroit qu'elle l'eût fait. 2°. Leur ſtyle : quoique pour l'honneur de notre goût, nous croyions pouvoir nous flatter qu'on ne le trouvera ni ignoble, ni recherché, les phrâzes n'en ſont pas toûjours aſſez coupées, ſur-tout pour ceux à qui l'on a fait accroire que la

prôſe peut le plus aiſément du monde ſe paſſer d'harmonie, & que l'on a accoutumés à prendre le découſu pour du ſententieux. 3°. Les parenthèſes qui y ſont trop fréquentes : or il n'eſt pas raiſonnable de penſer que, ſi un Auteur de profeſſion les eût écrites, il ne ſe fût point apperçu de tous les défauts que nous-mêmes y avons remarqués, & qu'il eût voulu les y laiſſer ſubſiſter. On nous demandera, peut-être, pourquoi les y ayant découverts, nous ne les en avons point purgées. A ce reproche, qui a d'abord un air de juſtice, nous répondrons que, toutes néceſſaires que nous avons crû ces corrections, la crainte de ne pouvoir donner au ſtyle plus de régularité, ſans lui ôter de ſon naturel, ne nous a point permis de les tenter.

A l'égard du Livre même ; nous ne pourrions dire que ce qu'il nous a paru ; & nous n'avons point la préſomption de nous croire une autorité pour le Public. Puiſque nous ôſons le lui préſenter, il n'eſt point douteux que nous ne l'ayons crû digne de lui plaire ; mais il ſe peut que ce ſoit déja une aſſez grande témérité, ſans y ajoûter un éloge qui, s'il ne le confirmoit point par les ſiens, ne nous donneroit à ſes yeux qu'un ridicule de plus.

De tout ce qui nous a fait penſer que ces Lettres ne ſont point factices, ce qui nous en a paru la plus forte preuve, c'eſt leur dénoüement. Il n'eſt pas, en effet, à préſumer que ſi elles l'étoient, leur Auteur eût oſé n'en pas rendre heureux le Héros ; &, qu'après avoir intéreſſé ſes Lecteurs par des

Lettres pleines de tout l'égarement de la paſſion, ou les avoir égayés par des peintures où la vraiſemblance auroit été plus ménagée que la décence des mœurs, il n'eût point ſubitement condamné à la mort, ou le Duc, ou la Ducheſſe; & que ſon ouvrage n'eût pas été terminé par une cataſtrophe, qui, quelque tombée des nües qu'elle ſoit, & même quelque froidement traitée qu'elle puiſſe être, eſt dans une poſſeſſion immémoriale de déchirer l'âme du Lecteur.

Quant au tems où ces Lettres ont été écrites, les noms de *Chirac* & de *la Peyronie* qui s'y liſent, prouvent invinciblement qu'elles ſont de ce ſiécle-ci; & d'autres chôſes aſſûrent qu'elles ſont après le mariage du Roi; ainſi nous en pouvons marquer la date de 1728

à 1730: mais il nous eſt impoſſible de la fixer plus préciſément. Si nous étions plus conſommés que nous ne ſommes, dans notre métier d'Editeur, cette incertitude ouvriroit à nos conjectures un bien beau champ; mais ce n'eſt point à des commençans comme nous, qu'il appartient de raiſonner long-tems ſur une difficulté quelconque, & de la quitter ſans en avoir donné la ſolution.

Nous avons trouvé les perſonnes qui, dans ces Lettres ſont nommées, ſimplement déſignées par les lettres initiales de leur nom; & quoique nous n'ignorions pas que cette mutilâtion eſt toûjours deſagréable au Lecteur, nous avons crû ne devoir pas y remédier. Quand il nous eût été poſſible de découvrir ce que l'on a voulu nous cacher, nous n'en

aurions pas plus instruit le Public, parce que Madame la Ducheſſe ne diſant pas de bien de tous ceux de qui elle parle, l'égard de ne les pas déceler, nous en auroit toujours paru un néceſſaire. Des noms de Roman auroient été ridicules; des noms imaginaires auroient pû être dangereux, parce que ſouvent ceux que l'on penſe créer, ſe trouvent réels: nous aurions donc pû, quoique très-involontairement, deſobliger quelqu'un; pour n'en pas courir le riſque, autant que par l'autre raiſon que nous venons d'alléguer, nous avons laiſſé les chôſes telles éxactement que nous les avons trouvées; &, de tous les droits attachés au titre d'Editeur, nous ne nous ſommes réſervé que le droit de faire une Préface: droit, au reſte, le moins meurtrier de

tous les leurs, puiſqu'on en lit ſi peu que ce n'eſt preſque jamais que par le titre qu'on en voit à la tête d'un Livre qu'on ſçait qu'il en eſt décoré. N'en agiſſons, cependant pas ſur cela autrement que ſi le Public leur faiſoit l'honneur de ne les point paſſer.

Ces Lettres paroîtront, ſans doute, fort ſéches aux perſonnes qu'enchantent ces ouvrages du célèbre *Richardſon*, qui, ſi l'on en excepte les Lettres du *Marquis de Roſelle*, & fort peu d'autres, peut-être, ont produit parmi nous, tant de mauvaiſes copies où l'on prétend nous donner pour du naturel, ce qui n'eſt qu'un fort incommode *tailletage*. Nous ne nous flattons pas que celles que ces imitâtions, quelqu'éloignées de leur original qu'elles ſoient, amuſent, ou intéreſſent, goû-

tent ce Livre-cy; que ce qu'elles pourront y rencontrer, ſoit de connoiſſance du cœur, ſoit d'uſage du monde, les dédommagent de ce qu'elles appellent *des faits*, & qu'elles y chercheront vainement; & qu'enfin, elles n'en diſent comme la Ducheſſe elle-même, *des Lettres plus pleines de mots! plus vuides de choſes!* Il eſt ſûr que dans leur ſyſtême, elles auront raiſon; mais, encore une fois, ce Livre-ci n'eſt pas un Roman: ſuppoſons, un inſtant, que c'en ſoit un: perſonne n'ignore que dans l'eſpéce de monde, dont la Ducheſſe faiſoit partie, il arrive fort rârement des événemens extraordinaires. Il n'auroit donc pas été poſſible à l'Auteur, ſans bleſſer, & fort maladroitement la vraiſemblance, d'en jetter de ce genre dans ſon

ouvrage ; & dans ce dernier cas même, on n'auroit, à ce qu'il nous ſemble, du moins, point de reproches à lui faire de ce qu'il auroit mieux aimé s'aſſujettir à la nature, que d'en ſortir. Ici, les dernières Lettres de ce Recueil exceptées, ce n'eſt qu'une ſeule perſonne qui écrit. Dès-là, point de cette variété que jettent dans les Romans de *Richardſon*, les différens perſonnages qu'il y met ſur la ſcène ; que, ſi l'on nous objecte qu'en peignant les mœurs de ſon pays, il n'en a pas moins ſçu en répandre, nous répondrons, en ſuivant toûjours notre ſuppoſition, que ce ne ſeroit pas une raiſon pour que notre Auteur n'eût pas peint les mœurs du ſien ; & qu'on auroit tort de s'en prendre à lui de ce que les unes rendent plus que les autres. Ici

donc, c'eſt par-tout la même uniformité de ſtyle, & de ſentiment; ce dernier même y eſt ſi ſourd, ſi maſqué, & y produit en apparence, ſi peu de chôſe, que nous ne ſerions pas ſurpris que tous ceux qui liront ces Lettres, ne s'apperçûſſent pas qu'il y en a.

Il nous reſte, à ce que nous croyons, du moins, à parler du caractère du Duc, & de la Ducheſſe, qui, chacun dans leur genre, nous paroiſſent beaucoup plus faits pour trouver des cenſeurs que des partiſans.

Les hommes, par éxemple, ne manqueront pas de dire aux femmes à qui il leur importera de plaire, c'eſt-à-dire, à celles qu'ils n'auront pas encore eu le bonheur de ſoûmettre: » Qu'il n'y a » rien qui ſoit moins dans la na» ture que ce Duc-là; qu'il eſt

» de la derniere fauſſeté que
» quand nous ſommes bien ſin-
» cérement amoureux, nous puiſ-
» ſions être ſuſceptibles de fan-
» taiſie ; que nos ſens ſont toû-
» jours enchaînés par notre cœur,
» & n'obéïſſent qu'à lui ; ou que,
» ſi par un hazard qui tient du
» prodige, tant il eſt râre, il
» nous en arrive une, la force de
» notre ſentiment ne nous permet
» pas plus que notre délicateſſe
» naturelle, de nous livrer à l'in-
» fidélité ; qu'il eſt de la même
» fauſſeté que nous n'attaquions
» jamais des femmes que par air, &
» pour la ſeule gloire d'en triom-
» pher ; & que, par conſéquent,
» ce Monſieur le Duc eſt un
» monſtre d'imagination ; &, de
» plus, fort ſcandaleux. » Quant
à ce dernier point, nous en con-
venons ſans peine : pour les au-

tres, c'eſt aux femmes qui ont de quoi ne nous point juger uniquement d'après ce que nous leur diſons de nous-mêmes, lorſque nous avons auprès d'elles quelqu'intérêt à nous peindre en beau, que nous laiſſons à leur répondre.

Le caractère de la Ducheſſe trouvera à ſon tour, parmi les femmes, autant de cenſeurs, que parmi nous le caractère du Duc aura trouvé peu de partiſans.

Ces femmes, tout à la fois ſans pudeur, ſans ſentiment, & ſi ſouvent, hélas! ſans ſenſations, & à qui l'excès de notre politeſſe, ou de la corruption de nos mœurs, ne nous fait plus donner aujourd'hui que le titre ſi mitigé de *femmes galantes*, le rejetteront abſolument comme le caractère le plus froid, & en même tems le moins vraiſemblable que l'on pût jamais

imaginer : car, pour elles, ce ſera ſûrement un Roman que ce Livre-ci. Aurions-nous, dans le fond, tant de tort de dire que, pour en porter ce jugement, elles auront leurs raiſons ?

Ces femmes ſi tendres ! ſi tendres ! à qui il faut toûjours tant d'amour ! tant d'amour ! que, ſans forcer nature, il eſt preſqu'impoſſible de les ſatisfaire, penſeront à peu près comme les prémières ; & comme elles auſſi, auront leurs raiſons.

Les femmes honnêtes, mais ſenſibles, & qui après avoir pâſſé par toutes les douleurs de la réſiſtance, ſe ſont, enfin, comme il faut bien que cela arrive, quand on l'écoute, déterminées en faveur de l'amour, en loüant, & de bonne foi, la vertu de la Ducheſſe, ne ſeroient pas fâchées qu'un peu de foibleſſe y

eût ſuccédé ; & rien ne ſera plus ſimple encore.

Les femmes qui aiment leurs maris ; celles qui, ſans les aimer, reſpectent leurs devoirs ; celles encore pour qui, par leur conſtitution phyſique, ou par leur arrangement moral, l'amour n'eſt qu'un être de raiſon, trouveront cette même Ducheſſe, une femme merveilleuſe. Ainſi, ſans prétendre faire ici d'épigrammes, on voit aiſément que ce ne ſera pas au plus grand nombre de celles qui liront ces Lettres, qu'elles plairont.

Nous convenons qu'elle eſt exceſſivement vertüeuſe : juſtifions-la, s'il ſe peut, de ce qu'elle l'eſt tant. Ne ſeroit-ce pas d'abord, faire aux femmes la plus manifeſte, & la plus atroce des injuſtices, que de les croire tou-

tes, incapables de préférer le bonheur pur & paiſible dont la vertu les fait toûjours joüir, l'eſtime, la conſidérâtion même qu'elles y trouvent néceſſairement attachées, aux plaiſirs que leur promet l'amour, plaiſirs que, lors-même qu'il leur tient parole, elles payent ſi ſouvent de la perte de leur réputation, & qui, ſi fréquemment encore, deviennent pour elles, la ſource des plus cruelles infortunes? Il n'eſt donc pas ſi peu vraiſemblable que bien des gens le diront peut-être, qu'il en ait exiſté une qui n'ait pas craint de ſacrifier ſes ſentimens mêmes, à de ſi grands objets.

Nous croyons de plus, qu'il faut conſidérer, 1°. que pour combattre, avec plus d'avantage, l'amour du Duc, & le ſien même, ſi l'on veut, elle va à la

campagne, & qu'elle l'en tient conſtamment éloigné: 2°. Que le Duc; léger comme il l'eſt, & dans la vicieuſe habitude des bonnes fortunes, ne peut, par ſon caractère même, que ſuſpendre long-tems les effets du ſentiment, dans une femme telle que celle-là ſe peint. 3°. Qu'il y a tout au plus cinq mois d'écoulés entre la première, & l'avant-dernière de ces Lettres; & que l'on peut, ſans un bien grand effort, ſuppoſer qu'une femme a en elle-même la poſſibilité de réſiſter ce tems-là, ſur-tout, avec les précautions que prend celle-là, tant contre ſon amant, que contr'elle-même. On peut encore ajoûter à toutes ces raiſons, que, dans le cours de leur liaiſon, le Duc, ainſi qu'on le verra, ſe nuit à lui-même conſidérable-

ment ; que, quelle que ſoit la ſévérité dont la Ducheſſe ſe pare, il eſt heureux pour elle, qu'il arrive du ſecours à ſa vertu ; & qu'enfin, s'il nous eſt permis de le dire, c'eſt au plus beau jeu du monde, que M. le Duc nous paroît perdre la partie.

Quoiqu'il en ſoit, & dût cette Ducheſſe n'avoir jamais exiſté, nous ne penſons point aſſez mal de notre ſiécle pour croire qu'on ne puiſſe lui plaire qu'en lui préſentant la peinture de la corruption du cœur humain ; & nous ôſons nous flatter que, s'il y a des Lecteurs qui nous reprochent de leur avoir donné un Livre où rien n'aura pû amuſer la leur, il y en aura beaucoup d'autres qui nous ſçauront quelque gré de leur en avoir offert un où les mœurs ſont reſpectées ; & qui, d'ailleurs,

ne ſera pas ſans quelque utilité aux jeunes perſonnes, entre les mains de qui il pourra tomber, n'en tirâſſent-elles même d'autre fruit que de mettre une ſage défiance à la place de cette imprudente ſécurité qui accompagne toûjours la jeuneſſe, & l'expôſe à tant de malheurs. Elles y pourront apprendre encore à ne pas tranſformer en paſſion, les premiers mouvemens qui les agitent, & à ne point en inférer que ce ſeroit vainement qu'elles voudroient les combattre; à diſtinguer les mouvemens de la vanité, des ſentimens du cœur; & par la façon dont les femmes ſans principes y ſont traitées, de ſentir à quel point il leur eſt néceſſaire de mériter l'eſtime, & combien le vice peut dégrader; à croire, enfin, que quand nous paroiſ-

ſons être atteints de la paſſion la plus violente, nous pourrions bien n'être conduits que par une fantaiſie, même aſſez légère; & qu'en tout, le caprice, l'amour propre, le deſir, & la curioſité, nous ſont beaucoup plus familiers que l'amour. Nous convenons que, contre un véritable ſentiment, toutes ces connoiſſances pourroient ne leur être d'aucune reſſource; mais elles peuvent les ſauver de l'opprobre de la galanterie; & ce n'eſt pas ſi peu de chôſe.

LETTRES

DE

LA DUCHESSE DE***

AU

DUC DE***.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

VOTRE avanture avec Madame de *Vo*... avoit, effectivement, Monsieur, fait tant de bruit, que, malgré mon indifférence profonde

pour les chôſes de ce genre, j'en avois, comme beaucoup d'autres, été inſtruite ; mais cette même avanture s'accordoit ſi peu avec l'idée que vous aviez paru vouloir me donner de vous, & qu'enfin j'en avois priſe, que, ſi vous n'eûſſiez pas jugé à propos de m'en faire l'aveu, vous m'en verriez douter encore. Je vous plains donc très-ſincèrement, non du chagrin que cette femme vous cauſe, mais de ce que des femmes de cette eſpéce vous occupent encore. Quoique je n'ignorâſſe pas quelle avoit été ſur cela votre façon de penſer, je croyois que le vuide, l'ennui, & qui plus eſt, le ridicule, attachés à de ſemblables conquêtes, vous en avoient fait revenir. Vous me permettrez, d'ailleurs, de vous repreſenter que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on vous pardonne

de les chercher. Comme il eſt décidé que paſſé vingt-cinq ans, nous ne devons plus porter le couleur de roſe, j'imaginois qu'un homme pouvoit à trente, être obligé de mettre de la circonſpection dans ſa conduite, & de ne plus prendre au hazard les objets de ſes attachemens, ou de ſes fantaiſies, pour parler plus juſte. Moins j'ai de peine à comprendre que Madame de Vo... ne vous inſpiroit aucune ſorte de goût, moins auſſi, je puis concevoir pourquoi vous l'avez priſe. Quoique ſa figure ne ſoit pas mal encore, elle eſt telle, cependant, à mes yeux, du moins, qu'il me ſemble, dût-on même joüir de la gloire d'être ſon premier vainqueur, que c'en ſeroit une dont il ſeroit fort poſſible qu'on ne fût pas tenté. A plus forte raiſon, quand on eſt ſûr de n'être que

le ſucceſſeur de l'Univers entier ; & de ne trouver pour tout dédommagement du malheur d'un pareil choix, qu'une ame avilie au dernier point, & des charmes déja flétris, moins encore par les années, que par l'uſage qu'une femme en a pû faire. Je vous crois trop attentif aux intérêts de votre vanité pour penſer un moment, que de vous-même, vous euſſiez voulu tenter une conquête ſi peu faite pour la flatter ; & ne doute point, par conſéquent, que, comme vous me le dites, il faut que ce ſoit elle qui l'ait abſolument voulu : mais, en bonne foi, eſt-ce une excuſe qui vous paroiſſe admiſſible ? Elle l'a voulu ! Et c'eſt à votre âge, qu'une femme, que cette volonté même, & la façon dont elle vous la déclaroit, devoient tant avilir à vos yeux, l'em-

porte ſur le dégoût que de votre aveu même elle vous cauſoit ! Mais cela me jetteroit dans des réflexions qui ne ſont pas de mon reſſort ; & que, d'ailleurs, mon amitié pour vous, veut bien ne pas faire. Tout ce que je puis vous dire, avec vérité, c'eſt qu'à quelque point que vous ſoyez puni d'une fragilité pareille, vous ne me paroiſſez pas encore l'être aſſez. Je ſuis pourtant fort aiſe, par l'eſtime que j'ai pour vous, que le reproche qu'elle vous fait de l'avoir trompée, ne ſoit pas fondé. Du ſexe dont vous êtes, il eſt un peu ſingulier que cela ne ſoit point ; mais enfin c'eſt une chôſe que le haſard a pû très-bien faire. Vous avez, à mon ſens, dans le tort de l'avoir priſe, de quoi vous conſoler de n'avoir point le tort dont elle vous charge : il en vaut ſeul beau-

coup d'autres ; & si vous l'enviſagez tel qu'il eſt, vous vous pardonnerez de n'être pas auſſi coupable envers elle que vous pouviez l'être. Croiriez-vous bien, cependant, que, malgré l'air tout à-fait deſintéreſſé que vous prenez ſur cette affaire, je ne m'éloignerois point du tout de penſer que dans ſes commencemens, vous n'y avez pas porté tout l'ennui dont vous vous vantez aujourd'hui ; & que, ſi vous ne voulez point en convenir, c'eſt qu'un tort vous coûte moins à avoüer qu'un ridicule, ou que vous en avez perdu la mémoire ? Je croirois même d'autant plus le dernier, qu'il eſt, en effet, très-ſimple que le ſouvenir d'une ſenſation auſſi légère qu'elle a été peu durable, ne nous reſte point comme l'impreſſion d'un ſentiment qui a long-tems rempli toute notre ame. Il ſeroit,

au reſte, aſſez difficile de prononcer ſur tout cela: ſi, pour ſe diſculper de la honteuſe promptitude dont cette intrigue s'eſt noüée, elle a beſoin de vous repréſenter tendre, preſſant, & même quelque choſe de plus; vous, de votre côté, pour juſtifier autant que faire ſe peut, votre inconſtance, il eſt juſte que vous vous diſiez moins amoureux que vous ne l'avez été peut-être. Vous êtes, dites-vous, d'autant plus ſurpris de ce que toutes les preuves d'indifférence dont vous l'accablez, ne la déterminent pas à rompre avec vous, que vous avez vous-même de quoi moins douter de la ſienne. J'avoüe que, lors même qu'elle s'abandonne le plus, ce dont on doit la ſoupçonner le moins, c'eſt du travers d'aimer: j'ai, toutesfois, oui dire que ces ſortes de fem-

mes ſe prennent quelquefois de ſentiment ; ou, du moins, d'une fantaiſie plus forte que leur façon de penſer ne ſembleroit le leur permettre ; &, ſi l'on dit vrai, il ne ſeroit pas abſolument impoſſible que Madame de Vo .. vous aimât ; ou, ce qui pour l'effet actüel, reviendroit au même, qu'elle crût vous aimer ; & que le beſoin que vous avez de ne le pas croire, fût l'unique raiſon que vous eûſſiez, vous, de ne le croire pas. Quoi de plus naturel, en effet, que, mécontent, & qui pis eſt, honteux d'un engagement que le cœur n'avoit point formé, que la vanité étoit forcée de taire, & où, peut-être, les ſens ne trouvoient pas mieux leur compte que l'un & que l'autre, on prenne, pour s'en débarraſſer, le prétexte dont vous vous ſervez ? mais, comme vous

ne l'ignorez pas, un prétexte, quelque ſpécieux qu'il ſoit, n'eſt jamais une raiſon. Si, cependant, ainſi qu'on le prétend, & comme cela doit être, nous ne nous attachons qu'en raiſon de ce que nous coûtent les ſacrifices que nous faiſons à l'amour, vous pouvez, ſans beaucoup de ſcrupule, vous obſtiner à douter que Madame de Vo... vous aime auſſi tendrement qu'elle le dit. Il doit en être de ces femmes-là comme de ces menteurs reconnus, qu'on ne croit pas, lors même qu'il leur arrive de dire vrai, parce qu'on ne doit jamais préſumer qu'ils ſuſpendent un inſtant leur habitude. Vous me priez de vous dire ſi vous devez attendre qu'elle vous quitte, ou ſi vous pouvez la prévenir: il me ſemble que ſur cela, vous n'avez de conſeils à prendre que de votre cœur; tout ce que je puis, mais

tout en paſſant, vous dire ſur cette belle affaire, c'eſt que vous m'auriez fait beaucoup de plaiſir de prendre une femme un peu moins célèbre que celle-là : peut-être, quelque jour pourrai-je vous en apprendre la raiſon : cela ne dépendra que de vous ; quant à préſent, je ne peux que me taire ſur le motif qui me l'auroit fait deſirer : mais je reviens à ce qui vous regarde, & vous touche le plus en ce moment-ci ; & je commence par l'extrême peur que me paroît vous faire cette femme. Vous la craignez, mais à un point qui, pour peu que vous y penſiez, ne peut que vous faire rire vous-même. Eſt-ce l'éclat attaché à l'inconſtance qui vous retient ? Aſſûrément ! cette conſidérâtion vous ſeroit venüe un peu tard. Il eſt certain, ſi vous la quittez, que, comme elle

n'eſt pas de ces femmes qui, par différens égards, ſont forcées de dévorer, dans le ſilence le plus profond, le malheur d'être abandonnées, elle remplira tout Paris de ſes clameurs : mais, encore une fois, que vous importe ? Auriez-vous eu l'imprudence de lui confier des ſecrets dont dépende le bonheur de votre vie ? Je ne l'imagine pas plus que je ne dois, en effet, l'imaginer : l'amour peut, & mal placer ſa confiance, & la pouſſer trop loin : mais l'indifférence, mais le mépris, peuvent-ils jamais avoir quelque choſe à confier ? Comme, pourtant, il n'en faut pas moins que pour agir d'une façon ſi ſingulière, vous ayez vos raiſons ; & que moins elles ſont apparentes, plus, ſans doute, ce ſeroit vainement que je tâcherois de les pénétrer, je vais, ſans m'y arrêter da-

vantage, vous raconter un ſtratagême qu'employa dans la ſituâtion où vous êtes, un de mes amis, & dont il ſe trouva fort bien: s'il peut, comme je le penſe, ſervir plus d'une fois, je vous conſeille d'en faire uſage. Il avoit, auſſi légèrement que vous, formé avec une eſpéce de Madame de Vo..., la plus intime liaiſon; bientôt il s'apperçut qu'elle l'étoit trop pour ce qu'il ſentoit: mais ayant pour ménager cette femme, d'auſſi puiſſans motifs que vous me forcez de vous en ſuppoſer à vous-même, de ménager celle que vous auriez tant d'envie de quitter; il ſe contentoit de lui montrer de l'indifférence; & évitoit toûjours de convenir qu'il en eût. Piquée d'une froideur ſi inſultante pour ſes charmes, elle mit tout en uſage pour en triompher. Plus les efforts qu'elle faiſoit

pour y parvenir, étoient inutiles, & plus en même tems elle paroiſſoit avoir d'amour. Moins elle méritoit qu'il lui crût un ſentiment, plus il lui fut facile de penſer que la vanité ſeule l'attachoit ſi deſeſpérément à lui ; & il ſe flatta que, pour tenter une autre conquête, elle n'avoit beſoin que de le croire auſſi amoureux d'elle, qu'elle ſembloit le deſirer. D'après cette idée, il ſe détermina, quoiqu'il pût lui en coûter, à joüer auprès d'elle le rôle d'amant paſſionné ; mais, ſoit qu'elle craignît qu'il ne fût pas intérieurement ce qu'il vouloit lui paroître ; ſoit, ce qui eſt plus vraiſemblable, qu'elle voulût joüir quelque tems d'un triomphe que, peut-être, elle n'eſpéroit plus, loin que le ſien la conduisît à l'inconſtance,

elle parut, pendant plus de quinze jours, avoir redoublé d'ardeur. la peur commença à le prendre. Mais comme il l'avoit très-bien devinée, lorſqu'il ne ſe voyoit plus d'autre reſſource que la fuite, elle lui donna le congé qu'il deſiroit avec tant de vivacité. Si, ce qui à la rigueur eſt très poſſible, il ne vous eſt pas plus difficile qu'à un autre, de joüer ce que vous ne ſentez point, vous pouvez eſſayer de ce qui réüſsît ſi bien à mon ami; ſi, ce qui, je l'avoüe, n'eſt pas trop à préſumer d'un homme, une chôſe qui a un peu l'air d'une perfidie vous effraye, vous verrez ce que vous croirez devoir mettre à la place: c'eſt plus à vous à le choiſir qu'à moi à vous l'indiquer. Adieu, Monſieur, je ſuis d'autant plus ſenſible à la crainte

que vous m'avez marquée que cette malheureuſe liaiſon ne vous nuisît dans mon eſprit, que mon eſtime pour vous, eſt plus ſincère.

LETTRE II.

IL eſt vrai, Monſieur, en allant à l'Opéra, j'ai hier paſſé à votre porte; & l'ignorance de votre ſuiſſe ſur le tems que dureroit votre ſéjour à la campagne, a redoublé encore le chagrin que j'ai eu de ne vous pas trouver. Si j'eûſſe ſçu où, & avec qui vous étiez, j'aurois crû votre retour moins éloigné; mais, le moyen que j'imaginâſſe que c'étoit avec une femme qui paroît vous être ſi à charge, que vous étiez dans cette profonde ſolitude que l'amour cherche, & qu'il peut ſeul ſupporter? Cela eſt ſi peu conſéquent que je ne me ſerois point pardonné de le croire une minutte; j'aime donc mieux penſer que,

pour mettre entre vos diſcours & vos actions une ſi grande diſparate, vous avez des raiſons qu'on ne ſçait point, que de vous accuſer de le faire ſans en avoir aucune. J'aurois, à ne vous rien cacher, été un peu tentée de rire des excuſes que vous me faites de n'avoir encore pû vous débarraſſer de cette importune conquête, ſi je n'eûſſe craint qu'en paroiſſant recevoir vos confidences avec tant de légèreté, vous ne m'eûſſiez trouvée peu digne de la confiance que vous voulez bien me marquer. Je vous plains donc, tant parce que vous ſemblez deſirer vivement que je vous plaigne, que parce que, ſi la peinture que vous me faites de votre ſituâtion, n'eſt pas éxagérée, je la trouve, en effet, très-pénible. Je n'en deſirerois pas moins un pareil embarras à tous les hommes qui, ſans

avoir pour une femme, le ſentiment même le plus léger, cherchent à remporter ſur elles, une victoire qui doit vous flatter ſi peu, & qui quelquefois leur coûte tant. Vous me direz, ſans doute, qu'il y a peu de ces femmes à qui l'on doive l'égard de ne les attaquer qu'avec la plus ſincère paſſion pour elles; & que, dans la crainte d'en bleſſer une (ce qui ne peut jamais arriver que par le plus grand hazard du monde) il ne faut pas perdre les occaſions de s'amuſer qui ſe préſentent journellement; mais, les hommes, dans le fond, les croyent-ils auſſi rares qu'ils le diſent; & y en a-t-il un qui, s'il vouloit être de bonne foi, ne fût pas obligé de convenir qu'il a trouvé de ces mêmes femmes à l'exiſtence de qui, pour tâcher de juſtifier ſes horreurs, il feint de ne pas

croire ; & qu'il les a traitées bien moins en conſéquence de ce qu'elles méritoient de lui, que d'après le principe que lui-même s'étoit fait de n'en avoir avec aucune ? Oui, Monſieur, je voudrois donc que tous les hommes fûſſent dans la même pôſition que vous ; &, qu'à la lettre, ils en mourûſſent de pur ennui, ſi je ne craignois en même tems, qu'en n'en exceptant aucun de ce ſupplice, vos amis ne fûſſent pas bien long-tems ſans avoir à pleurer votre mort : mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion. Vous me demandez ſi, comme ma démarche d'hier vous le fait préſumer, vous ſeriez aſſez heureux pour pouvoir me rendre quelque ſervice ? Oui ; vous pouvez m'en rendre un fort eſſentiel, & dont je dois même vous avoir d'autant plus d'obligâtion, que de vous-même,

peut être, vous ſeriez moins tenté de me le rendre. Vous pouvez juger, par mon empreſſement à vous aller chercher, de l'importance dont il m'eſt, & de la promptitude que j'ai beſoin que vous y mettiez. Je ſuis, même, bien aiſe de ne vous avoir pas trouvé hier, parce que dans mon carroſſe, ſeul lieu où j'eûſſe pû vous entretenir, je n'aurois pû, ni vous parler auſſi commodément, ni même m'expliquer auſſi bien que la chôſe me paroît l'éxiger: enfin, il y en a qui coûtent moins à écrire qu'à prononcer; & ce que j'ai à vous dire, eſt, ce me ſemble, de ce genre. Il m'eſt revenu de très-bonne part, que, ne ſçachant comment vous débarraſſer de votre Madame de Vo..., vous avez ingénieuſement imaginé de tâcher de la faire prendre à M. de *Cercey*; & que

vous n'épargnez rien pour que ce beau projet réüſsîſſe. Or, ce dont j'ai à vous prier, & dont je vous prie, en effet, le plus ſérieuſement du monde, c'eſt de vouloir bien faire tomber ſur quelqu'autre de vos amis, le très-embarraſſant honneur de vous remplacer auprès d'elle. Cela doit vous être indifférent; & il ne me l'eſt point du tout que ce ſoit lui qui en joüiſſe; ou, pour vous donner de la chôſe, l'idée que je veux que vous en ayez, vous me deſobligeriez ſenſiblement, quoique ce ne fût point perſonnellement, peut-être, ſi vous vous obſtiniez à le vouloir pour ſucceſſeur. Ce n'eſt pas que je rende à ſa façon de penſer aſſez peu de juſtice pour craindre qu'il s'attache à une femme de l'eſpéce de Madame de Vo... mais je prends trop de part à ce qui le regarde pour per-

mettre qu'il ait le ridicule d'être mis ſeulement vingt-quatre heures au nombre de ceux qui ont eu le malheur de lui plaire, ou, ce qui ne le ſuppôſe pas toûjours, d'en être pris. Cette fantaiſie ne lui procureroit pas plus d'amuſement qu'elle ne lui feroit d'honneur; & je ne crois pas qu'il en ſoit à l'ignorer; mais, tout perſuadé qu'il en eſt ſans doute, il ne ſeroit pas bien étonnant qu'elle le tentât. D'autres raiſons encore, & d'un plus grand poids que celles-là, ne devroient pas lui permettre d'y ſonger; mais on n'a jamais été homme impunément; &, comme vous ſçavez, il ne ſeroit pas le prémier à qui le caprice & l'occaſion eûſſent tenu lieu de goût. Vous ſçaurez, peut-être, quelque jour, les raiſons que j'ai de m'intéreſſer ſi vivement à l'uſage que M. de *Cer-*

cey peut faire de ſon cœur ; mais, quels que ſoyent mes motifs, tout ce qu'en ce moment, il peut m'être permis de vous dire, c'eſt que vous m'obligerez au-delà de tout ce que je puis vous exprimer, ſi vous faites ce que je vous demande. J'exige encore de vous que vous laiſſiez ignorer à votre ami ce que je vous écris ; & vous eſtime trop pour croire que j'aye beſoin de vous recommander envers tout autre, la même diſcrétion.

P. S. Vous me paroiſſez deſirer ſi vivement de ſçavoir pourquoi je voudrois que vous eûſſiez pris une femme moins célébre que Madame de Vo... que vous en augmentez le chagrin que je ſens de ne pouvoir actüellement vous le dire. Juſques à ce que vous me mettiez en droit de rompre le ſilence là-deſſus,

figurez-vous, pour vous tranquiliſer, que ſi je le deſirois, ce ne ſeroit que parce qu'une femme un peu plus ignorée que celle-là, vous auroit donné un ridicule moins éclatant. Ce n'eſt, pourtant, pas abſolument cela; mais comme vous n'en tirerez pas de moi davantage, je vous conſeille, en amie, de vous contenter de ce que je vous donne.

LETTRE III.

NOUS avons tous deux, Monſieur, également à nous plaindre, vous de ne m'avoir pas rencontrée chez moi, moi de ne m'y être pas trouvée, puiſqu'il en réſulte pour chacun de nous, la peine d'écrire; & qu'il y en a peu qui, de notre aveu, nous coûte autant que celle-là. Je ne ſçais ſi ſur ce point, vous ne m'avez pas éxagéré vos répugnances; mais quant à moi, il eſt de toute vérité que ce n'eſt jamais ſans avoir eu beſoin de m'y exhorter long-tems, que je me détermine à prendre une plume. Après ce petit préambule, je vais, pour ne pas écrire plus long-tems qu'il ne faut, ſoit pour votre commodité,

ſoit pour la mienne, pâſſer tout de ſuite à ce que j'ai à vous dire,

Il y a certainement beaucoup de fineſſe dans vos conjectures; &, peut-être, avez-vous mis plus d'art encore dans la façon dont vous me les avez préſentées, qu'en croyant me deviner ſi bien, vous n'avez dû intérieurement vous attribüer de ſagacité. Votre deſſein, en les offrant à mes yeux avec tant de précautions, étoit-il que je ne les ſaiſîſſe pas? Il m'a paru que non: ſeroit-il que je les diſcutâſſe? L'un eſt plus probable que l'autre; & me ſeroit auſſi plus agréable à tous égards, ſi différentes raiſons ne m'interdiſoient ſur cela, je ne dis pas une diſcuſſion bien étendüe, mais même, toute eſpéce de diſcuſſion. La crainte qu'en cherchant à vous prouver le peu de fondement de vos ſoupçons, je n'allâſſe machinalement

chinalement plus loin que je ne voudrois, m'oblige donc de laiſſer au tems, à vous deſabuſer de ce que vous croyez aujourd'hui. Toute néceſſitée, cependant, que je ſuis à me renfermer à cet égard dans le ſilence le plus profond, je n'en ai pas moins crû que je ne pouvois gliſſer abſolument ſur les idées que vous vous êtes faites, ſans leur donner dans votre eſprit un degré de force qu'il ne me convient pas qu'elles aient. Non, aſſûrément, que je vous croye capable de les répandre; mais il eſt tout ſimple, ce me ſemble, qu'on n'aime point à laiſſer de ſoi, une idée deſavantageuſe, & fauſſe par-deſſus le marché. Je ne ſuis pourtant pas aſſez injuſte pour être bleſſée autant que vous me paroiſſez le craindre, de ce que ma dernière Lettre vous a fait penſer de moi; je ſçais que j'y

ai donné lieu ; &, qu'à ce que je vous écrivois, il vous étoit preſqu'impoſſible de ne pas croire du genre le plus tendre, l'intérêt que j'y montrois pour M. de *Cercey*. Je ne me ſuis pas même un ſeul inſtant abuſée ſur cela ; & toutefois je l'ai bravé. Ce n'étoit pas que je vous miſſe ſans beaucoup de répugnance, dans le cas d'avoir de moi, une opinion ſi différente de l'opinion que vous paroiſſiez en avoir priſe ; mais je n'en ai pas été malgré cela, plus arrêtée ſur l'objet qui conduiſoit ma plume, & régloit mes démarches. Vous vous êtes, ou je ſuis bien trompée, vivement repenti d'avoir crû que mon cœur n'avoit jamais été engagé, ou du moins, qu'il étoit libre : eh bien ! vous vous trompiez, cependant, ſi peu, ſoit ſur le préſent, ſoit ſur le paſſé, qu'il ne tient abſolument

qu'à vous d'être encore à cet égard comme vous étiez ; & de compter ſur ma parole, que vous n'aurez point à vous en repentir. Si vous m'euſſiez plus particulièrement connüe, ou que, depuis que vous me voyez, vous euſſiez pris la peine de m'étudier un peu, vous auriez, ſans doute, été moins prompt à penſer qu'au lieu de la vertu, ou de l'indifférence que juſques alors vous m'aviez attribüée, je ne poſſédois que l'art de me maſquer mieux qu'une autre. Je vous avois même écrit que vous pourriez ſçavoir un jour, ce qui me faiſoit prendre tant d'intérêt à M. de *Cercey ;* & cela pouvoit vous faire ſuſpendre votre jugement : mais il eſt ſi ſingulier qu'une femme de mon âge, & qui eſt dans le monde depuis quatre ans, s'y ſoit maintenüe dans une entière liberté, que

je ne ſerois pas ſurpriſe de vous trouver aſſez peu de diſpoſition à me croire ſur cela ſans en avoir de meilleurs garans que mon propre témoignage, & même que ce qu'en ſemble penſer le Public. Je ne ſçais de plus, ſi j'aimerai jamais ; je tâcherai que non ; mais, ſi ce malheur m'arrivoit, il ſeroit tant dans mon caractère que mon amant, & moi fûſſions les ſeuls qui le ſçûſſions ; & vous m'avez vûe tant de fois m'élever contre l'uſage qui s'eſt introduit parmi nous, de ne point diſſimuler ce qui ſe pâſſe dans notre cœur, que vous auriez dû moins facilement croire que je vous ouvrois, & avec tant de légèreté, le mien ſur un point ſi délicat. J'ai pris, je l'avoüe, pour enlever M. de *Cercey* à une fantaiſie qui me paroiſſoit deshonorante pour lui, une voie aſſez extraordinaire ; mais

c'étoit, à mon ſens, le moyen même que j'employois qui devoit vous rendre plus circonſpect ſur les inductions que vous aviez à en tirer : car enfin, ſi je l'avois aimé, n'auroit-ce pas été plus à lui qu'à vous que j'aurois imaginé d'écrire? &, en ſuppoſant de toute inutilité, les repréſentations que j'aurois été en droit de lui faire, croyez-vous que j'eûſſe attribüé à l'amitié, un pouvoir que l'amour n'auroit plus eu? Je pourrois donc, comme vous voyez, me plaindre, ſi je voulois, de ce que vous avez penſé à mon deſavantage; mais je craindrois qu'en prenant cela ſi fort à cœur, je ne vous affermîſſe plus dans vos idées, que je ne vous en détournerois. Encore une fois, il n'eſt pas impoſſible qu'un jour vous ſçachiez mes motifs, quoique, pourtant, il n'y ait pas d'appar-

ce que ce ſoit moi qui vous en inſtruiſe. Vous voilà, n'eſt-il pas vrai, plus embarraſſé que jamais ? Je ne ſçaurois moi, vous en dire davantage : laiſſons donc cela. Je veux, & dois me borner à vous rendre grâces, & de m'avoir raſſurée ſur le compte de votre ami, & de la promptitude que vous y avez miſe. L'on m'avoit dit qu'il avoit près de Madame de Vo... l'air de la plus grande vivacité, & que vous le laiſſiez, vous, paroître amoureux, avec une tranquilité qui pouvoit vous faire très juſtement ſoupçonner de vous intéreſſer fort à ſon ſuccès. Vous vous défendez d'avoir formé le projet de le mettre en avant pour faire plus commodément votre retraite ; & je crois, puiſque vous me le dites, que c'étoit à tort qu'on vous en accuſoit. Comme vous avez de l'eſprit, que

j'en trouvois dans l'idée qu'on vous prétoit. & que je ne puis, d'ailleurs, ignorer à quel point vous desirez que Madame de Vo... vous fasse la grâce de ne plus vous aimer, je n'avois pas hésité à croire, qu'en effet, elle vous étoit venüe. *Vous aimeriez mieux*, dites vous, *en faire usage, que du stratagême que je vous avois indiqué, par la raison que celui-là vous sauveroit de la contrainte crüelle de montrer de l'amour à une femme qui ne vous en inspire pas, & qu'en même tems il vous paroîtroit plus sûr, parce que si vous ne pouvez pas douter aujourd'hui que Madame de Vo.. n'agisse plus par vanité que par sentiment, vous ne sçavez point, si en vous voyant aussi tendre que pour la tromper, il faudroit que vous le parûssiez, l'un ne prendroit pas la place de l'autre; au lieu qu'en persistant dans votre froideur pour*

elle ; & en lui offrant d'un autre côté, le ſpectacle d'un homme aimable, & en apparence fort amoureux, ou ſa tête ſe prendra pour lui, ou ſans autre motif que celui de vous punir de l'indifférence que vous lui marquez, elle finira indubitablement par en faire votre ſucceſſeur. Vous pouvez avoir lieu de vous en flatter ; il ſe peut, auſſi, que cela ne vous réüſsiſſe pas: j'ai, en vérité, quoique vous en puiſſiez croire, trop peu d'expérience ſur ces choſes-là, pour pouvoir décider, ni du parti que vous avez à prendre, ni du ſort qui vous eſt réſervé, & ne ſçaurois m'empêcher de rire du ſérieux dont je vous vois me conſulter ſur des choſes que, par toutes ſortes de raiſons, vous devez ſçavoir infiniment mieux que moi. J'ignore, au reſte, ce qui vous inſpire la triſteſſe qui ſe fait ſentir dans toute

votre Lettre. Si c'eſt l'ennui de votre ſituâtion actüelle, je vous conſeille d'en ſortir le plus promptement que vous pourrez, & même, à quelque prix que ſe puiſſe être ; car, ſans plaiſanterie, il ſeroit à craindre ſi elle duroit, qu'elle ne prît conſidérablement ſur votre ſanté. Ah ! la bonne leçon pour vous, s'il y en avoit que la vanité, le caprice, & l'ennui du deſœuvrement ne rendîſſent pas inutiles aux hommes ! Je n'ai nulle peine à croire que vous laiſſerez toûjours ignorer à M. de *Cercey* la démarche que j'ai faite en ſa faveur ; & ne pouvois pas, à ce qu'il me ſemble, vous prouver mieux que parce que je viens de faire, à quel point je compte ſur votre diſcrétion. Sans vous connoître encore beaucoup perſonnellement, je ſçais comme on penſe de vous dans le monde ;

& ne crois pas que, ſans la mériter, on puiſſe y joüir d'une réputation ſi générale. Adieu, Monſieur, je parts dans l'inſtant pour la campagne où je compte paſſer quelque tems ; M. de *Cercey*, quoiqu'il ne ſoit pas tout à-fait autant mon amant que vous le croyez, y vient avec moi. Son retour vous apprendra le mien ; & ſi vous vous trouvez de mon commerce, auſſi bien que vous me le dites, & que moi-même je le deſire, je m'en appercevrai au ſoin que vous prendrez de me chercher.

LETTRE IV.

UN homme de qualité de qui la figure, par elle-même on ne peut pas moins avantageuſe, n'étoit ni relevée par la magnificence des habits, ni marquée encore par aucune décoration quelle qu'elle pût être, rencontré ſeul un jour par je ne ſçais quels marauts, en fut, malgré toute la vigueur de ſa réſiſtance, traité tout au moins fort indécemment. Il diſoit ſur cela qu'en cette occaſion, on lui avoit fait payer l'amende de ſa mauvaiſe mine; & trouvoit tout ſimple que cela eût été. Me ſiéroit-il de m'étonner davantage que, moi, d'ailleurs, me mettant en priſe, vous m'ayez jugée moins, peut-être,

d'après ce que je ſuis, que comme j'ai dû vous paroître, & enfin que m'ayez fait payer l'amende de mon ſèxe? En effet, vous avez dû avoir trop de peine à ne me croire rien dans le cœur, pour ne point vous preſſer de ſaiſir la prémiere occaſion qui pourroit ſe préſenter de croire le contraire. Eh! qui dans les mêmes circonſtances n'eût pas fait comme vous? Je vous écris! & quel eſt l'objet de ma Lettre? C'eſt de vous prier, & avec toute la vivacité poſſible, de mettre tout en œuvre pour que M. de *Cercey* ne s'engage point avec Madame de Vo... Quelle demande devoit jamais plus dépôſer contre la tranquilité de cœur dont il me plaît de me parer? Car, ſi comme je le ſoutiens, M. de *Cercey* ne m'inſpire point d'amour, que m'importe qu'il en ait ou non pour une

autre ? Je dis que la ſeule raiſon que j'aye pour que cela ne me ſoit pas auſſi égal qu'avec l'indifférence que j'affiche, cela me le devroit être, eſt que la crainte que la liaiſon qu'il pourroit former avec Madame de Vo... ne le deshonorât ; mais, franchement, ai-je dû en être crüe ? Que je craîgnîſſe qu'elle ne lui donnât un ridicule, pâſſe ; mais, du ridicule au deshonneur, la diſtance eſt ſi grande, & la différence en eſt ſi marquée qu'il ne ſe peut point que je les aye confondus. Je n'en ai pourtant pas moins paru le faire ; & c'eſt cela qui me condamne ; car moins il ſe pouvoit que je m'y trompâſſe, plus vous avez dû vous deffier du motif que je donnois à ma démarche, & croire, ainſi que vous avez très-ingénieuſement fait, qu'elle n'en avoit point d'autre que mon amour, &

que la crainte qu'on ne m'en enlevât l'objet. De même, cependant, que les gens qui, ſur ſa mauvaiſe mine, avoient donné à peu de chôſe près les étrivières à ce M, le Duc, s'étoient mépris, vous commencez à concevoir qu'en me jugeant, ſoit d'après les règles générales, ſoit d'après ma propre action, vous pourriez bien auſſi, vous être trompé. Vous me le dites, du moins; mais malgré cela, je n'en voudrois pas plus répondre que vous fûſſiez auſſi parfaitement revenu de vos ſoupçons que vous voudriez me le faire croire; & la raiſon que j'ai d'en douter, eſt, ce me ſemble, toute ſimple: c'eſt que, comme je n'ai pas moi-même craint d'en convenir, je vous ai donné ſujet d'en concevoir, & que je ne vous en ai fourni aucun de les perdre. Je dirai plus; la conduite que j'ai tenüe

depuis, n'a pû que vous avoir autoriſé à les garder, puiſque je ſuis actüellement à la campagne avec le même homme qui a eté l'objet des vôtres. Je vous ai dit, il eſt vrai, que vous vous trompiez lorſque vous nous croyiez l'un pour l'autre un certain attachement; mais, de quel poids dans cette occâſion, pouvoit être mon deſaveu? Sans compter que, ne vous devant aucun compte de mon cœur, j'ai pû me croire fondée à n'être pas ſincère avec vous ſur ſes mouvemens, vous ne devez point ignorer que c'eſt une chôſe ſur laquelle en général, nous nous croyons aſſez permis de diſſimuler; & que c'eſt même, de tous les ſecrets, le ſeul qu'on nous accuſe de ne laiſſer jamais échapper. Je ſerois donc beaucoup moins ſurpriſe de vous voir encore à cet égard, tel que je vous

ai laiſſé, que je ne le ſerois du changement de vos idées. Si même, pour être ſûre que vous y perſiſtez, j'avois beſoin de quelque chôſe de plus, je le trouverois, ſoit dans le ton, ſoit dans la multiplicité des excuſes que vous me faites; vous ne croiriez m'en devoir ni tant, ni de ſi ſoumiſes, ſi vous ne craîgniez pas de m'avoir offenſée; & cette crainte ne peut être en vous, qu'en raiſon de la certitude que vous avez d'avoir pénétré les plus ſecrets ſentimens de mon âme: car que l'on ait tort ou raiſon, c'eſt un préjugé très établi que nous ne nous bleſſons jamais plus des conjectures du genre des vôtres, que quand nous les méritons le mieux. Vous pourriez, cependant, & ſans craindre de vous flatter trop, m'attribüer contre vous, une moins grande colère. Si vous m'aviez devinée,

mon ſecret ſeroit entre les mains d'un honnête homme ; j'aurois par conſéquent de quoi être moins peinée que vous me l'eûſſiez ſurpris ; & ſi vos ſoupçons ne ſont pas fondés, j'ai plus encore de quoi me conſoler de vous les voir, puiſque le tems les détruira infailliblement. En attendant qu'il vous prouve ſi c'eſt vous qui vous abuſez, ou ſi c'eſt moi qui vous abuſe, je ne me tiendrai pas pour outragée que vous continüiez de penſer ſur cela comme vous faiſiez à mon départ de Paris ; je l'ai même été ſi peu de vos idées, que je ne me ſerois ſeulement pas rappellé ce prétendu délit de votre part, ſi vous n'eûſſiez pas crû devoir vous en juſtifier à mes yeux. Si, au reſte, je ne ſuis pas auſſi convaincüe que vous le voudriez, de votre converſion à mon égard, je n'en ſuis pas moins

ſenſible à la crainte que vous me montrez de m'avoir déplû; & en vous aſſûrant que la vôtre ne ſçauroit être plus mal fondée, je ne vous en rends pas moins grâces très-ſincérement d'une inquiétude qui ne peut jamais être que fort obligeante pour moi.

LETTRE V.

J'AI juſques ici, Monſieur, été pour ſi peu dans les arrangemens de votre vie, que je ne puis aſſez m'étonner de la vivacité dont vous paroiſſez ſentir mon abſence: que vous regretâſſiez beaucoup M. de *Cercey*, rien n'auroit moins de quoi me ſurprendre; mais moi! quand j'aurois comme lui, l'honneur d'être dans votre plus intime confidence, de quelle reſſource pourrois-je vous être? Je ſuis plus accoutumée à me moquer des amans qu'à les plaindre; & peut-être me verriez-vous, entraînée par la force de l'habitude, au milieu du récit que vous croiriez le plus intéreſſant, vous rire fort in-

diſcrétement au nez, ou du moins en avoir beaucoup d'envie. Ne vous plaignez donc pas avec tant d'amertume, de mon éloignement: il y a, encore une fois, trop peu de tems que j'ai l'honneur d'être un peu de vos amies, pour que, moi de moins où vous êtes, il puiſſe vous y manquer autant de chôſes que vous le dites; & pour que votre politeſſe ne vous faſſe point m'éxagérer ce que vous y perdez. Je n'en conviens pas moins avec vous, que j'ai devancé de beaucoup le tems où l'on va ordinairement à la campagne; mais, ſans compter les raiſons particulières qui ont pû m'y conduire, je n'aime pas à n'y aller que quand le changement de la verdure, & la diminution des jours m'annoncent le retour de l'hyver: ſaiſon aux plaiſirs de laquelle je ne tiens pas aſſez pour

qu'elle ne me faſſe point toûjours regretter infiniment les autres. Je ne ſçais de qui vous tenez que mon ſéjour chez Madame de L. V.... n'eſt qu'un eſſai d'une plus longue retraite ; mais vous verrez que ce ſera de quelque mauvais plaiſant que vous aurez peut-être un peu fatigué du chagrin que vous cauſe mon abſence ; & qui, pour s'en venger, ſe ſera diverti à vous en faire craindre une qui pourroit preſque pâſſer pour éternelle, ſi elle avoit la durée dont on vous a menacé. Je m'étonne, ſi je penſe juſte ſur cela, que vous ayez pû ſi facilement donner dans le piége qu'on vous a tendu. Si j'étois, ainſi que vous le croyez, dans l'intention d'aller pâſſer quelques années dans mes terres, il ne ſeroit pas à préſumer que je n'eûſſe point fait part de ce projet à mes amis ; & que,

par conſéquent, vous eûſſiez dû ne l'apprendre que de quelqu'un qui, ſelon toute apparence, n'eſt point à portée d'être inſtruit de mes deſſeins, & de mes vûës. Mais à propos de quoi aurois-je formé le deſſein que vous m'attribüez ? Notre fortune eſt très-grande, & l'on ne peut pas moins dérangée ; notre train étant monté, non d'après ce que nous ſommes (car rien ne ſeroit moins juſte que cette régle) mais d'après ce que nous poſſédons, vous devez ſentir que nous ne ſommes point dans le cas d'aller forcément à la campagne, réparer les ſottiſes que nous aurions pû faire, tant à la Cour qu'à la Ville. Il eſt vrai que, comme on ne penſe pas toûjours de même, & que l'on ſe croit ſouvent revenu des plaiſirs tumultüeux quand on n'en eſt que fatigué, M. de..... a de tems en

tems, le jargon de la Philoſophie, parce qu'en coûtant beaucoup moins que la chôſe, il fait en général, à peu-près le même honneur. Qui l'entendroit dans ces inſtans, loüer la tranquilité de la campagne, & ſoutenir avec tout le feu poſſible qu'il n'y a point de bonheur qui ne ſoit fort au-deſſous du bonheur d'y vivre, croiroit le plus fermement du monde, qu'il va s'y enterrer pour le reſte de ſa vie: peut être l'aurez-vous ſurpris dans un de ſes accès de ſolitude; & que c'eſt de lui que vous tenez ce projet qui ſemble vous allarmer pour moi; mais ſi ma conjecture ſur cela eſt bien fondée, je vous conſeille de croire moins à ſon enthouſiaſme prétendu pour la vie ruſtique, qu'au goût très-réel qu'il a pour la Cour, & qu'à tout ce qui l'y attache. A l'égard de mon retour à Pa-

ris, je n'imagine pas qu'il ſoit auſſi prompt que vous me paroiſſez le deſirer. J'ai prémièrement pour Madame de L. V. l'amitié la plus tendre : ſon intention eſt de faire ici un aſſez long ſéjour ; & la mienne eſt de ne retourner à Paris qu'avec elle. De plus, ſans tout cet appareil de Philoſophie qui, de tems en tems, entoure M. de.... j'aime beaucoup la ſolitude : celle-ci eſt charmante ; il n'y a pas, à mon gré, de maiſon qui ſoit tout-à-la-fois plus agréable & plus commode que celle que nous habitons, & où le luxe, quoiqu'il y en ait plus que Madame de L. V. ne le deſireroit, couvre ou défigure moins les beautés de la nature. Avec un payſage d'une richeſſe, & d'une variété ſingulières, nous avons dans un parc d'une très-grande étendüe, & admirablement planté, des prés & des fontaines, enfin,

enfin, tout ce qui, dans ce genre, peut charmer les regards; & porter à cette douce rêverie qui, pour les âmes ſenſibles eſt un état ſi délicieux. Quant au monde que nous avons ici, il eſt dans ce moment compôſé d'aſſez peu de perſonnes; & plût au Ciel que le nombre ne s'en accrût pas! Mais c'eſt ce qui, malgré le dégoût de Madame de L. V. pour le fracas, ne ſçauroit naturellement s'eſpérer. J'ai pour ma part emmené l'Abbé T... ce n'eſt pas aſſûrément, que du côté de l'eſprit, & des connoiſſances, il puiſſe m'être d'une grande reſſource; mais comme il ſçait l'Italien, je veux me fortifier avec lui dans l'uſage de cette agréable langue que depuis mon entrée dans le monde, j'ai un peu trop négligée. Le vieux Baillif de S... eſt auſſi avec nous; je m'amuſe à lui faire conter des anecdo-

res, sur-tout celles du siege de *Candie*, qui, sans doute, parce que la scêne en étoit dans l'Isle de *Crête*, a toûjours pris sur mon imagination. Il n'a pas d'abord eû moins de peine à convenir qu'il y eût été, que si je l'eusse accusé d'avoir vu le *Siege de Troye*; mais enfin il s'est arrangé avec moi sur cela. Pour lui, ce n'est pas par rapport à moi, mais à la suite de Madame de Pr... grande tante, tout au moins, de Madame de L. V. qu'il y est venu: il a jadis été fort amoureux d'elle; & s'en souvient encore. En voyant ce qui leur reste à tous deux des anciennes mœurs, à les entendre parler de leur tems, & à le comparer avec le nôtre, j'ai peine à croire qu'ils ne soient que du siecle dernier; & qu'en quarante ou cinquante ans, il se soit pû faire dans notre façon de penser, & dans nos

uſages, une ſi prodigieuſe révolution. En faiſant parler Madame de Pr... j'ai découvert qu'elle avoit eû du goût pour *le Comte de Guiche*, ce fameux conquérant de l'ancienne Cour, & qu'elle a fait tourner la tête à *M. de Seignelay*: elle pourroit, je crois, datter de plus loin encore; mais elle ne veut pas. Comme elle, & le Baillif ont vû un grand nombre de chôſes; qu'ils ont conſervé beaucoup de mémoire; & que je ne ceſſe de les interroger, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'en apprends. Avec deux amis de Madame de L. V. gens de beaucoup de mérite, mais peu connus hors du monde où ils vivent, nous avons M. de Po... qui eſt venu avec Madame de Pr... & le Baillif: à l'uſage qu'il fait de ſon eſprit, on eſt fâché de ne pouvoir abſolument pas lui en refuſer. Mais on s'en dé-

dommage en le lui trouvant tel qu'il l'a : c'eſt à-dire pédant, ſec, âpre, contrariant ; de plus, il eſt ſi deſagréablement rempli de lui-même, qu'il nous eſt beaucoup plus à charge qu'il ne nous amuſe. Par bonheur pour nous, il ne ſçauroit nous reſter long-tems ; & nous attendons ſon départ avec d'autant plus d'impatience que L. M... qui n'en fait pas plus de cas que nous, & que nous aimons, doit venir le remplacer. Ce n'eſt pas que je croye à ce dernier, beaucoup moins d'amour-propre qu'à l'autre ; mais, ſans compter qu'il a plus le droit d'en avoir, il ſçait le cacher ſous un air ſi modeſte, que lorſqu'il m'arrive de lever le voile dont il le couvre, je n'ai rien de plus preſſé que de le laiſſer retomber. Adieu, Monſieur, voilà une ſi longue Lettre que je ſuis preſque tentée de

vous en faire des excuſes ; vous devez, cependant, moins vous en prendre au deſœuvrement de la campagne qu'à tout ce que votre propre Lettre m'offroit à traiter. Moins il y a d'apparence que vous ayez vous même, la prémiere fois que vous m'écrirez, tant de chôſes à diſcuter avec moi, plus je crois pouvoir auſſi, vous promettre plus de briéveté, je crois ne devoir pas oublier de vous dire que M. de *Cercey* eſt un peu piqué du ſilence que vous avez gardé avec lui. Je vous en avertis d'autant plus volontiers que je ne crois pas que la paix ſoit bien difficile à rétablir entre vous deux.

LETTRE VI.

IL me paroiſſoit auſſi, fort ſingulier que vous vous impôſâſſiez de ſi grands ménagemens pour une femme qui en mérite ſi peu, & que la crainte de ſes propos, fût l'unique chôſe qui vous y engageât. Qu'en pareil cas, cette conſidérâtion nous retienne dans les chaînes, même les plus peſantes, rien n'eſt plus ſimple, à cauſe de l'influence que vos diſcours ont ſur notre réputâtion, & de l'irréparable tort qu'ils peuvent nous faire. Mais, que peuvent vous faire les nôtres; & quand nous ſerions aſſez mal conſeillées par le dépit pour nous plaindre de l'inconſtance d'un amant, qu'en pourroit-il

réſulter contre vous? N'eſt-ce pas, au contraire, une maxime généralement reçue; qu'un mauvais procédé de plus avec les femmes, n'eſt pour vous qu'un moyen de plus de leur plaire? Je ne comprenois donc pas votre conduite; mais puiſque cette femme eſt méchante; qu'il n'y a point de noirceurs qui lui coûtent; & que vous vous croyez dans le cœur, un ſentiment à l'objet duquel elle auroit pû nuire, je ceſſe d'être ſurpriſe que vous vous ſoyez preſcrit tant d'égards; & vous félicite en même tems de ce de ce que le petit de.... ce poupin, tout à la fois ſi joli, & ſi mépriſé, eſt venu vous tirer d'affaire. Elle l'a donc pris! j'en ſuis fort aiſe, je vous jure, tant à cauſe de la liberté que cela vous rend, que parce qu'un pareil choix achéve de la définir: car, ne vous y trompez pas

au moins, vous aviez eu de terribles précurſeurs ; & tels qu'en vérité, il y avoit, ſi vous me permettez de vous le dire, une ſorte d'ignominie à leur ſuccéder : mais, dites-moi vous-même, je vous prie, comment avec un ſentiment dans le cœur (il me ſemble, du moins, que ſi le mouvement qui occupe le vôtre y étoit moins décidé qu'il ne paroît l'être aujourd'hui, il s'y faiſoit, cependant, diſtinguer déja) vous avez pû prendre cette femme ? S'il étoit fort étonnant pour moi que vous l'eûſſiez fait, vous ne ſentant rien pour elle, jugez à quel point votre conduite doit me paroître extraordinaire, vous, ayant pour une autre, un ſentiment de préférence ! Ah ! vraiment ! je l'oubliois ! c'eſt que Madame de Vo... la voulu. En vous ſuivant toûjours dans cette mal-

heureuſe affaire, je vois avec quelle baſſeſſe pour elle, elle l'a commencée, & qu'enfin elle ne ſembloit pas d'abord y attacher plus d'importance que vous même : mais, *depuis, elle a jugé à propos que ce qu'elle avoit regardé comme la chôſe du monde, la plus indifférente, & qui ne vous lioit tous deux en aucune façon, en devint une durable.* La belle raiſon pour que vous y conſentîſſiez ! &, s'il vous plaît, pendant tout ce tems-là, que faiſoit ce ſentiment que vous vous croyiez ? *il achevoit de me rendre à plaindre* : me répondrez-vous. Ah ! Monſieur, que vos ſentimens ſont d'une terrible eſpéce, ſi vous n'y trouvez ſeulement pas de quoi vous ſauver d'une fragilité que les ſens ne vous conſeilloient pas plus que le cœur ! mais, cet objet ſecret de vos adorations, n'ignore point, peut-être,

que vous avez eu l'honneur ſi commun, & en même tems ſi peu recherché, de plaire à Madame de Vo... ; &, s'il doit vous rendre la juſtice que c'eſt malgré vous qui en étiez après auſſi honteux que vous auriez dû l'être avant, que cette liaiſon a percé, en a-t-il moins à vous reprocher de l'avoir formée? Quelle opinion voulez-vous qu'elle lui donne de votre façon de penſer? Je ne me crois, moi, ni plus jalouſe, ni plus déraiſonnable qu'une autre ; mais je ne vous cache pas que ſi j'étois à la place de la perſonne que vous croyez aimer, cette avanture me donneroit de votre façon de penſer, d'étranges idées. Mais, me direz-vous encore, *loin d'être aimé, je n'ai pas encore dit que j'aime* (car, ſi je ne me trompe, vous en êtes-là.) *Que pouvois je devoir à une femme qui ignore encore*

l'impreſſion qu'elle fait ſur moi? Vous avez raiſon : mais ſi vous n'étiez pas dans le cas de lui rien devoir, vous deviez à votre ſentiment de ne rien faire qui, prouvant à quel point il eſt ſubordonné au caprice & à l'occâſion, lui donnât moins de poids lorſque vous croirez devoir le laiſſer éclater ; & c'eſt, ſelon toute apparence, ce que vous avez fait, ſi, toutefois, la Dame à qui, avec tant de myſtère que les gens qui vous voyent le plus, ne s'en doutent ſeulement pas, vous avez dédié votre cœur, penſe ſur cela comme moi. Un amant ſi ſuſceptible d'impreſſion, & qui n'eſt jamais prémuni contre les hazards, même le moins dangereux, doit être terriblement incommode pour une femme un peu délicate. J'aurois, je crois, la tyrannie d'exiger dumien, autant que je lui donne-

rois moi-même ; & ne voudrois pas qu'il fît plus que moi, de ces diſtinctions qui vous font faire des infidélités avec ſi peu de ſcrupule, & de retenüe ; enfin, je ſerois ſur cela ſévère juſques au ridicule, peut-être.... Comme j'en étois-là de ma Lettre, M. de *Cercey* eſt venu me montrer celle que vous lui avez écrite. Je ne ſçaurois trop vous remercier de tout ce que vous y dites de flatteur pour moi ſur mon caractère. Je crois, en effet, pouvoir, ſans trop de vanité, vous aſſûrer que vous vous en trouverez fort bien. A l'égard des éloges dont vous honorez ma figure, le peu qu'elle eſt à mes yeux, me diſpenſe de vous en rendre les mêmes grâces. Quand j'aurois de quoi ne les pas croire éxagérés, il ne ſeroit pas en moi d'y être bien ſenſible. Comme les amans me conviennent moins

que les amis, je prise beaucoup plus les vertus qui nous donnent, & nous attachent les derniers, que les agrémens qui nous attirent les autres. Je crois, au reste, devoir ne vous point cacher que si M. de *Cercey* a trouvé dans votre dernière Lettre, toute la confiance qu'il est en droit d'attendre de vous, il n'en a pas moins été allarmé d'un certain ton de sécheresse qui lui paroît y régner. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point il est délicat en amitié. Vous ne sçauriez donc le rassûrer trop tôt sur votre prétendüe froideur : je dis *prétendüe*, & n'imagine point me tromper ; car il n'en a point mérité de votre part ; & vous ne passez pas pour capricieux.

Quoi ! vous êtes amoureux ! & vous vous ennuyez près de l'objet de votre passion ? C'est de bonne

heure assûrément ! Mais, ne seroit-ce pas que comme moi, cette Divinité seroit absente ?

LETTRE VII.

J'AI, Monſieur, un très-important ſervice à vous demander ; & même, quoique vous puiſſiez encore en penſer, beaucoup plus important pour moi, que le ſervice que vous me rendîtes il y a quelque tems, par rapport à M. de *Cercey*, eût-il même été auſſi près de s'engager avec Madame de Vo... qu'il en donna la peur. Si, au reſte, la confidence que je vais vous faire, ne vous prouve point de ma part, l'eſtime la plus ſincère, & la confiance la plus étendüe, j'oſe dire que ce ne ſera pas ma faute : j'entre en matière. La conduite de M. de... eſt ſi connüe que je croïs pouvoir ſans indécence vous parler à

cet égard, à vous, dis-je, qui depuis trois mois, toûjours ſon confident, & quelquefois ſon complice, en ſçavez ſur cela beaucoup plus que je ne pourrois vous en dire. Quant à la façon dont je puis être affectée de cette même conduite, je vous prie de ne pas trouver mauvais que ce ſoit encore un myſtère entre vous & moi : il m'eſt revenu que M. de... qui n'a jamais plus que vous, mis la fidélité au rang des vertus néceſſaires, paroît avoir envie de quitter Madame de G... pour prendre Madame de Li... & je ne vous cache pas que je ſerois auſſi fâchée de voir arriver cela, que ſi j'étois la prémière de ces deux Dames, Vous imaginez en cet inſtant, peut-être, que puiſque, je ſçais, & ſouffre qu'il me donne des rivales, le choix doit m'en être égal; & ne concevez même

pas qu'il puiſſe ne me l'être point; mais, en cas que ce ſoit ainſi que vous penſiez, je ne doute point que quand je vous aurai expôſé les réfléxions que par état, j'ai été forcée de faire ſur ce chapitre, je ne vous ramène à mon ſentiment, très-différent, en effet, de la façon de penſer que je dois vous ſuppôſer ſur cela. Si j'aime mon mari, une rivale qui craigne de s'afficher, qui joüiſſe modeſtement du triomphe qu'elle remporte ſur moi; & qui, enfin, ait des mœurs, doit inconteſtablement me rendre moins à plaindre que ne feroit une femme d'un caractère tout oppôſé. Elle peut, & doit même chercher à remplir le cœur de mon mari; mais, du moins, elle ne ſe propôſera pas de m'en ravir l'eſtime; & ne voudra de lui que ce que ſon ſentiment lui rendra indiſpenſablement né-

ceſſaire. Si je n'aime point mon mari ; que, comme ces ſortes de choſes ſe ſçavent toûjours aſſez, ma rivale en ſoit inſtruite ; & que, ſûre, par conſéquent, en ſe gênant moins ſur ſa victoire, de ne pas affliger mon cœur, elle ne cherche point à cacher l'amant qu'elle a choiſi, du moins ne lui permettra-t-elle jamais de ſe diſpenſer des égards qu'il me doit, parce qu'elle ſçaura que ſi je puis me paſſer de ſon cœur, j'ai beſoin qu'il ait pour moi de la conſidération, & qu'il m'en témoigne. C'eſt ainſi que penſe Madame de Gr... ; & l'autre eſt encore plus connüe par la perverſité de ſon caractère, que par les charmes de ſa figure, & par les agrémens de ſon eſprit. Cette femme, enfin, me fait trembler ; & au point que ce ne ſeroit pas ſans une véritable douleur, que je ver-

rois M. de... s'attacher à elle. C'eſt poſitivement ce que je vous conjure d'empêcher. Vous vivez aujourd'hui trop intimément enſemble pour ignorer que tout l'eſprit qu'il a, ne le ſauve pas du malheur d'avoir dans le caractère, preſqu'autant de foibleſſe que les gens qui penſent le moins ; & c'eſt ce qui, tout-à-la fois, me fait craindre ſon goût pour Madame de Li.., & me flatter que vous pourrez ſans beaucoup de peine l'y arracher. Ou je me trompe, ou une des plus fortes raiſons qu'il ait pour la deſirer, c'eſt qu'il eſt, peut-être, le ſeul de ſon genre qui ne puiſſe parler d'elle qu'à la boulevüe ; & qu'il donne aſſez dans le faux air pour s'en faire une ſorte de honte. Qu'on lui faſſe enviſager comme ignominieuſe, cette même conquête à laquelle il attache de la gloire ; & je

vous réponds que ſa vanité l'empêchera bientôt d'y prétendre. Enfin, pour le ſauver des crüelles mains où je le vois près de tomber, vous avez mille reſſources que je ne puis vous indiquer, mais que je n'en crois pas moins immanquables. Ce n'eſt pas, cependant, que j'aye l'injuſtice de vous rendre reſponſable de l'événement : je n'ignore point que M. de... a quelquefois la fantaiſie vive : ſi le goût qu'il paroît prendre pour Madame de Li... n'eſt point, comme je m'en flatte, plus fondé ſur l'honneur qu'il croit que lui feroit cette conquête, que ſur ſes agrémens, je conçois qu'il ne ſera pas bien facile de lui en faire perdre le deſir. Je ſuis ſûre, au reſte, que, ſoit par une timidité naturelle que tout l'uſage qu'il a du monde, n'a pas encore bannie, ſoit qu'il attende

que la ſorte d'yvreſſe où elle eſt actüellement pour M. de F... ſoit un peu pâſſée, il n'a point encore parlé ; & c'eſt ce qui me donne quelqu'eſpoir que nous l'empêcherons de ſe charger de ces odieuſes chaînes : moins ſon orgüeil ſe ſera compromis, plus nous aurons bon marché de ce que, fort abuſivement, il prend pour ſon cœur. J'aurois encore ſur cela, mille chôſes à vous dire ; mais je n'ai pas en ce moment, le tems d'entrer dans des détails plus étendus ; & plaiſe au Ciel ! que Madame de Li... & M. de... ne fâſſent pas long-tems la matière de vos Lettres, & des miennes ! A propos de Lettres, j'en ai je ne ſçai combien à faire, notamment pour Madame la Princeſſe de... elle m'a fait avant-hier l'honneur de m'écrire beaucoup de ſpiritüelles niaiſeries ; & comme je

ne ſçaurois lui faire attendre ma réponſe plus long-tems, je vais eſſayer ſi je ne pourrai pas les lui rendre. Vous me paroiſſez ſi triſte! ſi noir! que je crois ne pouvoir trop vous conſeiller de vous faire aimer de l'objet de vos vœux, le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Si, par malheur, vous n'y parvenez pas, il ne me reſte, pour vous ſecouer un peu, qu'à vous donner le conſeil que *Chirac* donna un jour à un vaporeux de qui il ne ſçavoit plus que faire : cette ordonnance, & dont il garantiſſoit le ſuccès, étoit d'aller aſſaſſiner quelqu'un qui ne s'y attendroit pas; & vîte à cheval, pour aller tant que terre pourroit le porter. Je crois cela fort bon; mais faites plutôt comme *Aghelet*, prenez l'autre, ſi vous pouvez, s'entend.

LETTRE VIII.

IL est fort singulier, Monsieur, que M. de... m'ait écrit la veille même de son départ, & qu'il ne m'ait absolument rien dit du petit voyage qu'il méditoit, & qui, selon toute apparence, étoit dès ce tems-là, déterminé. Ce silence de sa part sur un objet si peu important, me causeroit de vives allarmes, si, en même tems que vous m'apprenez qu'il n'est pas à Paris, vous ne m'assuriez point que Madame de Ll... y est restée. Toutesfois, ne trouvez-vous pas comme moi, fort extraordinaire que l'on n'ait pas voulu dire à la porte, où il est allé? Que veut dire ce mystère? Quelle qu'en puisse être la raison, elle ne

me paroît point valoir la peine d'être cherchée : peut-être n'a-t-il entrepris cette courſe ſi légère que pour amuſer ſon deſœuvrement : que ce ſoit ce qu'il voudra ; puiſque Madame de Li... eſt à Paris, ce n'eſt pas après elle qu'il court ; & rien ne m'eſt plus égal que le reſte. Quand j'aurois compté moins ſur les Mémoires qu'on a fournis, ce que vous me mandez de la douleur où vous avez trouvé Madᵉ. de Gr... ne pourroit plus me permettre de douter de leur vérité. Elle eſt digne d'un autre ſort ; & je la plains très-ſincèrement d'avoir pris pour un des hommes les plus volages de ſon ſiécle, une paſſion ſi tendre, & ſi vraie. Après tout, pourtant, je ſerois encore plus fâchée pour elle, que cela fût autrement : il vaut toûjours mieux avoir à ſupporter le malheur, que d'avoir

à

à ſupporter le mépris. Je me doutois bien que quand vous la verriez, elle ne manqueroit pas de vous ouvrir ſon âme ; ce qu'elle vous a dit de ſa façon de penſer, n'a rien qui m'étonne : à mes yeux, foibleſſe n'eſt pas vice ; & je n'ai point crû que pour aimer M. de... elle méritât d'être miſe au nombre de ces femmes qui ſemblent n'éxiſter que pour le deshonneur de leur ſèxe. Je n'en deſirerois pas moins qu'elle voulût bien dans cette occâſion, ne ſe point contenter de gémir ; & qu'elle ſçût que ce n'eſt pas en montrant beaucoup d'amour à un amant qui veut devenir infidéle, qu'on le ramène, ou qu'on le retient ; mais en lui faiſant craindre que ce ne ſoit avec plus d'indifférence qu'il ne ſe plaît communément à le croire, qu'on le verroit changer. Elle ſe trompe d'ail-

leurs ; ſi elle l'imagine plus éxempt qu'un autre, de cette ſorte de lâſſitude d'être heureux, dont on prétend que l'amour même le plus tendre ne vous garantit pas ; pendant laquelle, vous croyez de la meilleure foi du monde ne plus aimer ; & qui n'eſt dans le fond, qu'un aſſoupiſſement cauſé ou par le manque d'obſtacle, ou par l'excès de confiance qu'une femme vous inſpire : car il n'y a pas juſques à l'eſtime que nous vous forçons d'avoir pour nous, que vous ne tourniez à notre deſavantage. Je ſuis donc preſqu'aſſûrée que, ſans qu'il s'en doute du tout, la trop grande égalité de Madame de Gr... & la certitude qu'il a d'en être aimé le plus ſincèrement du monde, ſont, ce qui, plus que toute autre chôſe, le portent à l'inconſtance. Ne croyez point que je n'en parle que

par conjecture : vous n'ignorez pas qu'il a crû m'aimer pendant deux ans ; & peut-être cela auroit-il duré plus long-tems, ſi j'eûſſe pû me déterminer, ſoit à le tourmenter par des caprices, ſoit à lui donner des craintes ſur ma façon de penſer, ſoit enfin à répondre à toutes les fantaiſies qu'alors il prenoit pour de l'amour ; mais auxquelles je ne pouvois pas me méprendre comme lui Vous me demanderez, peut-être, pourquoi ſûre par-là de le conſerver, je ne l'ai pourtant pas voulu faire ? C'eſt que, ſans compter des répugnances dont il pouvoit ne m'être pas facile de triompher, il m'étoit beaucoup moins important de garder ſon cœur, que de me conſerver ſon eſtime Tôt ou tard, de quelque prix que m'eût été le prémier, il auroit toûjours fallu qu'il m'eût été enlevé ; il étoit né-

ceſſaire au bonheur de ma vie, de me conduire avec lui de façon à ne point altérer l'autre ; &, par je ne ſçais quel hazard, très-heureux ſans doute, ce qui pouvoit m'y ſervir le plus, s'eſt trouvé ce qui me coûtoit le moins. Tout ce qui, tant qu'un mari eſt amant, l'amuſe, & lui plaît dans ſa femme, devient pour lui autant de ſujets de crainte, lorſqu'il ceſſe de l'aimer ; & il eſt ſi râre qu'il ne nous puniſſe point, lorſqu'il a pû parvenir à nous l'inſpirer, de cette même confiance qu'il a quelquefois vivement ſollicitée, que nous ne pouvons trop éviter d'en prendre. D'ailleurs, l'amour d'un mari eſt preſque toûjours, tant qu'il dure, accompagné de tant de tyrannie ; & ordinairement a de ſi fâcheuſes ſuites, quand il a ceſſé, que ce ne ſera jamais ce ſentiment que toute femme ſenſée

deſirera du ſien. Mais, pour revenir à l'objet de ma lettre, une des choſes qui me paroît le plus néceſſaire dans cette circonſtance, c'eſt d'employer tout le crédit que l'amitié, & le tître de confident vous donnent ſur l'eſprit de Madame de Gr... pour l'engager à agir, moins d'après ſes principes, & ſon amour, que d'après le caractère de M. de... & le beſoin qu'elle a qu'il ne ſoit pas infidéle. J'avoüe qu'il lui doit être douloureux de paroître aſſez peu conſéquente avec elle-même pour voir avec toutes les apparences du deſintéreſſement le plus grand, l'inconſtance de ce qu'elle aime: que M. de... pourra être en droit d'en conclure que, pour le perdre avec ſi peu de regret, il falloit qu'elle ne l'aimât guères; & qu'elle peut avoir à craindre qu'au lieu de le ramener, cette idée n'a-

chève de le pouſſer vers le crime qu'il veut commettre. Toutes ces terreurs pourroient, j'en conviens, être légitimes, ſi c'étoit véritablement qu'il fût amoureux de Madame de Li... encore ne voudrois-je pas répondre que, dans ce cas même, pour quelque tems du moins, la vanité ne l'emportât ſur le ſentiment. Enfin, je n'ai pas beſoin de vous dire tout l'intérêt que je prends à la chôſe; & je ſuis ſûre, mais ſûre dans toute la force du mot, & bien moins en partant d'après des régles générales trop ſouvent démenties, que d'après la profonde connoiſſance que j'ai de M. de.... que ce ne ſera ni ſans beaucoup de chagrin, ni ſans perdre l'idée de ſes projets d'inconſtance, qu'il la verra paroître faire ſi peu de cas de lui. Si, nées avec moins de vérité, ou, en cas que cela vous plaiſe da-

vantage, moins entraînées par notre ſentiment, au lieu de croire, comme nous avons communément la ſottiſe de le faire, que nous ne pouvons témoigner trop d'amour à l'objet qui nous engage, nous pouvions lui faire craindre de ne nous avoir pas auſſi ſoumiſes que ſon amour-propre le deſire, il y auroit, je vous le jure, bien moins de volages qu'on n'en voit. J'aurois, ſi je le voulois, de belles réfléxions à faire ſur la vanité des hommes, & ſur toutes les ſurpriſes qu'elle leur fait; mais vous en êtes un: j'attends de vous un fort important ſervice; & il y auroit à moi trop de mal adreſſe à vous fâcher dans ce moment-ci. Quand vous me l'aurez rendu, dûſſiez-vous-même m'accuſer d'ingratitude, je ne ſerai, peut-être, pas ſi circonſpecte. Je vous prie donc, auſſitôt que vous aurez

lû ma lettre (car au moins je ne vous donne pas plus de tems) d'aller chercher M. de.. En ſuppôſant, ce qui, ſi l'on m'a dit vrai, n'eſt pas poſſible, qu'il vous ait fait myſtère de ſa nouvelle fantaiſie, vous ſentez bien qu'un des devoirs de la commiſſion que je vous donne, eſt de lui en arracher le ſecret. S'il vous l'a confiée, l'eûſſiez-vous-même déja applaudie, ne craignez point de vous contredire. En cas qu'il s'apperçût de votre variâtion ſur cela, vous aurez tant de motifs de la juſtifier, que cela ne doit pas vous embarraſſer une minute. Il peut vous être plus d'une fois arrivé de n'être point conſéquent avec vous-même, ſans en avoir une ſi bonne excuſe. En attendant que, comme pour vous-même, j'ai crû devoir vous en prier, vous écriviez à M. de *Cercey*, du ton

d'autrefois ; je lui ai dit pour calmer ſes inquiétudes, qu'il n'étoit pas bien étonnant qu'avec un projet amoureux du ſuccès duquel rien ne peut encore vous répondre, vous eûſſiez un peu perdu de votre guayeté naturelle ; & que vos amis ſouffrîſſent de vos chagrins. Il vous plaint d'autant plus qu'il aſſûre que, s'il ne vous a pas connu encore de véritable paſſion, il ne vous en croit pas moins l'homme du monde le plus fait pour en avoir une. Dieu le veüille pour la femme que vous aimez, ſi vous parvenez à la rendre ſenſible ! Mais, c'eſt donc un grand myſtère que cet amour-là ? Adieu, Monſieur, quand j'aurois à vous dire quelque chôſe de plus, ce ne ſeroit pas en ce moment-ci que je pourrois vous l'écrire : Madame de T..... arrive ; puiſque vous ſçavez com-

bien je l'aime, vous ne ſerez pas ſurpris que je vous quitte pour aller l'embraſſer.

LETTRE IX.

S'IL ſe peut, comme M. de..... vous l'a dit, Monſieur, qu'il ne penſât point à Madame de Li... il eſt auſſi poſſible, pour le moins, qu'il eût ſur elle, les idées qu'on lui attribüoit. Vous voyez qu'il convient des ſoins qu'il lui a rendus, & qu'il ne ſe défend que ſur le motif; mais, ce motif eſt-il bien vraiſemblable; & ne l'imagine-t-il pas pour tâcher de ſe faire une excuſe? Je vous avoüe, pour moi, qu'il me paroît très-extraordinaire qu'on ne feigne du goût pour une femme, que dans l'intention de ranimer le cœur d'une autre; &, en partant de-là, je doute fort que, tout ſon confident que vous êtes,

il n'ait pas cherché à vous en impôſer ſur ſes véritables diſpôſitions. Ce ne ſeroit pas, aſſûrément, qu'il fût le prémier qui ſe fût aviſé de l'ingénieux ſtratagême dont il ſe fait honneur ; mais c'eſt qu'à la façon dont je ſçais que Madame de Gr... vit avec lui, il n'avoit pas le plus léger prétexte de le mettre en œuvre ; &, quand même cela auroit été, il n'a pas dans le cœur, aſſez de délicateſſe pour s'inquiéter beaucoup de la façon dont on l'aime. Ce n'eſt, pourtant, pas que je ne ſçache que l'on peut vous aimer aſſez pour ce que vous ſentez, ſans malgré cela, vous aimer autant que vous croyez ordinairement mériter de l'être ; & que, ſur cet article ſpécialement, les beſoins de votre amour-propre paſſent quelquefois, pour ne pas dire toûjours, les beſoins de votre

cœur. Mais ce n'eſt pas encore ainſi que penſe M. de... Sa vanité eſt une vanité tranquille qui ne doute jamais de rien : s'il rend des ſoins à une femme qui lui paroît en mériter de ſa part, c'eſt beaucoup moins parce qu'il les croit néceſſaires pour en triompher, que pour ſe conformer à l'uſage qui ne permet pas encore à toutes de faire les avances. Lui dit-on qu'on l'aime? il le croit, ſur-tout, ſi l'aveu qu'on lui fait, eſt confirmé par des faveurs : car, c'eſt en amour, la ſeule chôſe qu'il imagine. Hélas! combien ne doit-il pas perdre à le borner comme il fait, ſi l'idée que je me fais moi-même de cette paſſion, métaphyſiquement conſidérée, il eſt vrai, & par conſéquent, un peu comme être de raiſon, n'eſt pas éxagérée! Il faut, au reſte, l'excuſer; quoique, depuis qu'il eſt

dans le monde, il n'ait éxactement fait autre chôſe que de paroître amoureux, & même de croire qu'il l'étoit, je parierois qu'il eſt bien loin encore de connoître ce ſentiment: peut-être un jour en aura-t-il le bonheur. Ce n'eſt pas, lorſque je m'exprime ainſi, que moi perſonnellement, loin de regarder l'amour comme un bien, je ne ſois, au contraire, très-convaincüe qu'il eſt le plus grand mal de tous ceux qui ſont attachés à la vie: mais je n'en ſens pas moins que les hommes ne doivent point en penſer de même: & quand il ſeroit en effet auſſi à craindre pour eux, que je crois qu'il l'eſt pour nous, le malheur d'aimer ne leur vaudroit-il pas mieux encore, que le ridicule de ſe croire amoureux toute la journée, ſans l'être une minutte; ou, ce qui eſt pis encore, de ne

point ignorer qu'ils ne le ſont pas; & d'agir pourtant comme s'ils l'étoient ? Mais je reviens à M. de.... Ce qui m'a portée à croire qu'il vous trompe, c'eſt que, s'il n'eût eu, comme il le dit, que le deſſein de donner à Madame de Gr... des craintes ſur ſon cœur, bien loin de ſe cacher ainſi qu'il le faiſoit, des ſoins qu'il rendoit à Madame de Li... il auroit, au contraire, voulu qu'ils eûſſent eu une ſorte de publicité; & que rien ne prouve mieux qu'il y mettoit, & plus de goût qu'il n'en veut avoüer, & moins de politique qu'il ne s'en vante, que le myſtère dont il couvroit ſes prétentions, & ce qu'il employoit pour les faire réüſſir. Encore une fois, je meurs de peur qu'il n'ait voulu vous tromper : & d'après cette crainte qui, fondée ou non, me tourmente beaucoup,

je vous conjure de ne pas tant vous fier à tout ce qu'il vous a dit, que vous perdiez une occâſion de lui peindre telle qu'elle eſt, la conquête que tout l'accuſe de vouloir tenter; & d'étouffer, s'il eſt poſſible, ſous le mépris, des deſirs que je ſoupçonne d'être plus diſſimulés qu'éteints. *Il en penſe lui-même plus de mal que perſonne*, me dites-vous... Ah! mon Dieu! tant pis: je ne puis vous dire à quel point cette ſurabondance de mauvaiſe opinion m'eſt ſuſpecte; & combien j'aimerois mieux qu'il n'eût, comme vous me le marquez, ni été au-devant de ce que vous vouliez lui dire, ni chargé ſur ce que vous lui diſiez. Et Madame de Gr...? Elle préféroit donc le malheur de perdre ſon amant, & de le perdre, bien ſûr qu'il étoit adoré d'elle, à la honte de ne le conſerver qu'en

le faiſant douter de ſa tendreſſe? Le beau roman! en vérité! s'il y alloit moins de mon intérêt, je la laiſſerois en avoir le plaiſir; ne fût-ce ſeulement que pour voir ſi elle trouveroit dans l'honneur de joüer un rôle ſi brillant, de quoi ſe dédommager autant qu'il me paroît qu'elle le ſuppôſe, du malheur de perdre ce qu'elle aime. J'aurois aiſément compris ſa répugnance, & n'aurois même pû que la loüer, s'il eût été queſtion de feindre un ſentiment pour tout autre que M. de.., mais, lorſqu'il ne s'agit que de paroître indifférent; & qu'un intérêt ſi grand commande une feinte qui n'a en ſoi rien d'aviliſſant, j'ai, je l'avoüe, peine à concevoir qu'on s'y refuſe! De ſorte donc, que ce n'eſt en cette occâſion qu'aux larmes, & aux gémiſſemens qu'elle veut avoir recours? Encore une

fois, cela eſt fort beau! Mais, dites-lui donc, vous qui devez ſi bien connoître les hommes, que *plus, dans les circonſtances où elle ſe trouve, une femme paroît regretter l'amant qu'elle voit près de lui échapper, plus elle lui donne envie de conſomer ſon crime; qu'en général, vous n'aimez jamais avec plus de fureur, que quand vous ne vous croyez pas aſſez aimés; & que la vanité agit toûjours plus ſur vous, que la reconnoiſſance, & même que le ſentiment;* mais, vous êtes trop diſcret pour lui dire tout cela, n'eſt-il pas vrai? En vérité! ſi je pouvois, avec quelque décence, me mêler ouvertement de cette affaire, je lui donnerois de bien admirables conſeils! Auſſi, prenez bien garde que la femme qui vous tient actüellement ſous ſon empire, ne ſoit de ma connoiſſance. Vous pouvez ju-

ger par la façon dont je penſe des hommes, comment je lui parlerois de vous; & ſi votre triomphe n'en ſeroit pas au moins fort reculé. Mais il faut que je ſois folle, avec le beſoin que j'ai de vous, de vous dire de pareilles duretés : j'ai beau faire cette réfléxion : il n'y a pas d'intérêt ſur lequel la force de l'habitude, & ma ſincérité naturelle ne l'emportent. Adieu donc, de peur que je ne continüe. Soit qu'il s'avoüe malade, ſoit qu'il perſiſte à nier qu'il le ſoit, veillez toûjours M. de... & comptez que ce dont je vous prie, m'eſt, toute raillerie ceſſant, de la dernière importance. J'ai trop de confiance en votre amitié pour croire que je doive inſiſter ſur cela davantage.

LETTRE X.

Je me raſſûre donc, Monſieur, puiſque vous le voulez ; & que M. de... paroît avoir repris tout ſon goût pour Madame de Gr... mais, permettez-moi de vous le redire encore, ne comptez pas aſſez ni ſur ce qu'il vous dit, ni ſur ce qu'il croit, ni même ſur ce que vous voyez peut-être, pour vous croire totalement diſpenſé de la tâche que vous avez bien voulu que je vous donnâſſe ; & faites tout ce qu'il vous ſera poſſible pour que, de tout ce qui peut être relatif à mes craintes, il ne lui échappe rien dont vous ne puiſſiez être inſtruit. Cette précaution eſt plus néceſſaire que vous ne penſez. Je vous ai fait at-

tendre ma réponſe : j'en ſuis d'autant plus fâchée que je vous devois plus de remercîmens. Cependant une migraine affreuſe que je viens d'avoir, a moins encore été la cauſe de mon ſilence, que l'embarras où votre dernière lettre m'a miſe. J'avois un deſir extrême de vous marquer ma reconnoiſſance ; mais je craignois en même tems, de ne vous en donner des preuves qu'aux dépens d'une femme qui m'eſt fort chère, en répondant à des queſtions où elle me paroît fort intéreſſée ; il a donc fallu, avant que de vous ſatisfaire, que je me conſultâſſe ; & j'ai enfin trouvé, toutes réfléxions faites, que je devois d'autant moins vous refuſer ce que vous me demandez, qu'en vous l'accordant, je rends un très-grand ſervice à un de vos amis ; & que je ne compromets pas la mienne. Pour peu qu'elle

m'eût confié l'état de ſon cœur, il eſt très-aſſûré que ce n'auroit pas été par moi, que vous en auriez été inſtruit ; mais puiſque ce n'eſt qu'à moi que je dois mes lumières ; que même à pluſieurs égards, ces lumières ne ſeront que des conjectures ; & qu'en vous les expôſant, je ne commettrai point d'indiſcrétion, je vais, ſans aucun déguiſement, vous dire ce qu'autrefois j'ai penſé de Madame de T... dans ce qui peut intereſſer votre ami, & ce que j'en penſe à préſent. Je crois donc, ainſi que M. de P... lui-même, qu'elle l'a fort tendrement aimé. Comme, toute cachée qu'elle eſt ſur les mouvemens de ſon âme, elle n'a pas dans le caractère l'ombre de la fauſſeté (à moins, cependant, que la décence n'en ſoit devenüe une) mille chôſes qui lui échappoient ſans qu'elle s'en dou-

tât, ou qu'elle croyoit renfermer autant qu'elle en avoit l'envie, m'ont convaincüe qu'elle avoit pour lui, plus de goût que, ſans doute, elle-même ne le penſoit. Entre pluſieurs preuves que je pourrois vous en apporter, j'en choiſis une au haſard : je ne ſçais ſi, de toutes les preuves que j'ai crû en avoir, celle-ci eſt la plus forte ; mais, du moins, c'eſt celle qui m'a frappée le plus. Puiſque M. de P... vous a parlé de Madame de T..... il a dû vous dire, que non-ſeulement ils ſe voyoient très-fréquemment ; mais qu'ils avoient enſemble de fort longs tête-à tête. Un jour, je le trouvai chez elle ; peu de tems après mon arrivée, il ſortit ; je lui demandai s'il y avoit long-tems qu'il étoit avec elle : elle me répondit qu'il étoit arrivé à cinq heures ; *il fait ſes viſites longues*, lui dis-je ;

mais pas trop. — *Comment pas trop? il eſt huit heures!* — *Je ne m'en doutois point.* — *Vous ne vous êtes pas ennuyée, à ce qu'il me ſemble:* — *Eh! le moyen que je m'ennuyâſſe?* — *Je conviens que M. de P... a beaucoup de reſſources dans l'eſprit; mais, Marquiſe, avec tout l'eſprit du monde, on a, ce me ſemble, bien de la peine à faire paſſer un tête-à-tête de cette longueur, à moins que le cœur n'en partage les frais avec l'eſprit. Hélas!* me répondit elle en pouſſant un profond ſoûpir, *l'amour n'a pourtant pas été en tiers avec nous, une ſeule minutte!* Je crus dans cette réponſe, dans ce ſoûpir, dans l'air de triſteſſe qui l'avoient accompagnée, voir deux chôſes qui, toutes deux, m'engagerent à laiſſer tomber cette converſâtion: l'une, qu'elle avoit pour M. de P... un ſentiment que je ne pourrois ſans

la

la desobliger, paroître avoir pénétré ; l'autre, qu'elle n'étoit pas contente de sa situâtion. Depuis ce tems-là, je les ai fort observés tous deux ; & plus je les ai vûs ensemble, plus j'ai crû avoir de quoi me convaincre que M. de T. aimoit votre ami, qu'il l'ignoroit ; & qu'elle-même craignoit tout ce qui auroit pû le lui déceler. Mais combien, malgré la sévérité de la réserve qu'elle l'impôsoit, ses yeux, son ton, mille mouvemens que, dans les circonstances où elle étoit, il est, selon toute apparence, plus aisé de s'impôser la loi de contraindre qu'il ne l'est de les renfermer, ne disoient-ils pas malgré elle, ce qu'elle s'obstinoit à cacher ! Plus je la connoissois, plus je sentois à quel point, sans le sçavoir, elle se laissoit entraîner si loin de ses principes, & de ses résolutions ; moins

en même tems, il m'étoit poſſible de concevoir comment M. de P... qui alors, ſoit chez elle, ſoit ailleurs, la voyoit preſque tous les jours, pouvoit ignorer à quel point étoit tendre & vive, l'impreſſion qu'il faiſoit ſur elle; ou que, s'il s'en appercevoit, il pût n'y pas être plus ſenſible : j'avoüe même qu'il m'arrivoit quelquefois de lui en ſçavoir mauvais gré : mais, lorſque j'appris que c'étoit une autre paſſion qui lui fermoit les yeux ſur le mérite de Madame de T.,.. je ne pûs que l'eſtimer de la conduite qu'il avoit avec elle. J'aurois, cependant, deſiré qu'avec trop d'eſprit, & d'uſage du monde, pour avoir pû, quelque peu d'attention qu'il y eût portée, ſe tromper ſur ce qui ſe paſſoit pour lui dans le cœur de Madame de T... l'amitié qu'il lui témoignoit, n'eût jamais

eu que le caractère de l'amitié ; & qu'elle eût été moins faite pour nourrir en elle un ſentiment qu'il ne pouvoit pas récompenſer. *Il ne lui diſoit pas qu'il l'aimoit*, direz-vous ? J'en conviens : mais, l'aveu de l'amour eſt-il donc la ſeule chôſe qui le marque ? Les aſſidüités, les regards, le très-tendre intérêt qu'on paroît prendre à quelqu'un, n'en ſont-ils pas, à bien peu de chôſe près, l'équivalent ? Que pouvoit-elle penſer, ſi ce n'étoit que la timidité ſeule empêchoit M. de P... de parler ? Car enfin, comment le voyant ſi ſouvent, & même avec toutes les apparences du deſœuvrement de cœur, devoit-elle imaginer qu'il eût une maîtreſſe ; & que, cette maîtreſſe, il ne pouvoit la voir que la nuit, & ſous les ombres du plus profond myſtère ? Une liaiſon de cette na-

ture, eſt ſi peu dans nos mœurs actüelles qu'il doit vous paroître tout ſimple que Madame de T... n'en eût pas la plus légère ſuſpicion ; & que, par conſéquent, elle ne pût qu'interprêter en faveur de ſon ſentiment, tout ce qu'elle voyoit faire à M. de P... Comme il faut, d'ailleurs, que l'homme le plus irréprochable, ſoit à ſes propres yeux, ſoit aux yeux de beaucoup d'autres, ait toûjours, on ne ſçait comment, quelque chôſe dans ce genre à ſe reprocher, s'il ne lui diſoit jamais rien d'affirmatif à un certain point, & ſi ſes regards n'annonçoient pas tout-à-fait de l'amour, il y avoit du moins dans ſes yeux une expreſſion que la ſimple amitié ne fait pas trouver ; & ſes diſcours pâſſoient auſſi, ce que la galanterie ſemble permettre : en un mot, on ne ſe plaît pas tant ordi-

nairement à parler amour avec quelqu'un pour qui l'on ne ſent rien, ou, du moins, on lui parle plus ſobrement, & avec moins de chaleur qu'il ne faiſoit, de cette paſſion, & de ſes effets. Cette Thèſe eſt aſſez peu faite par elle-même, pour occuper ſi ſouvent l'eſprit lorſqu'elle n'intéreſſe pas le cœur; & en effet, je ne la vois guéres ſi fréquemment débattüe qu'entre des perſonnes qui ont des raiſons cachées de ſe ſonder ſur cet article, ou qui veulent reſpectivement s'inſpirer du goût. Quoiqu'il en ſoit de cette remarque, & de ſon plus ou moins de juſteſſe; ſoit qu'elle ſe fût trompée aux ſoins, & aux diſcours de votre ami; & que le chagrin qu'elle en a conçu, ait rejailli ſur lui, ſoit qu'il y ait eu entr'eux quelque chôſe que j'ignore; à cette liaiſon, ſi intime que des

gens qui ne les auroient pas vûs de fort près, auroient aiſément pû s'y méprendre, on a vû ſuccéder tout d'un coup, le refroidiſſement le plus marqué, & un éloignement total. On acheva de conclure d'une rupture ſi bruſque, & ſi déciſée, & qui portoit tout le caractère de celles qu'ordinairement amène l'amour, qu'il falloit qu'il y en eût eu entr'eux : les bruits, & j'en ſuis ſûre, en vinrent juſques à elle ; comme elle imagina, peut-être, que M. de P... les avoit ou favoriſés ou négligés, elle en conçût contre lui une haine aſſez violente ; il faut qu'il ait depuis, trouvé le moyen de s'en juſtifier auprès d'elle, puiſqu'ils ſe revoyent. Il m'a paru, cependant, que ce n'étoit point du tout ſur le ton d'autrefois ; & à la façon dont je le crois dans ſon eſprit, je doute, tout au

moins, qu'il le voye jamais renaître. Je ſuis, au reſte, ſi peu ſûre des diſpôſitions intérieures de Madame de T..... que je ne pourrois, ſans une témérité très-grande, vous les certifier telles ou telles. Je vous dis ce qui me paroît; mais ſur ces ſortes de chôſes, on eſt ſi ſouvent trompé aux apparences, que, quelque peu favorables qu'elles ſoient en elle aux deſirs de M. de P... je n'ôſerois pas plus en rien décider contre lui. Je tâcherai, puiſque vous le deſirez, d'apprendre d'elle-même, comment il eſt dans ſon cœur; & n'oublierai pas de vous en inſtruire. Comme il eſt tout ſimple, cependant, que je n'aye pas en M. de P... que je connois peu, autant de confiance que j'en ai en vous, je vous prie de ne lui faire en aucune façon part de ma lettre. Je vous ai parlé à cœur

ouvert ſur les diſpôſitions, tant paſſées que préſentes de mon amie: & j'ai crû d'autant plus le pouvoir, qu'il eſt plus vrai qu'elle ne me les a jamais confiées; mais, comme il ſe pourroit, malgré cela, qu'elle fût fâchée de ce que j'ai ſaiſi dans le fond de ſon âme, un ſentiment qu'elle y tenoit ſi ſoigneuſement renfermé, & qui, de plus, n'a pas été heureux, je me flatte que tout ce que je vous en dis, ainſi que tout ce que je pourrai vous en dire dans la ſuite, reſtera entièrement entre nous. Tout ce que je vous permets donc, eſt de dire à votre ami, que les perſonnes qui voyent de plus près Madame de T... & la connoiſſent le mieux, craignent fort pour lui, que ce ne fût le plus vainement du monde, qu'il voudroit s'en faire aimer. Adieu, Monſieur, je deſire que quelqu'un auſſi au fait du cœur

de la femme qui vous occupe actüellement l'imagination, que je crois être instruite du cœur de Madame de T... ne vous en dise pas autant des soins que vous lui rendez, ou que, pour parler plus juste, vous êtes dans l'intention de lui rendre : car vous y allez, ce me semble, *pianò, pianò.* Pourquoi donc faire ?

LETTRE XI.

VOUS m'avez paru, Monſieur, deſirer ſi vivement, de ſçavoir de quelle façon votre ami eſt dans le cœur de Madame de T..., & ce qu'il peut eſpérer de ſes ſentimens pour elle, que j'ai crû ne pouvoir trop tôt travailler à m'en inſtruire. Je viens donc d'avoir avec elle, à ce ſujet, une converſâtion particulière. Vous verrez, par le réſumé, qu'en attendant de vos nouvelles, je vais m'aſſûrer à vous en faire, ſi j'avois bien ou mal deviné ſon cœur. Après avoir pendant quelque tems fait rouler l'entretien ſur différentes perſonnes, je ſuis tout naturellement tombée ſur M. de P..., & lui ai demandé s'il y avoit

long-tems qu'elle ne l'avoit vu. *Mais, non*, m'a-t-elle répondu avec une froideur extrême ; *il m'eſt revenu.*——Comment ! revenu ? Eſt-ce que vous auriez été broüillés ? ——*Oui, & non : je n'en ſçais, en vérité rien ; & je doute fort qu'il ſçache mieux que moi-même, ce qui en eſt ; en tout, c'eſt un homme capricieux, & qui, dans la ſociété, a, l'on ne peut pas moins de tenüe. On le perd ſans ſçavoir pourquoi ; on le retrouve de même : & il faut s'attendre, en le retrouvant, à le perdre encore au premier jour, & ſans plus de raiſons qu'il n'en avoit eües précédemment pour ceſſer de vous voir. Enfin, c'eſt un des hommes du monde, ſur qui l'on peut le moins compter, & le plus incapable, en même tems, du ſentiment de l'amitié, tel que je le conçois.* Voilà, au juſte, l'opinion qu'elle en a ; ſi elle eſt fondée,

c'eſt ce que je ne puis vous dire : mais, qu'elle le ſoit, ou non, elle me ſemble ſi dangereuſe en elle, pour les projets de votre ami, que ce qu'il peut faire de plus ſage, à mon ſens, eſt de les abandonner. En ſuppôſant, ainſi, que je le crois, & par pure conjecture aſſûrément, (car qui empêche que je ne me ſois pas auſſi trompée ſur les mouvemens de mon amie, qu'elle-même a pû ſe tromper ſur les mouvemens du vôtre ?) en ſuppôſant, dis-je, qu'elle l'ait aimé, cet ancien ſentiment dont il fait la bâze de ſes eſpérances, eſt ce qui me paroît le plus grand des obſtacles à ce qu'il deſire, ſur-tout ſi, comme cela me paroît fort probable, elle s'eſt quelque tems flattée qu'il le partageoit: ſon amour-propre ne peut, en ce cas, qu'être intérieurement très-bleſſé de cette mépriſe; & l'on pré-

tend, d'ailleurs, que nous haïſſons toûjours ceux à qui nous avons vainement deſiré de plaire ; ſoit même que nous ayons, ou n'ayons pas à leur reprocher cette ſorte de coquetterie ſi dangereuſe, qui ſçait maſquer des apparences de l'amour, ou l'indifférence ou le plus ſimple deſir ; & qui ſe plaît à ſéduire, lors même qu'on a le moins d'envie de s'engager : or, je crois, à vous parler naturellement, que M. de P... a dans l'eſprit, un peu de cette coquetterie ; & que Madame de T... ne lui pardonne pas de s'y être trompée. Il n'y a peut-être pas à cela une extrême juſtice ; mais vous ne devez point ignorer que ce n'eſt point de l'amour-propre, & ſur-tout de l'amour-propre piqué qu'il faut en attendre. Au reſte, tout cela, comme je vous ai dit, n'eſt que conjecture ; mais, ce

dont je crois pouvoir vous répondre, c'eſt que ſi elle l'a aimé, il eſt de toute certitude qu'elle ne l'aime plus. Je vous dirai même, davantage, c'eſt que ſi, ce que je ne crois point du tout, elle avoit quelqu'un à aimer, ce ſeroit ſûrement beaucoup moins lui que tout autre ; & croyez, lorſque je vous parle d'une façon ſi affirmative, que j'ai, pour le faire, de très-fortes raiſons. Il ne ſe trompera pas moins, s'il penſe que quelque paſſion nouvelle eſt ce qui lui ferme le cœur de Madame de T... Je ſuis ſûre, & ne rabattez rien ici de la force de ce mot, qu'elle n'en a point, & je crois de plus, qu'il ſeroit fort difficile de lui en inſpirer une: de quoi s'aviſe-t-il, auſſi, de revenir au bout de trois ans ſur un ſentiment qu'il a mépriſé, ou du moins méconnu? Imagine-t-il de

bonne foi, qu'elle ait pâſſé tout ce tems-là à l'entretenir dans ſon cœur, lorſqu'il ne pouvoit que nuire à ſon repos, ou mortifier ſon orgüeil ? Non, Monſieur, encore une fois, il eſt éteint ; & à la conſtante froideur qu'il lui trouve pour les nouveaux hommages qu'il lui rend, je m'étonne qu'il puiſſe en douter encore. Il eſt vrai qu'elle n'a pas l'air d'avoir conſervé contre lui, le plus léger reſſentiment ; mais lui retrouve-t-il cette tendre cordialité qu'il lui voyoit autrefois? *Elle badine avec lui*, me direz-vous ? Ah ! mon Dieu ! tant pis : il vaudroit bien mieux pour les idées qu'il a ſur elle, qu'elle eût encore avec lui cette réſerve froide, & dédaigneuſe qui avoit ſuccédé à leur prémière familiarité..... Je reçois votre lettre dans le moment : ſi avant que d'avoir lû, comme je

viens de faire, dans le cœur de Madame de T..., j'aurois été surprise de voir M. de P... vouloir en courir le hazard, jugez ce qu'à présent sa résolution doit me paroître; & si je ne suis pas en droit d'y trouver quelque chôse de plus que de l'audace. S'il semble avoir une grande idée de ce que peuvent les soins pour attendrir un cœur, je croirois volontiers, quoiqu'il ne vous le dise pas, qu'il en a une beaucoup plus forte de son mérite: c'est, du moins, ce que la conduite qu'il se propôse, force de présumer. Il ne reste plus à présent qu'à sçavoir si Madame de T... sera d'humeur à se laisser *rendre des soins*: c'est-à-dire en bon François, à se laisser ennuyer de l'amour d'un homme pour qui elle ne se sent que beaucoup d'indifférence, parce qu'elle ne lui suppôse actüellement

pour elle, que ce ſentiment, (ſi pourtant, l'abnégâtion de tous, en peut être un) mais qui, s'il annonce des prétentions, ſera, à coup ſûr, repouſſé par la haine. Je dis *à coup ſûr :* & vous allez juger vous-même ſi j'ai tort ou non de prendre un ton affirmatif. Apprenez donc que, ne voulant pas ne vous donner toûjours que des conjectures, je viens de dire en plaiſantant à Madame de T... qui eſt entrée dans mon cabinet, pendant que je vous écrivois, qu'à mille chôſes que j'avois crû voir, il m'avoit paru que votre ami étoit tout au moins dans l'intention d'être amoureux d'elle. *Ah ! le Ciel l'en préſerve !* s'eſt-elle écriée : là-deſſus, comme vous le croyez bien, queſtions de ma part : ſans entrer dans un détail qui ne feroit qu'allonger fort inutilement cette lettre,

tout ce que je puis vous dire, & ſur quoi vous pouvez compter, c'eſt qu'elle a pour lui un fond d'averſion que tous les ſoins du monde, auroient, je crois, bien de la peine à vaincre. Au ſurplus, s'il perſiſte dans le projet d'en rendre, il faudra qu'il attende quelque tems; car l'objet de ſa flamme part d'ici dans quelques jours, pour aller paſſer dans ſes terres de Guyenne, ſix mois plus ou moins; & je ne lui conſeillerois pas d'aller l'y voir. Ce ſeroit, par éxemple, un bien joli petit ſoin que ce ſoin-là! quel dommage qu'il fût mal reçu! il le ſeroit pourtant. Il lui reſte, à la vérité, la reſſource de l'écriture; mais c'en eſt une encore qu'à ſa place, je n'employerois pas: une femme que l'on attaque de ſi loin, a trop de tems pour faire ſes réflexions: & je crois, qu'à moins qu'elle

ne ſoit partie avec la plus grande des diſpôſitions à avoir la tête tournée, c'eſt bien rârement par cette voie qu'on la lui tourne. J'admire, au reſte, combien la vanité fait raiſonner de travers! Sur ce que vous faites preſſentir à votre ami, de l'indifférence que Madame de T... peut avoir pour lui, loin d'abjurer de tendres projets que, pour ſon bonheur, il ne ſçauroit abandonner trop tôt; & de croire, comme dans le fond, rien n'eſt plus poſſible, que c'eſt par la ſeule raiſon qu'il ne plaît point, qu'on ne l'aime pas, il commence par ne point douter que ce ne ſoit à un rival aimé, qu'il doit ſon malheur: &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que c'eſt d'après une conviction ſi contraire par elle-même à tout eſpoir, qu'il part pour vouloir rendre des ſoins! Que d'extravagan-

ce ! Que tout frivoles, tout peu faits pour perſüader une femme ſenſée, que ſont les ſoins que vous nous rendez, vous en employiez quand vous pouvez vous flatter de n'avoir à ſurmonter que de la froideur, je n'en ſuis pas ſurpriſe : mais lorſque l'on croit qu'une femme a le cœur pris, quelle peut en être l'excuſe ? Car à moins que l'on n'ait de ſoi-même, la plus haute opinion, ou que l'on ne penſe indignement de ce qu'on aime, que peut-on en eſpérer ? Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous toûjours, je vous en conjure, de ne perdre de vüe ni M. de... ni Madame de Li... c'eſt-à-dire, autant que votre ſitüation actüelle vous le permettra : ſûre, comme je le ſuis, que dans les commencemens d'une paſſion, les amans ont auſſi peu de tems de reſte, qu'ils s'en trouvent de trop quand elle finit,

je vous promets de ne vous donner d'ici, à ſix mois, aucune commiſſion, ſans vous en faire beaucoup d'excuſes; mais, auſſi, ce terme pâſſé, je me flatte que vous ne m'aurez pas peu d'obligâtion de vous prendre des momens dont, ſi vous ne remplacez pas ſur le champ, ce qui vous aura occupé, il eſt permis de préſumer que vous ne trouverez pas toûjours l'emploi.

LETTRE XII.

DITES-MOI, je vous prie, ſi, cependant, vous le pouvez, Monſieur, quelle eſt de votre part, cette fureur ſi conſtante, & qui me paroît ſi peu fondée, de me conſulter toûjours ſur des affaires de cœur? Seroit-ce que malgré ce que le hazard m'a fait vous dire du mien, vous croiriez ſon expérience fort ſupérieure à la vôtre? Si cela eſt, je vous le répéte avec confiance, parce que c'eſt avec vérité que je vous le dis, vous vous trompez. Si j'ai, même, ſur ces ſortes de chôſes, quelques lumières, c'eſt beaucoup moins à mes épreuves que je les dois, qu'au bonheur que j'ai de n'en avoir jamais fait aucunes. For-

cée par mon indifférence, à n'être que ſpectatrice, j'ai mis à obſerver, un tems que je n'employois pas à ſentir; & vous devez trouver aſſez ſimple qu'il n'ait pas abſolument été perdu pour mon inſtruction. On ne ſent jamais mieux & le bonheur, & même la néceſſité de n'aimer pas, que quand on voit les autres dans les accès de la paſſion. Je n'ai pû, en effet, ſans que la crainte que j'ai toûjours eüe de l'amour, n'en redoublât, voir combien de femmes il a perdües; le peu de vérité qu'il y à dans vos proteſtations; & à quel point nous devons peu compter ſur vos ſentimens. J'en ai tiré un autre avantage que je priſe infiniment moins que cela; mais que cependant je compte pour quelque chôſe, parce qu'il m'amuſe: c'eſt de pouvoir juger ſainement, de la perfidie des

uns, & de la duperie des autres, de voir combien ſouvent on prend pour les effets de l'amour, les effets de la vanité; combien il y a d'hommes qui attaquent une femme ſans l'aimer; & combien, à leur tour, il y a de femmes qui ſe rendent ſans avoir dans le cœur l'excuſe de leur foibleſſe, & qui ne l'y trouvent qu'après: encore, n'eſt-ce pas le plus ſouvent ſans l'y avoir longtems cherchée, qu'enfin elles l'y découvrent. Je deſirerois, pour le bonheur de mon ſéxe, & un peu au détriment du vôtre, à la vérité, que toutes les femmes entrâſſent dans le monde avec les diſpôſitions que j'y ai portées; & qu'elles conſentiſſent à y paſſer leurs prémières années dans le deſœuvrement qui a accompagné les miennes. Je ne ſçais ſi cette recepte ſeroit abſolument bonne contre l'amour (car, peut-être,

peut-être, rien ne peut-il en garantir,) mais du moins ne ſeroit-ce plus qu'au ſentiment, & non à mille chôſes qui lui ſont bien plus étrangères qu'elles ne le penſent, qu'elles ſacrifieroient : il ſe pourroit, malgré cela, que du côté du cœur, elles n'en fûſſent pas plus heureuſes : peut-être, même, ſeroit-ce une raiſon pour qu'elles le fûſſent moins ; mais enfin, elles n'auroient pas à rougir d'elles-mêmes. C'eſt, ſans doute, un bien léger dédommagement de la vertu : mais c'en ſeroit toûjours un : eh ! comment, & par quoi, quand on l'a perdüe, peut-on ſe flatter de la remplacer jamais ! Pâſſez-moi cette digreſſion, on ne peut pas plus inutile à l'objet que vous voudriez que je traitâſſe. Vous ne ſerez pas, comme vous voyez, le prémier à le ſentir ; mais c'eſt qu'en vérité ! vous

m'embarraſſez beaucoup; & que je vous avertis que toutes les fois que cela arrivera, vous ne devez vous attendre de ma part à rien, ni de bien conſéquent, ni de bien ſuivi. Comment, en effet, voulez-vous que je vous conduiſe dans une paſſion dont je ne connois pas l'objet?

C'eſt pour vous faire plaiſir, au moins, que je dis *paſſion*: car, malgré ce fond de triſteſſe qui ſe fait ſentir dans toutes vos Lettres, & la vie plus triſte encore que l'on m'aſſûre, ſans qu'il en ſoit rien, peut-être, que vous menez à Paris, je pourrois bien, ſi je voulois, ne vous croire qu'une fantaiſie, ou tout ſimplement l'envie de faire croire que vous en avez une. Oh ça! mettez moi dans la confidence: qui voulez-vous attrapper avec cela? Toutesfois, je veux bien, en

attendant les éclairciſſemens que je vous demande, pour répondre au deſir que vous me paroiſſez avoir que je vous croye amoureux dans toute la rigueur du terme, ne rien rabattre de ce que vous m'en dites. Allons, voilà qui eſt donc fait, vous êtes amoureux, & (car pourquoi ne vous faire pas la grâce toute entière?) triſte par-deſſus le marché. Vous êtes ſûr, dites vous, que, non-ſeulement la femme à qui vous en voulez, aſſez pour avoir jetté les yeux ſur elle, a le cœur vuide; (oh! pour cela je le crois,) mais qu'elle n'a jamais aimé: eh bien! je le crois encore, quoiqu'il ſe puiſſe, pourtant, que je ne prenne pas ici la chôſe dans la même acception que vous. En voulant bien pour un moment, appliquer, ainſi que vous le faites, à l'objet qui vous tente, cette févé-

rité de mœurs, dont, entre nous, le Public ne la taxe point du tout; je conçois aiſément tout ce que peuvent ſur vous en cette occâſion, la certitude de n'avoir point de rival, au moins, favoriſé, & la gloire de triompher d'un cœur que, juſques à vous dans votre ſuppôſition, l'on a cherché vainement à ſoumettre. Il faut en convenir; une pareille victoire a quelque chôſe de ſi tentant, que ce qui vous paroît l'amour le plus tendre qu'on ait jamais ſenti, pourroit bien n'être tout ſimplement, que le deſir de la remporter. C'eſt qu'au moins, il ne faut pas croire que vous fûſſiez le ſeul à qui il ſeroit arrivé de s'y méprendre. & qu'on ne voit que cela tous les jours. En vérité! je ſuis bien étourdie! je viens tout à l'heure de vous dire que je conſentois à vous croire

amoureux ; & je vous parle actüellement comme ſi je vous croyois toute autre chôſe ; ne vous allarmez pas de cela : ce n'eſt qu'un effet de cette inconſéquence que je vous ai promiſe tout à l'heure : me voici à la conſultâtion. Vous me demandez ſi vous pouvez faire l'aveu de vos ſentimens à l'objet qui les a fait naître ; que voulez-vous que je vous réponde ſur cela ? Une déclarâtion d'amour peut n'avoir pas le ſuccès qu'on s'en promêt toûjours ; mais j'ai oüi-dire, & cela me paroît fort probable, qu'elle ne bleſſe jamais à un certain point la femme qui la reçoit, ſur-tout, lorſqu'en flattant d'un côté, ſon amour propre par le récit de l'impreſſion qu'elle fait ; on a de l'autre, ſoin de le ménager, en ne lui montrant point des eſpé-

rances qui pourroient lui prouver qu'en même tems qu'on priſe beaucoup ſes charmes, on a aſſez mauvaiſe opinion de ſa vertu. J'entends, lorſqu'il eſt queſtion d'une femme honnête; car il eſt poſſible qu'il y en ait à qui cette circonſpection ne conviendroit point du tout; &, ſi je ne me trompe, ou ſi l'on ne m'a pas trompée, la timidité de votre marche actuelle doit donner à la beauté qui vous engage, un ſpectacle qui pourroit bien être pour elle, plus extraordinaire, qu'amuſant: mais, pour revenir à ce que vous me demandez, cela, vous le ſçavez mieux que moi, dépend de tant de chôſes, qu'il n'eſt guères poſſible de donner conſeil là-deſſus. Si en parlant, on court le riſque d'apprendre qu'on ne plaît pas; en s'obſtinant

au ſilence, on perd, peut-être, le bonheur d'apprendre qu'on eſt aimé, ou, du moins, le droit de chercher à plaire. Encore une fois, c'eſt à vous à vous conſulter; mais de grâce, ne me conſultez plus. Adieu, Monſieur, le tems étant toûjours le plus beau du monde; & notre goût pour la campagne n'étant pas affoibli, il ne m'eſt pas poſſible de vous dire quand je retournerai à Paris. Si vous aviez l'air de ſentir moins vivement mon abſence, je vous dirois que ce ſera le plus tard que je pourrai; mais cela ſeroit ſi malhonnête que je n'ai pas la force de l'écrire... Voilà M. de *Cercey* à qui je viens de montrer votre Lettre: non-ſeulement il vous conſeille de parler; mais il eſt fort ſurpris que vous ne l'ayez pas encore fait. Je lui ai

demandé s'il vous répondoit du ſuccès : il m'a dit qu'il s'en falloit bien ; mais que comme il s'en faut pour le moins autant qu'il puiſſe répondre qu'il vous ſera contraire, il perſiſte à croire que vous ne devez pas vous obſtiner au ſilence plus long-tems ; & d'autant plus qu'étant, dès qu'il ſe ſent un peu d'amour, dans l'uſage d'en parler à tort & à travers aux perſonnes qui lui en ont inſpiré, il s'en eſt toûjours trouvé très-bien, & qu'il ne voit pas pourquoi cela vous réüſſiroit moins qu'à lui. Il a ajoûté à cela, mille chôſes, toutes de cette ingénieuſe déraiſon que vous lui connoiſſez ; & que je laiſſe-là, tant dans l'impoſſibilité de les rendre comme lui, que, parce que dans la crainte qu'elles ne lui échappâſſent, il eſt allé les écrire

chez lui ; & que ſon intention eſt de vous en faire part. Ce doit être, quand j'y ſonge, quelque chôſe de bien inſtructif, qu'un recüeil de vos Lettres familières !

LETTRE XIII.

QUOIQUE vous puiſſiez m'en dire, Monſieur, il n'y avoit rien ni à quoi je fûſſe moins préparée, ni à quoi je dûſſe moins l'être, qu'à l'aveu que vous me faites. J'imaginois même ſi peu que je fûſſe cet objet qui avec tant de myſtère, occupe depuis quelque tems votre imagination, que ſans mille chôſes qui me déſignent dans votre Lettre, au point qu'il ne m'étoit pas poſſible de m'y méprendre, je n'aurois jamais crû qu'elle pût m'être deſtinée. Sans vous détailler ici tous les motifs que je pouvois en avoir, la façon dont vous avez vécu juſques-ici, ne ſuffiſoit-elle pas pour me faire penſer que

ce ne pouvoit pas être moi que vous eûſſiez crüe digne de remplacer dans votre cœur, Madame de Vo.... lorſque, ſur-tout, il y avoit tant d'apparence que vous teniez à Madame du Br... quelque compte de ce qu'elle faiſoit pour vous ? Vous avez, ſi je puis vous le dire, quelquefois témoigné que les femmes qu'aujourd'hui l'on n'appelle plus que *Philoſophes*, ont tout naturellement des droits ſur vous : &, ſi je ne pouvois vous ſoupçonner d'ignorer à quel point celle-là mérite un ſi beau tître, ce n'en étoit pas plus pour moi, une raiſon de croire qu'auprès d'elle, le mépris vous ſauvât du deſir ; & que même ce n'en fût pas une de plus, pour qu'elle vous en inſpirât. Je ne puis, ce me ſemble, vous dire mieux combien j'étois loin d'imaginer que ce fût à moi

que vous voulûſſiez bien penſer : & ſi vous voulez bien prendre la peine de relire ma dernière lettre, ce que je vous y dis ſur l'objet de votre nouvelle paſſion le ridicule que je jette ſur votre timidité, la peine que j'ai à croire qu'elle ſoit placée, tout, enfin, vous y prouve aſſez que je ne vous en impôſe pas, quand je vous en aſſûre ; mais la plus forte des preuves que je puiſſe vous en donner, & qui, ſi vous me connoiſſiez mieux, ſeroit pour vous du plus grand poids, eſt la façon dont, depuis mon ſéjour ici, je vis avec vous : ſi j'eûſſe imaginé ce qui m'arrive aujourd'hui, il s'en ſeroit fallu beaucoup que j'eûſſe eû en vous, tant de confiance. Je croyois pouvoir, ſans riſque, en accorder à l'ami ; mais, ou vous ne l'auriez jamais vûe naître, ou vous l'auriez bien

tôt vîte tomber, ſi j'eûſſe eu le plus léger ſujet de craindre que ce fût à l'amant que je parlois avec tant d'ouverture de cœur. S'il eſt poſſible, qu'en vous examinant de plus près, j'euſſe, malgré votre ſilence, découvert, ce qu'à vous en croire, vous ſentez pour moi, depuis long-tems, il ne me le paroît pas moins que je ne m'en fûſſe jamais doutée. Il me ſemble qu'on ne devine guères que les ſentimens qu'on deſiroit de faire naître : &, ſoit dit ſans vous offenſer, je n'avois pas de vous plaire, le plus léger projet. Je crois, de plus, pouvoir dire de moi, ſans qu'on ait lieu de m'accuſer de me vanter trop, ou de me connoître mal, qu'il y a peu de femmes plus indifférentes ſur l'effet de leurs charmes, que je le ſuis ſur l'effet des miens, ou qui puiſſent moins pré-

ſumer de leur puiſſance : &, en partant de là, vous ne devez pas avoir de peine à concevoir, ou que l'on peut m'aimer fort long-tems, ſans que je m'en apperçoive, ou que je puis m'en appercevoir, ſans m'en croire pour cela, plus obligée à la reconnoiſſance. Je me rends, d'ailleurs, aſſez de juſtice pour convenir que la crainte de m'y donner quelque ridicule, me rend, dans la ſociété, d'une circonſpection, même d'une réſerve qui ne peut que répandre dans mes manières, beaucoup de froideur, & dans mon eſprit une fort rebutante ſéchereſſe ; qu'enfin il n'y a que quelques amis particuliers, & avec qui je ſuis ſûre de ne point courir le riſque d'une déclarâtion, qui puiſſent trouver dans mon commerce, quelque ſorte d'agrément. Moins, dans les prémiers tems de

notre liaiſon, je vous avois inſcrit ſur cette liſte, moins je devois imaginer que le malheur de vous avoir trop plû, me fût arrivé. Vous paſſiez pour homme à la mode; & c'en étoit aſſez pour que je me fûſſe fait une loi d'outrer toûjours avec vous la ſévérité. Je n'ignore pas que les hommes ſe font de tout auprès de nous, des ſujets d'eſpérer; que le moins préſomptüeux de tous, n'eſt point encore à cet égard, auſſi modeſte qu'il devroit l'être; & que le ridicule de croire trop aiſément qu'elle a de quoi faire de tendres impreſſions, eſt beaucoup moins à redouter pour une femme, que la certitude qu'on ne ſçauroit la trouver aimable, ne l'expôſe. Ces maximes ont toûjours été les miennes; & vous ſentez aiſément qu'avec votre réputâtion, vous deviez moins que perſonne, me les faire oublier.

Auſſi, ne pourrois-je que difficilement vous exprimer à quel point vous me ſurprîtes, lorſqu'après m'avoir pluſieurs fois rencontrée, vous me parlâtes du deſir que vous aviez de ne devoir pas toûjours *ce bonheur au hazard.* Ce que je parus craindre quand vous me le marquâtes, ce fut qu'une maiſon auſſi ſérieuſe que la mienne, ne pût convenir à un homme livré à une auſſi grande diſſipation, que vous l'étiez. Mais, ſi ce deſir de votre part, me ſurprit, il me fâcha peut-être plus encore. Si, à certains égards, je n'y voyois rien de dangereux pour moi, je craignois, du moins, les propos que votre admiſſion dans ma ſociété, pouvoit faire tenir. Comme je vous connoiſſois beaucoup d'eſprit, & d'uſage du monde, je me flattai que vous entendriez ce qu'en m'obſti-

nant à vous paroître ſi convaincüe que vous ne pouviez que vous ennuyer chez moi, je voulois vous faire comprendre ; & que même, vous le regarderiez comme un refus que, par toutes ſortes de raiſons, je ne pouvois pas vous faire d'une façon plus marquée. Je ne comptois, cependant, pas tant ſur cela, que je ne crûſſe devoir, & communiquer votre demande à M. de *Cercey*, & lui témoigner en même tems, à quel point il m'obligeroit de vous détourner, s'il ſe pouvoit, du projet que vous aviez formé. Vous ſentez aiſément que M. de *Cercey* que j'ai, pourtant, de fortes raiſons de ne pas croire votre confident ; mais qui eſt trop votre ami pour ne point tâcher de faire réüſſir tout ce qu'il vous plaît d'entreprendre, me blâma, tout-à-la fois, de mes craintes, & de ma

réponſe; & qu'il m'aſſûra fort que ſi, comme tous les hommes de votre rang, vous aviez eu le ridicule de *la liſte*, il y avoit déja longtems que vous étiez revenu d'un travers qui n'étoit, en aucune façon, fait pour un caractère auſſi ſolide, & pour un eſprit auſſi ſenſé que le vôtre. Je le crûs enfin, parce que j'avois moi-même, trouvé ſouvent en vous, de quoi m'étonner que le faux air, & la frivolité pûſſent être pour vous de quelque prix: mais, quelque perſüadée qu'il me laiſſât de votre changement à cet égard, il ne m'en avoit pas plus diſpôſée à vous recevoir chez moi; ce ne fut donc, je ne vous le cache pas, qu'avec un chagrin aſſez vif, que le lendemain même de cette converſâtion, je vis M. de... qui m'avoit déja, & plus d'une fois parlé de vous avec les plus grands élo-

ges, saisir l'occâsion qui nous rassembloit tous chez Madame de G... pour me dire en vous présentant à moi, avec la plus grande cérémonie, *qu'il désireroit ardemment de vous voir autant de mes amis, que vous étiez déja des siens.* La nécessité que, par cette démarche, il m'imposoit de vous recevoir, me déplut; & quoique la politesse me forçât, autant que ce que je lui dois, de déguiser ce mouvement; si, comme vous me l'assûrez, j'avois dès ce tems-là l'honneur de vous plaire, vous ne dûtes assûrément pas être content de la façon dont je vous reçus: loin d'avoir de quoi donner des espérances à l'amour, elle ne pouvoit que décourager l'amitié même la moins délicate. Je ne sçais quelle impression vous en reçûtes; mais au peu d'attention

que vous parûtes y faire, ou elle ne prenoit pas beaucoup ſur vous, ou vous vous en conſoliez par l'idée que je commandois à mes yeux, de ne pas déceler ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Dans l'un ou l'autre de ces cas, pour que la froideur que je vous montrois, vous laiſsât tant de liberté d'eſprit, il falloit que vous ne m'aimâſſiez pas dès-lors, autant que vous me le dites, ou que vous ne m'aimâſſiez point du tout. Le ſentiment ne ſçauroit permettre, ce me ſemble, ou tant de préſomption, ou une ſi grande tranquilité, ou tant de diſſimulâtion; & je ne crois pas, quelque contrainte qu'il veüille s'impôſer, qu'il lui ſoit poſſible de renfermer ce qui le flatte, ou le deſeſpère au point que le ſuppli-

ce, ou l'enchantement de l'âme laiſſe ſur le viſage, l'air le plus paiſible, ou le plus indifférent. Sans chercher plus long-tems à approfondir une chôſe qui vaut ſi peu la peine de l'être, que je ne fuſſe encore rien pour vous, qu'il vous parût déja que je vous avois touché, c'eſt ce qui devroit nous être d'autant plus égal, que l'un ne me ſemble pas plus être pour vous, un ſujet d'eſpérer, que je ne trouve l'autre, une raiſon pour moi, de vous croire; ou, ſi vous l'aimez mieux, de payer vos ſentimens, de la ſorte de reconnoiſſance que vous vous flattez qui leur eſt dûe, & que vous en eſpérez, ſans doute, malgré tout le deſintéreſſement dont vous vous parez, & qui, tout bien joüé qu'il eſt, ne m'attrap-

LETTRE XIV.

AVEC quelque ſoin que je la cherche, je ne puis parvenir, Monſieur, à trouver la raiſon de votre opiniâtreté à croire que je me ſuis, plus qu'il ne me plaît de le dire, apperçüe de vos prétentions ſur moi. Je veux, pour un inſtant, que vous ne vous trompiez pas, & qu'en conſéqu'ence, ce ſoit moi qui vous trompe : qu'en réſultera-t-il ou pour vous, ou contre moi? Auriez vous imaginé que, pénétrer vos ſentimens, & les partager, ne puiſſent abſolument point être deux chôſes différentes ? Mais, ſûrement, vous ne vous en êtes pas flatté? Et, ſi cela eſt, comme je crois devoir le ſuppôſer, que

vous importe que jusques au moment où vous avez jugé à propos de me les découvrir, je les aye méconnus ; ou qu'en parlant, vous me les ayez moins appris que vous ne me les aurez certifiés ? Le fait est, pourtant, qu'en aucune manière, je ne m'en étois défiée ; mais que, quand j'aurois été plus clairvoyante, vous ne m'en auriez pas trouvée plus sensible. Que vous persistiez ou non, dans votre opinion, vous devez voir à présent, que rien, au monde, ne me sçauroit être plus égal. Il me semble que, fait comme vous êtes, aux succès, & pour les succès, vous avez quelque peine à croire que je puisse être l'écueil de votre gloire, & de votre prospérité.—Mais, à Dieu ne plaise ! que je vous accuse légèrement d'avoir sur mon compte, une façon de penser, qui, je ne crains point

point de le dire, n'eſt celle de perſonne ; & que peuvent encore moins avoir les gens qui me voient de près, que ceux avec qui je ne vis pas. Dans un tems plus paiſible (ſi, toutesfois, nous pouvons un jour nous rappeller, vous d'avoir crû que je vous avois inſpiré de l'amour, moi de vous en avoir entendu parler,) peut-être me direz-vous qu'elles auront été vos idées. En attendant que ce myſtère s'éclairciſſe, je vous répéterai, avec toute la vérité que j'ai, & que vous devez me connoître, que je n'avois pas plus de ſoupçon de votre amour, que je ne deſirois que vous en euſſiez pour moi ; &, afin de ne laiſſer ici aucune priſe à l'ambigüité, j'ajoûte qu'il n'étoit pas poſſible de le deſirer moins que je ne faiſois. Seroit-ce, au ſurplus, votre ſoin à me chercher, avant que vous

vinſſiez chez moi, qui auroit pû m'apprendre l'impreſſion que je faiſois ſur vous? Vous ignoriez ſi peu, combien ce même ſoin, s'il eut été pouſſé au point de ſe faire remarquer, m'auroit déplû, que vous n'avez jamais ôſé vous attacher ſur mes pas, avec cet éclat, & cette continüité qui annoncent des projets. Il doit donc vous paroître tout ſimple que, de la façon dont vous étiez obligé de maſquer les vôtres, je ne pûſſe pas vous en ſuppôſer ſur moi. Etoit-ce la jalouſie qu'*in petto* vous aviez conçüe de M. de *Cercey*, qui devoit me les apprendre? Il auroit pour cela, fallu, prémièrement que je vous eûſſe crû amoureux de moi, ou vous propôſant comme tel: ſecondement, que c'étoit de ce que vous croyiez qu'il m'aimoit; & que je ne le rendois pas malheureux, que venoit votre

refroidiſſement pour lui ; &, ſi vous y prenez garde, j'aurois eu, pour deviner tout cela, beſoin d'une terrible ſagacité ! Je vous avois dit que vous vous trompiez, quand vous imaginiez entre lui & moi, plus que de l'amitié : plus je vous avois dit vrai, moins je m'étois crüe dans l'obligâtion de vous le redire ; &, loin de penſer que cette idée vous fût reſtée, je ne me ſouvenois ſeulement pas qu'elle vous fût venüe. Si vous eûſſiez bien voulu me faire l'honneur de me croire, vous vous ſeriez, du moins, épargné les tourmens de la jalouſie ; &, à prendre ſur votre eſtimâtion, tout ce que la vôtre vous a fait ſouffrir, ce n'étoit pas pour vous ſi peu à gagner, que ce ſupplice-là de moins. Qu'aujourd'hui, vous ayez ou non, des raiſons de le croire, ſans que j'y ſois pour rien,

amoureux où il eſt, c'eſt ce que je ne vous dirai pas, & ce qui, dans le fond, doit vous être fort égal : ce n'eſt pas à moi à vous dire ce qu'il croit devoir vous taire ; & rien, d'ailleurs, ne ſeroit plus étranger à ce qui me reſte à traiter avec vous, que cette diſcuſſion. Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que j'étois on ne peut pas plus éloignée d'imaginer que je donnâſſe à votre cœur, le plus léger mouvement, très-tranquile ſur votre compte ; & vous croyant même, fort revenu de vos erreurs paſſées, lorſque j'appris tout d'un coup, que vous vous étiez engagé avec Madame de Vo... &, je vous l'avoüe, ce ne fut pas ſans une forte déplaiſance, que je l'appris. Une affaire qui, de toutes manières, vous alloit ſi peu, qu'on ne pouvoit tout au plus, la pardonner

qu'au jeune homme le moins inſtruit, & le plus preſſé d'en avoir une; & qui, de plus, me prouvoit ſi invinciblement combien vous teniez encore à ce que je croyois que vous mépriſiez, ne pouvoit, en effet, que produire une impreſſion très-fâcheuſe ſur tous ceux qui s'intéreſſent à vous; il ſe pouvoit même que j'eûſſe, pour vous voir cette avanture, avec plus de mécontentement que perſonne, des raiſons que vous ne pouvez pénétrer; & dont, de mon côté, il ne m'eſt pas, quant à préſent, permis de vous inſtruire. Et vous qui êtes, ou qui voulez paroître ſi convaincu que je devois vous avoir deviné, quand alors j'aurois crû que vous m'aimiez, comment, après un pareil choix, aurois-je pû le croire encore? Mais, encore une fois, j'en étois bien loin. Vous jugeâtes

à propos de tâcher de vous excuſer à mes yeux, de vous être arrangé avec cette femme : cette démarche de votre part, à la vérité, me ſurprit ; & d'autant plus que ce n'étoit que, vis-à-vis de moi, que vous paroiſſiez l'avoir faite : peut-être, même, m'eût-elle fait ſoupçonner quelque chôſe, ſi quelques jours avant, je n'eûſſe pas témoigné à M. de *Cercey*, à quel point cette avanture me bleſſoit ; combien elle ſembloit vous dégrader ; enfin, toute l'impreſſion qu'elle me laiſſoit contre votre façon de penſer. Moins j'avois éxigé de lui, qu'il vous celât cet entretien, plus votre lettre m'en parut la ſuite, & l'effet ; en vérité ! je n'y vis pas davantage ; & vous n'avez pas, ce me ſemble, tant à vous en étonner. Le regret que vous me marquiez d'avoir formé cette liaiſon, ne m'inſtruiſit pas

plus que le reſte, ſur ce que vous croyiez qu'il devoit m'apprendre ; & rien n'eſt encore, moins ſurprenant. Le ridicule qu'elle vous donnoit, ne ſuffiſoit-il pas, & de reſte, pour vous l'inſpirer ? Devois-je raiſonnablement en aller chercher le motif ailleurs ? Et, quand j'aurois crû devoir le faire, combien ne s'en ſeroit-il pas offerts à mon imaginâtion, avant que la raiſon que vous lui donnez, s'y préſentât? J'avois, de plus, ainſi que je vous l'ai déja dit, tout ſujet de croire, que ſi vous penſiez à quelque femme, ce ne pouvoit être qu'à Madame du Br... du moins l'accuſoit-on d'avoir une forte envie de vous plaire ; & à tout ce qu'on a vû de vous, dans ce genre-là, il étoit aſſez naturel que l'on crût qu'elle ne perdoit pas ſes ſoins. Vous m'aſſûrez *que l'on n'a pas pû*

ſans la dernière témérité, vous ſuppôſer pour elle, des ſentimens; que ſi vous avez eu le malheur de la rencontrer quelquefois, vous n'avez pas à vous reprocher de l'avoir jamais cherchée; & qu'enfin, autant par votre conduite avec elle, que par la façon dont on ſçait que vous en penſez, il n'y a pas dans tout Paris, de femme que l'on eût dû vous donner moins que celle-là. Je n'en doute pas, puiſque vous me le dites; & c'eſt, peut-être, vous témoigner plus de confiance que vous ne penſez, que de vous croire ſur cela, ſans en avoir d'autre garant que vous-même.

Pour peu donc que vous vouliez, Monſieur, voir la chôſe impartialement, vous conviendrez qu'il ne m'étoit pas ſi facile que je vous crûſſe pour moi, ſoit ſur le goût que vous paroiſſiez avoir pour mon commerce, ſoit ſur votre regret

d'avoir pris Madame de Vo..... un penchant si décidé. Vous devez aussi conclure de la profonde ignorance où j'étois sur vos idées, que je ne me doutois pas davantage, d'être la cause de tous les ménagemens que vous croyiez devoir à Madame de Vo... Je ne puis, cependant, que vous remercier de lui avoir caché si soigneusement ce que vous commenciez à sentir pour moi: quand ne me jugeant que d'après elle, elle n'eût pas crû que ma reconnoissance pour vous, devoit suivre immédiatement l'instant où vous auriez bien voulu me paroître amoureux, elle n'en auroit pas moins cherché à me faire des noirceurs; &, encore une fois, je vous rends grâces très-sincèrement de me les avoir épargnées. C'est avec la même sincérité que je desire que vous vouliez bien, & m'en faire au-

tant de votre amour, & être perſuadé qu'il y a beaucoup plus à gagner pour vous, à travailler à l'éteindre, qu'à vous obſtiner à le conſerver. Ce ſouhait ne vous annonce pas de ma part, il eſt vrai, des diſpôſitions qui puiſſent vous être bien agréables; mais ſi l'amour ne ſçauroit aujourd'hui me ſçavoir gré de les déclarer avec tant de franchiſe, je compte que quelque jour, l'amitié m'en remerciera: & vous eſtime aſſez pour croire que, ſans vous faire trop de grâce, je puis m'en flatter.

LETTRE XV.

Il me ſeroit très-crüel, Monſieur, qu'en vous obſtinant à me conſerver un ſentiment que je ne veux pas plus récompenſer que je ne le dois, vous me forçâſſiez à bannir un ami dans le commerce de qui j'ai trouvé d'aſſez grands charmes, pour que ce ne fût pas ſans un extrême regret que je me verrois contrainte à m'en priver. C'eſt à cette ſeule conſidérâtion que vous devez la douceur dont j'uſe avec vous dans une circonſtance où peut-être vous-même pouvez la trouver déplacée. Vous voulez que je vous croye de l'amour pour moi : ſi je vous en crois, ce n'eſt que pour vous en plaindre.

Je ne vous montre point, comme vous voyez, de doutes ſur vos ſentimens : ce n'eſt, aſſûrément, ni la vanité, ni le plaiſir que je trouve à être aimée de vous, qui m'inſpirent cette confiance : j'ai le bonheur de n'être ni coquette, ni ſenſible : mais lorſque je conſidère quelle a toûjours été ma conduite dans le monde, je ne ſçaurois me perſuader qu'il y éxiſte un homme aſſez hardi pour ôſer ne me faire que l'objet d'une fantaiſie. La juſtice que je me dois, & que je me plais à croire que vous me rendez, voilà ce qui, malgré votre réputâtion, & la perſuâſion où je ſuis que vous l'avez méritée, ne me permêt pas de ſoupçonner d'éxagérâtion, ou de fauſſeté, la tendreſſe que vous me témoignez. Mais cette conviction porta-t-elle ſur des raiſons moins hazardées ; ne la dûſſe-

je, par exemple, qu'à la confiance que, par la conduite la plus mesurée, & la plus soutenue, vous auriez inspirée, cette conviction, dis-je, n'en seroit point plus à craindre pour moi; car moins je pourrois douter de vos sentimens, moins je serois flattée de m'en voir l'objet. J'ai, d'ailleurs, de plus fortes raisons que vous ne pensez, de croire que votre amour ne fera jamais sur moi une plus vive impression. Vous ne manquerez pas, sans doute, d'inférer de cela, que je me promettrois avec moins d'assurance, de ne le récompenser jamais, si je n'étois pas défendue contre lui, par quelqu'autre chôse que par ma vertu. Il est, en effet, très-possible que ce soit parce qu'un autre me plaît, que vous ne me plaisez pas; mais vous conviendrez qu'à la ri-

gueur, il l'eſt auſſi, que ce ne ſoit pas le motif de mon indifférence pour vous. Quoiqu'il vous plaiſe d'en penſer, il n'en ſera pourtant pas moins vrai qu'on n'a point encore pû me faire comprendre comment avec tout ce qu'il nous laiſſe à redouter, il ſe peut, non-ſeulement que l'amour ſoit pour nous, un bonheur; mais que nous ne le regardions point comme la plus crüelle infortune qui puiſſe nous arriver jamais. Vous n'êtes pas le ſeul qui ayez eſſayé de me rendre ſenſible; & je me flatte que ce ne ſera pas avec plus de ſuccès que ceux qui vous ont précédé dans ce deſſein, que vous le formerez. Plus j'ai de quoi en être convaincüe, plus je ſuis fâchée que ce ſoit à moi, que vous ayez crû devoir adreſſer vos vœux. Je ne crains même, pas

de vous dire davantage ; c'eſt que vos projets ſur moi, étant mille fois plus que vous ne pourriez l'imaginer, oppôſés aux idées que j'ai ſur vous, vous feriez beaucoup plus ſagement de plier aux miennes, quelles qu'elles puiſſent être, que de vous flatter, comme vous le faites vraiſemblablement, de m'amener jamais aux vôtres. Cette entrepriſe de votre part, ne peut, de quelque façon qu'elle tourne, que rendre fort à plaindre l'un de nous d'eux, & être fort à charge à celui qu'elle tourmentera le moins; & je ſerois, par conſéquent, comblée de joie que vous voulûſſiez bien la laiſſer-là. Je vous le répète encore, je ne veux point d'amour; & je crois avoir pris ſur cela définitivement mon parti. Vos prétentions s'accordant ſi peu avec

mes idées, notre liaiſon ne peut devenir que très-deſagréable pour vous, & fort onéreuſe pour moi; car je ſuis bien aiſe de vous dire que je ne vous crains pas aſſez pour vous interdire ma préſence, à moins, cependant, que par des procédés dont je ne vous ſoupçonne point, vous ne me forciez de vous le preſcrire. Nous continüerons donc de nous voir: mais comment? Perſüadée que pour m'amener à votre but, vous me tendrez, ſans ceſſe, des piéges, vous ne me trouverez qu'occupée à m'en défendre; & je vous laiſſe à ſentir tout ce que cette défiance de ma part, & dont rien ne me diſtraira, mettra dans notre commerce, de deſagrément pour vous, & de gêne pour moi. Craignant de plus, & avec aſſez de raiſon, que vous n'interpré-

tiez trop en faveur de votre ſentiment, toutes les marques d'amitié que je pourrois vous donner, vous me verrez avec vous, un ton auſſi froid que vous avez dû me le trouver amical; & beaucoup plus de réſerve encore que je ne vous ai témoigné de confiance: & ne croyez pas que j'éxagère: cela ſera poſitivement comme je vous le dis. Adieu, Monſieur, ſi je vous écrivois plus long-temps, je finirois, peut-être, par vous ménager moins; & je voudrois bien que cela n'arrivât pas. Si vos ſentimens pour moi ſont ſincères, l'accüeil que je leur fais, doit vous rendre aſſez malheureux pour que je n'y ajoûte rien; & s'ils ne le ſont point.....Mais, c'eſt une ſuppôſition que je vous

ai dit que je ne faisois pas : enfin, si par hazard, pourtant, ils ne l'étoient point, les rigueurs mêmes les honoreroient encore trop.

LETTRE XVI.

Si je n'ai, Monſieur, aucun uſage de l'amour, je n'en ai point du monde aſſez peu, pour être ſurpriſe que vous m'écriviez encore ſur le ton de vos dernières Lettres. En m'annonçant l'honneur que vous me faites de me trouver charmante, vous vous étiez néceſſairement mis dans le cas d'appuyer de plus d'une récidive, cette déclarâtion : quand, d'ailleurs, vous m'auriez crüe ſur ce que je vous ai dit de ma façon de penſer, de la ſincérité la plus grande, il ſeroit tout ſimple encore que vous travaillâſſiez à me faire changer d'avis ; & même, (quoiqu'il ſe puiſſe que les apparences ſoient un peu contre le ſuc-

cès de votre projet) que vous vous flattâſſiez de n'y pas travailler vainement. Quand encore (ce que je veux bien croire que vous ne faites pas,) vous ne me ſuppôſeriez point pour l'amour, autant de répugnance que je vous en témoigne; & que vous iriez même juſques à penſer que, ſous de feintes rigueurs, je cache des diſpôſitions favorables pour vous, vous ne vous en êtes ſûrement pas plus promis d'emporter mon cœur, dès l'inſtant que vous le ſommeriez de ſe rendre. Moins, donc, j'ai douté que vous ne me fiſſiez la grâce de ne pas compter ſur une victoire ſi prompte, moins auſſi j'ai dû être étonnée, que vous crûſſiez, vous, devoir encore, & plus d'une fois, me parler de votre tendreſſe; & qu'elle ne ſe tînt pas pour deſeſpérée dès le prémier échec qu'elle eſſuye. Ce

n'eſt pas que je ne ſente que, ſi vous avez quelque eſpoir, je l'augmente par la peine que je prends de vous répondre : je n'ignore point, de plus, que dans vos maximes, vous regardez comme conquiſe tôt ou tard, toute femme qui, dans la ſituâtion où je me trouve, ſe défend autrement que par le ſilence le plus profond, & le plus obſtiné. Cette opinion que je ſçais être à tous les hommes, étoit très-propre à me le faire garder avec vous ; &, ſi je ne l'obſerve pas, ce n'eſt point par la dangereuſe vanité de vouloir prouver que, comme toutes les autres, cette régle, toute générale qu'on la croit, peut avoir ſes exceptions. Il m'importe ſi peu perſonnellement, qu'on la reſtreigne, ou qu'on lui laiſſe toute ſon étendüe, que ce n'eſt pas, en vérité, le deſir de lui ôter de ſon cré-

dit, qui me détermine à vous écrire. Je ne me ſuis pas, ainſi que vous le voyez, un inſtant diſſimulé le riſque que je courois par une condeſcendance qu'on attribüe toûjours dans une femme, plus au plaiſir ſecret de ſe trouver aimée d'un homme qui lui plaît, qu'à quelqu'autre raiſon que ce puiſſe être : &, ſi en effet je le brave, ce n'eſt qu'à mon eſtime, à mon amitié pour vous, & plus encore peut être, à la façon dont je ſçais que, quelques illuſions que vous puiſſiez vous faire, il vous eſt impoſſible de ne point penſer de moi, que vous en avez l'obligâtion. Vous n'êtes pas le prémier à qui la fantaiſie de m'offrir ſon cœur, ſoit venüe ; mais vous êtes le ſeul de qui je l'aye refuſé avec les égards que vous me voyez pour vous. Plus il m'eſt important que vous ne

vous mépreniez pas à leur cause, moins j'ai craint de vous redire à quoi vous les devez : si vous en alliez chercher la source dans d'autres motifs, comme, de ce moment, vous cesseriez de les mériter, vous verriez bientôt à ma promptitude à les reprendre, combien vous vous seriez mépris. — Mais, voilà, ce me semble, bien du sérieux pour une misère : ce n'est pas, au moins, de votre amour pour moi, que je crois tel que vous me l'annoncez, & par conséquent, très-respectable, que je parle si cavalièrement ; mais, de l'amour, en général, qui, je vous en demande pardon, n'a pas, même depuis que vous m'honorez du vôtre, cessé de paroître à mes yeux, la plus sotte chôse du monde. Ce qui vient de m'échapper, est, je le sens bien, de la plus atroce bar-

barie : auſſi, n'eſt-ce pas pour rien que je vous fais des excuſes. Que voulez-vous ? Puis je dans le fond, à tout ce que je vois dans le monde, penſer de ce caprice autrement que je ne fais ? Croyez-vous que ce que l'on nous dit, nous aveugle toutes ſur ce que l'on nous veut ; & que celles à qui votre pernicieux jargon ne déguiſe pas le ſeul but que vous ayez auprès de nous, puiſſent vous en ſçavoir aſſez de gré, pour vous récompenſer ou de vos deſirs, ou même de vos ſentimens, aux dépens de ce qu'elles ont de plus cher ? Car c'eſt toûjours-là que vous avez l'intention de nous faire venir : l'amour, dans ſes commencemens, croit n'avoir d'autre but que de toucher ; & peut-être, en effet, alors n'en a-t-il pas d'autre ; mais, ſes deſirs croiſſant avec ſes ſuccès,

il finit néceſſairement, & quelquefois ſans qu'il s'en doute lui-même, par avoir beſoin de corrompre. Or moins je puis ignorer que c'eſt-là ſa marche, plus, à vous parler avec franchiſe, je crains fort pour vous, que vous ne trouviez à me tourner la tête, beaucoup plus de difficulté que vous ne croyez, même vous la fîſſiez-vous immenſe: & il faut que, ſi vous n'avez pas crû fort aiſé d'y parvenir, vous ne l'ayez pas non plus jugé impoſſible, puiſque vous avez parlé. Que vous êtes crüels pour nous, & pour vous mêmes, avec la malheureuſe habitude où vous êtes, de ne pouvoir vivre quelque tems avec une femme, quelle qu'elle ſoit encore, ſur le pied d'ami, ſans deſirer de lui être quelque chôſe de plus! Combien, la crainte où nous devons toûjours être d'une déclarâtion de votre part, de

toutes les importunités dont elle eſt ordinairement ſuivie lorſqu'elle ne vous réüſſit pas d'abord, & des mauvais procédés qui leur ſuccédent, quand enfin on a le malheur de vous croire ſincères, ne vous fait-elle pas perdre des reſſources que vous pourriez trouver dans notre amitié, ſi nous pouvions, nous, n'en être pas tourmentées! Dans quelle réſerve, par éxemple, n'allez-vous pas me forcer de vivre avec vous! Je prévois avec chagrin que, ne vous aimant pas, comme vous le deſirez, (car je ne crains point de vous le répéter, cela arrivera indubitablement.) Loin de me ſçavoir quelque gré des ſentimens, que j'ai encore pour vous, & que je vous conſerverai, à moins que vous ne me forciez de les perdre, vous me haïrez bientôt de la réſiſtance que j'oppôſe à vos deſirs,

lorſqu'enfin, vous aurez perdu toute eſpérance d'en triompher. Votre cœur pâſſe, & beaucoup trop facilement, de l'amitié à l'amour; mais il ne retourne pas de même de l'amour à l'amitié; & toute femme qui vous a inſpiré le prémier de ces ſentimens, ne peut, quelqu'en ait été pour vous le ſuccès, raiſonnablement ſe flatter de vous voir jamais revenir à l'autre. Comme maîtreſſe, vous ne m'aurez point; comme amie, vous me perdrez: ne ferez-vous pas-là une belle affaire? Mais, qu'eſt-ce donc qui vous tente tant en moi? ſont-ce les agrémens que je puis avoir? Je ne ferai point fauſſement la modeſte: je n'ignore point que, ſoit qu'elle le mérite ou non, ma figure eſt fort vantée; mais, même en ſuppôſant qu'en le faiſant, on ne lui rende que juſtice, combien

n'y en a-t-il pas dans le monde qui y joüiſſent du même avantage; & qui, de plus, vous ſeroient fort obligées de ces mêmes deſirs que je ſuis ſi fâchée de vous voir pour moi ? Eſt-ce la certitude que mon cœur n'eſt, ni n'a jamais été à perſonne ? Il n'y a pas long-tems, témoin la jalouſie que vous aviez de M. de *Cercey*, que vous le croyez : mais vous le croyez enfin. Je conviens que, me rendre ſenſible, doit être un triomphe pour votre vanité; & je crois bien auſſi, que cette conſidération n'entre point dans vos vües actüelles, pour auſſi peu que vous le croyez, ou du moins, que vous ſemblez le croire : mais, ſi par hazard, elles vous réüſsiſſoient, je perdrois à vos yeux, non-ſeulement ce qui peut aujourd'hui m'y rendre d'un certain prix; mais bientôt, vous eſtimant moins

pour m'avilir, vous en viendrez, peut-être, à croire que tout autre que vous, auroit pû avoir le même ſuccès: enfin, quand, ce que je ne croirai jamais, il ſe pourroit que je ne perdîſſe rien de votre eſtime, je n'en verrois pas moins votre tendreſſe s'affoiblir; ce n'eſt pas que je croye abſolument impoſſible que le deſir ſeul ne vous mène pas: mais, pourtant, retranchez-le de ce que vous nommez amour; & voyez ce qui nous reſte dans votre cœur. J'ai entendu parler ſur cela, des hommes qui avoient du monde, tout l'uſage qu'on en peut avoir; & que, par toutes ſortes de raiſons, je devois croire de très-bonne foi; & ce que je leur ai entendu dire ſur le peu de durée de vos ſentimens, & ſur la façon dont intérieurement vous penſez de nous, a fait ſur moi une ſi terrible impreſ-

ſion qu'il ne ſe peut pas que rien la détruiſe jamais. J'ai, de plus, l'inconvénient de n'être point aſſez philoſophe pour me paſſer de ma propre eſtime, & pour ne pas l'attacher à ces mêmes chôſes que d'autres ne regardent, peut-être, que comme de très-imbéciles préjugés. La nature, ſi je l'ôſe dire, m'a ſur cet article, auſſi bien ſervie que j'aurois pû le deſirer; & loin de chercher à en altérer en moi le bénéfice, il n'y a rien que je n'aye fait pour l'augmenter: j'ai, d'ailleurs, on ne peut pas moins d'imaginâtion: voyez donc ſi, avec tout cela, beaucoup de reſpect pour les devoirs qu'on m'a fait contracter, une incrédulité extrême ſur l'amour, fort peu de reconnoiſſance pour le deſir, & de vous, en général, la plus mauvaiſe opinion qu'on puiſſe en avoir, on

peut bien facilement ſe flatter de me plaire, & s'il eſt même bien ſage de le tenter ? Mais, en voilà aſſez, & trop, ſans doute, tant ſur la chôſe que ſur moi. J'oubliois de vous dire que M. de *Cercey* eſt par rapport à vous, dans l'état le plus ſingulier, qu'il en ſoit plus content qu'il ne l'étoit, lorſque vous le croyiez votre rival, & qu'en conſéquence vous lui écriviez avec tant de ſéchereſſe, c'eſt ce qui me paroît aſſez ſimple ; mais qu'il vous loüe ſans ceſſe avec un enthouſiaſme qui vous feroit rire vous-même, ſur la ſolidité de vos ſentimens ; & que ce ne ſoit que depuis la lettre tendre que vous m'avez, il y a quelques jours, fait l'honneur de m'adreſſer, qu'il faſſe de cette belle qualité, la matière de votre éloge, c'eſt, je l'avoüe, ce qui me paroît un peu ſuſpect. Je ſuis donc bien aiſe de vous

avertir qu'il en diroit infiniment moins que je ne laiſſerois pas que d'en rabattre encore beaucoup. Le fripon! ah! s'il ſçavoit combien dans le fond de l'âme je me moque de lui!

Nous comptions, ſinon retourner pour toûjours à Paris, du moins y aller pâſſer quelque tems; & M. de *Cercey* avoit ſi bien manœuvré auprès de Mad. de L. V. qu'il ne s'en eſt preſque rien fallu qu'elle n'ait crû indiſpenſable ce petit voyage; mais, en lui prouvant combien peu il eſt néceſſaire, je viens, au grand regret de votre ami, de donner un furieux échec au crédit qu'il ſe croit ſur elle. Je pourrois bien n'en être pas pour cela mieux avec lui: mais avec votre permiſſion, & la ſienne, c'eſt ce qui m'eſt parfaitement égal. Le tems eſt admirable: j'aime la campagne; celle-ci, ſur-tout, me paroît charmante: je crois donc,

afin que vous ne comptiez pas tant ſur le pouvoir de M. de *Cercey* pour me la faire quitter quand cela pourroit lui convenir, devoir vous dire que ce ne ſera que quand je le voudrai, & que je ne le voudrai de longtems. D'ailleurs, qu'irois-je faire à Paris? y avoir votre amour ſur les bras? cela ne m'arrivera-t-il pas aſſez tôt?

Adieu, Monſieur, je ne vous défends pas de m'écrire: je voudrois ſeulement que vous eûſſiez le bon eſprit de vous le défendre vous-même; mais bon!

LETTRE XVII.

PLUS vous attribüez de force au principe que vous établiſſez, moins vous croyez que ſa juſteſſe puiſſe être conteſtée, plus auſſi je dois être ſurpriſe de ne vous voir employer que ſi tard, un moyen dont vous attendiez de ſi grands effets. Seroit-ce que vous auriez dans le fond, moins d'envie de m'attendrir, que je ne dois vous en croire : ou que, tout preſſé que vous pouvez être de me vaincre, ſûr d'y parvenir dès qu'il vous plairoit de vous en faire une affaire un peu ſérieuſe, vous auriez voulu me laiſſer l'honneur de me débattre quelque tems? Ce procédé, de la part d'un homme amoureux, ſeroit

tout à la fois ſi râre, & ſi beau, que j'ai peine, je l'avoüe, à vous en croire capable. Vous aimez mieux, en général, un triomphe qui vous coûte peu, qu'une réſiſtance qui, en honorant votre conquête, puiſſe vous la rendre de quelque prix: enfin, il n'eſt que trop prouvé que ce qui vous eſt communément le plus néceſſaire, n'eſt pas de nous eſtimer. S'il m'arrive jamais de prendre une part directe à votre façon de penſer ſur cela, nous pourrons la diſcuter enſemble; mais j'y ſuis quant à préſent, trop peu intéreſſée pour chercher à la combattre, ou à la redreſſer. Votre modération avec moi, comme j'avois l'honneur de vous le dire, m'étonnoit donc beaucoup; & d'autant plus que je ſçavois auſſi-bien que vous-même, avec quelle facilité vous pouviez

me réduire au ſilence. *Quoi!* me diſois-je, *voilà deux fois qu'il me parle de ſon amour; il ſemble deſirer vivement que je le partage! je lui annonce la plus deſeſpérante crüauté! quand il n'y croiroit pas, ſon devoir ne ſeroit pas moins de paroître y croire! d'ailleurs, les airs que je me donne d'aſſurer qu'elle ne finira jamais, méritent punition! il ne tient qu'à lui de me prouver à quel point, je me trompe, lorſque je me crois inéxorable? & il ne le fait pas! Se pourroit-il qu'avec l'uſage ſi connu qu'il a des femmes & du monde, il ignorât que pour ſoûmettre la plus rebelle, il ne faut que lui démontrer la néceſſité de venger la gloire de ſes charmes; & que cette démonſtration eſt toûjours d'autant moins conteſtée, que c'eſt à l'amour propre qu'on la fait, & qu'elle a plus de quoi lui plaire.* Il eſt de plus, ſi clair qu'une femme aban-

donnée par ſon mari, n'a rien de mieux à faire que de le punir du tort qu'il a, qu'il ne ſe pouvoit point qu'une vérité ſi généralement reconnüe, ne m'eût pas auſſi vivement frappée qu'elle le devoit ; & que je voulûſſe me donner le ridicule d'être la ſeule qui ne l'admîſſe pas ; il eſt vrai, qu'en ſuppôſant comme on fait, que c'eſt le ſeul parti qu'elle puiſſe prendre, on eſt forcé auſſi, de la ſuppôſer très-affligée, ou du moins fort piquée de cet abandon ; car, ſi par hazard, cela n'étoit pas, vous conviendriez à votre tour, que, n'ayant aucun beſoin de ſe venger, puiſqu'à tous égards, elle ſeroit ſur cet événement, de la plus profonde indifférence, elle ne pourroit pas le faire, ſans pâſſer pour être fort inconſéquente. Or, par malheur pour cette ſublime vérité dont vous fai-

tes la bâze de tous vos raiſonnements, mon cœur & ma vanité ne ſouffrent pas plus l'un que l'autre, de la conduite de M. de... Vous en aſſurer, eſt, ce me ſemble, vous répondre. Sans vous avoir dit préciſément de quelle façon j'en étois affectée, je m'étois, cependant, aſſez expliquée ſur cela, pour que, tout au moins, vous pûſſiez croire que ſes torts avec moi ne prenoient rien du tout ſur le bonheur de ma vie; & ç'auroit été, auſſi, ce que vous en auriez penſé, ſi vos nouvelles idées vous eûſſent pû permettre d'en tirer une concluſion qui leur auroit été ſi défavorable. Sçavez-vous, toutefois, ſi, même dans la ſuppôſition que vous avez faite; &, ſans avoir de plus, toute la raiſon que avez la politeſſe de paroître me croire, je ne pouvois pas enviſager cela très-différem-

ment de vous; & le voir, pour ne pas dire plus, tout auſſi-bien? Seroit-il impoſſible, d'abord, quand je verrois l'inconſtance de M. De... avec moins de Philoſophie qu'elle ne m'en laiſſe, que je préférâſſe la douleur d'en gémir, au plaiſir de m'en vanger; & que je me crûſſe même, moins dégradée de l'un que de l'autre? Ce ſeroit à moi, ſans doute, une façon de penſer bien bizarre, & que je juſtifierois mal aiſément; mais, enfin, ſeroit-il impoſſible que je l'eûſſe, & même que je la gardâſſe? S'il eſt doux de ſe vanger, n'eſt-il pas beau de ne le faire point? Mais, quand il y auroit moins de grandeur à pardonner les injures, n'en eſt-ce donc pas aſſez pour une femme abandonnée par ſon mari, & qui ſent avec la plus grande vivacité, cet abandon, que l'infortune qu'elle eſſuie;

& voulez-vous qu'elle y joigne le malheur, beaucoup plus affreux, parce qu'il n'a pas de terme, de ſe faire mépriſer de l'homme de qui l'eſtime lui eſt le plus néceſſaire ? La vengeance dans ce cas là ! Ah ! qu'une femme qui ſe la conſeille, a ſouvent à la pleurer ! & qu'il y en a peu !.... j'ôſerai dire plus : il n'y en a point, de celles qui ſe la ſont permiſe, qui, à quelques déſordres que ſucceſſivement elle ſe ſoit livrée; à quelqu'endurciſſement ſur l'ignominie qu'elle ſoit parvenüe ; avec quelque tranquilité qu'elle ait ſubi le mépris public, toûjours ſuivi pour elle, quand elle le mérite, du mépris de ſon mari, qui ne voulût racheter au prix de ſa propre vie, & l'innocence qu'elle a perdüe, & cette eſtime qu'elle ne p eut pas plus recouvrer que ſon innocence même. Mais, je veux

que ſa vengeance ne ſoit ſçüe que de celui qu'elle y aſſocie (vous avez trop d'uſage du monde pour croire que cela ſoit poſſible ; n'importe, je veux bien un inſtant le ſuppôſer tel) peut-elle, elle-même l'ignorer ? Se, peut-il plus qu'elle ne ſente pas avec la plus affreuſe douleur, à quel point elle s'eſt avilie devant elle-même ; & croyez-vous, de bonne foi, qu'elle puiſſe trouver, ſoit dans l'amour qu'elle inſpire, ſoit dans ſes propres ſentiments, de quoi ſe conſoler jamais d'avoir perdu le droit de s'eſtimer ? Droit ſi précieux ! que, ne joüiſſent ils d'aucun autre avantage ; l'honneur, & la vertu s'en croiroient, & en ſeroient, en effet, aſſez payés. Suppôſez à préſent (& rien aſſurément, ne doit moins vous couter à faire) que ſon mari ſoit inſtruit ; & qu'aſſez ſage pour éviter un

éclat, il consente à dévorer dans le silence, la honte qu'elle imprime sur lui, voyez la chez elle-même, n'y être, pour ainsi dire, encore apperçüe que pour y essuyer sans cesse, tout ce que l'amour propre offensé, & libre dans son ressentiment, peut imaginer de plus outrageant & de plus crüel. Voyez la, forcée de plier honteusement devant ses propres domestiques, n'échapper à leur insolence, ou n'acheter leur discrétion que par la plus avilissante patience; &, pour comble de douleur, ne pas y parvenir toûjours. Voyez la, enfin, desavoüée de sa famille, & de ses amis, condamnée à une solitude éternelle; ou, ce qui est bien pis encore, à ne pouvoir plus paroître en public, qu'avec des femmes de qui le nom seul annonce son deshonneur, & son humiliâtion. Et

c'eſt vous! vous qui me dites que vous m'aimez! vous! dis-je, qui voudriez que je le crûſſe, qui, pour que je vous rende heureux: parlons plus juſte, peut-être, qui pour que je ſatisfaſſe je ne ſçais quelle fantaiſie, ne craignez point de me propoſer de perdre à tous égards! & encore! avec quelle légereté me le propoſez vous! Vous en roûgiriez-vous-même, ſi le caprice qui vous entraîne, & l'habitude de mettre le ſophiſme à la place du ſentiment, & d'en trouver le même prix, pouvoient vous permettre de le ſentir. Mais comme vous voyez. vous n'avez pas à craindre de ne me l'avoir montrée qu'en pure perte. Eh! quel eſt l'homme qui aujourd'hui ne voit pour moi de gloire, & de bonheur que dans la vengeance? C'eſt le même que j'ai vû, & il n'y a pas long-tems, employer

toute l'éloquence imaginable à me juſtifier les erreurs de mon mari. Je ne ſçais ſi, par les circonſtances, le rôle que vous joüiez alors, étoit fort raiſonnable : mais, du moins, vous faiſoit-il plus d'honneur à mes yeux. Car enfin, vous en direz ce que vous voudrez : vous etiez ami de M. De... A préſent même que vous avez ceſſé de l'être, à moins (ce que j'aurois aſſez de peine à concevoir) que vous n'ayez trouvé le ſecret d'accorder enſemble, vos projets ſur moi, avec votre ancienne amitié pour lui, n'êtes vous pas forcé de paroître encore à cet égard ce que vous étiez ? Que dis-je ! pour faire réüſſir plus aiſément ces mêmes deſſeins, ne le ſerez vous pas de lui paroître encore plus ſon ami que jamais ? Je n'ignore point que vous avez à me répondre *que vous êtes plus liés par le goût des mêmes*

plaiſirs, & par les hazards du monde, que par la conformité des ſentiments; qu'il eſt pour vous, moins un ami, que ce qu'on appelle une connoiſſance; qu'enfin on ſéduit plus aiſément la femme de ſon ami, que celle de quelqu'un avec qui l'on ne vit pas; &, qu'eûſſiez vous toûjours négligé M. De... il ſeroit actüellement l'homme de Paris que vous rechercheriez le plus. Grand Dieu! que de chôſes ſe permît l'amour! que de perfidies accumulées les unes ſur les autres! & qui, libéré du joug de cette paſſion, peut, ſans en mourir de honte, ſe rappeller à quel point elle l'a emporté loin de ſes principes! combien de devoirs on lui a ſacrifiés! & toute la ſcélérateſſe qui a ſuccedé quelquefois à la probité qu'on ſe croyoit, & qu'on avoit peut-être! Et c'eſt cet affreux ſentiment qu'on voudroit faire régner

dans mon âme ! Mais je me ſens trop aigrie de votre Lettre pour vouloir pouſſer la mienne plus loin : je me ſuis preſcrit des limites, je ne veux pas les franchir. Si je vous afflige ! je vous en dis aſſez ; &, ſi vous n'avez pas en vous-même de quoi vous reprocher vos torts, je vous en ai dit plus que je ne devois.

LETTRE XVIII.

DES mon arrivée ici, ou du moins, fort peu de jours après, je me ſuis étonnée du ſoin que vous preniez de m'envoyer des couriers pour des lettres auſſi peu intéreſſantes pour vous, & pour moi, que devoient naturellement nous l'être les nôtres; & je m'étois, par conſéquent, propoſé plus d'une fois de vous demander à propos de quoi vous vous impoſiez cette tâche; mais, née fort diſtraite, & de plus, ne croyant pas que vous attachâſſiez à notre commerce, plus d'importance que je n'y en mettois moi-même, je ne me ſuis jamais ſouvenüe de vous interroger ſur cela. Le ton que vos lettres ont

pris depuis quelque tems, ne me permettant plus à cet égard la même indifférence, j'ai crû ne devoir plus oublier de vous prier, & très-sérieusement, de laisser à la poste, le soin de nous apporter respectivement de nos nouvelles. Si j'en devois recevoir des vôtres, beaucoup plus tard, ou avoir à craindre de n'en pas recevoir du tout, vous sentez bien que je ne voudrois courir ni l'un, ni l'autre de ces hazards; mais, quoique le Château de Mad. de L. V... ne soit que sur un chemin de traverse, & que la poste n'y passe pas, nous n'en sommes point sur cet article plus mal servies. Un Messager qui va d'ici tous les jours, chercher à la Ville la plus voisine, les provisions, nous en rapporte très-fidélement les lettres qu'il y trouve pour nous: enfin, toutes les personnes qui m'écrivent, se contentent

tentent de cette voie, & je ne vois pas bien pourquoi vous ſeriez le ſeul qui me dépécheriez des couriers. *Mais on ne ſçait*, me répondrez-vous, *à qui de vous, ou de M. de Cercey j'adreſſe les miens; & l'on peut même d'autant moins préſumer le véritable objet de leurs courſes, que, ce n'eſt jamais qu'à lui qu'ils remettent leurs paquets; & qu'ils ne ſont en apparence, chargés pour vous, que de ces compliments d'uſage qui ne peuvent rien laiſſer à l'interprétation*; cela eſt vrai; mais l'empreſſement qu'il a de paſſer chez moi, auſſitôt qu'il a reçû vos lettres; & dont, quoique je l'en gronde tous les jours, je n'ai pû encore le corriger, peut, & doit même faire ſoupçonner que ce n'eſt point pour lui ſeul, que l'on voit ici vos gens ſi ſouvent. Enfin, que vous dirai je? ce ſoin de votre part, ſi fait pour don-

ner à tout autre que moi, la plus haute idée de vos ſentiments, me bleſſe parce qu'il me ſemble me commettre; & que je ne ſçaurois ſupporter d'être commiſe en quoique ce ſoit. Les gens de M. de *Cercey*, ſurpris eux-mêmes, de ce redoublement d'attention que vous avez pour leur maître, en ont conjecturé que quelque choſe, & qui pâſſe leur ſagacité, vous oblige à lui envoyer des Meſſagers extraordinaires. D'après ce que les miens en ont dit, ils ne les attribüent encore qu'à quelqu'intrigue, où je puis auſſi m'être engagée, parce que ma conduite ne leur permet pas de croire que vous m'ayez fait l'objet de vos vœux, ou, que ſi cela étoit, je voûluſſe y répondre. Mais vous connoiſſez trop cette ſorte de gens pour ſuppôſer que ſi la fréquence de vos couriers conti-

nüoit, ils perſiſtâſſent dans la bonne opinion qu'ils ont de moi; & que même ils ne ſe vengeâſſent pas de l'avoir eüe, en portant dans leurs idées, les chôſes auſſi loin qu'elle puiſſent aller. Cette marche, qui eſt aſſez celle de tout le monde, eſt beaucoup plus encore la leur que celle de perſonne, parce qu'où il y a moins de lumières, il y a communément plus de malignité. Je vous annonce de plus, que l'on attend ici Meſſieurs DAR, & de D... c'eſt à-dire, & vous le ſçavez auſſi-bien que moi, les deux plus méchantes vipéres de la cour. J'ai perſonnellement, d'autant plus de raiſon de craindre leurs commentaires, qu'à mon entrée dans le monde, tous deux, & ſolidairement, je crois, entreprirent ma conquête; & que je leur donnai le ridicule de la manquer. Il eſt, à ce

que l'on m'a dit, dans les principes de la plus grande partie des hommes, de ne ſe pas moins vanger d'une crüelle, que d'une inconſtante : & le deſir, encore plus ſouvent l'air, ou l'amour propre vous conduiſant preſque toûjours auprès de nous, je ne doute pas que cela ne doive être. Quoiqu'il en ſoit, ils connoiſſent vos gens ; ne ſeroient pas ſi lents à voir clair que ceux de M. de *Cercey* ; & quand ils croiroient que c'eſt auſſi gratüitement qu'ils l'ont fait eux-mêmes, que vous me rendez des ſoins, vous les connoiſſez trop pour croire que ce fût cela qu'il leur convînt de dire. Si vous ne voulez donc ni me desobliger formellement, ni même, ce qui à coup ſûr, en ſeroit la ſuite, me forcer à rompre pour jamais, tout commerce avec vous, vous aurez attention à ce que ſur quelque prétexte que ſe puiſſe être,

aucun homme à vous, ne ſe préſente ici, que je n'aye révoqué la défenſe que je vous fais d'en envoyer.

Je vais à préſent répondre à votre Lettre ; elle m'offriroit, ſi je voulois, bien des objets à diſcuter ; mais ma pareſſe naturelle jointe à quelques autres raiſons qu'il me paroît inutile de vous dire, m'en fera paſſer quelques-uns ſous ſilence. En cas que vous regardiez cette omiſſion comme un tour que je vous joüe, je vous promets de la réparer quand il vous plaira ; & peut-être, ne ſerez vous pas fort aiſe que j'en aye bien voulu prendre la peine. Je commence.

Si je ne vous crois pas tout-à-fait auſſi affligé de m'avoir déplû, que vous le deſireriez, je n'ai en revanche, aucune peine à vous croire très-mortifié du mauvais ſuccès d'une lettre dont, ſelon tou-

te apparence, vous attendiez de fort grandes chôſes. Mais, n'étoit-ce pas à vous dans le fond, une terrible inconſéquence que de me répéter ſans ceſſe qu'il n'y a pas de femme qui vous inſpire autant d'eſtime que moi; & de ne me parler, cependant, que comme vous auriez pû faire à la femme que vous auriez eſtimée le moins? Il eſt vrai qne vous avez aſſaiſonné de toute la galanterie imaginable, des maximes, & des conſeils, par eux-mêmes, aſſez ſinguliers; mais, en laiſſant là les uns & les autres, de la galanterie où l'on n'auroit dû ne montrer que de l'amour! quelle mépriſe! En vérité! ſi vous eûſſiez pû avoir à démontrer à Madame de Li.... par exemple, à quel point une jolie femme qui ſouffre patiemment les injuſtices de ſon mari, ſe dégrade dans

l'opinion des gens ſenſés, j'aurois crû, tant elle étoit légère, que c'étoit à elle que vous aviez deſtiné cette Lettre. Vous deſirez avec la plus grande ardeur, que j'oublie ce ton d'aiſance que bien des raiſons, à ce qu'il me ſemble, auroient dû vous interdire auprès de moi : vous voulez, dites vous, que j'accorde cette grâce au repentir dont vous êtes pénétré : vos torts, je ne vous le cache pas, m'ont été ſenſibles ; mais ne me l'ont pas été non plus, au point de vous en punir plus long-tems. Vous n'êtes pas encore aſſez heureux pour que je ſois affectée de ces mêmes torts, autant qu'il ſe peut que vous vous en ſoyez flatté. A l'égard de l'idée que cette Lettre a dû me donner de votre amour, je ne crois point devoir vous cacher que celle qu'en effet, j'en ai priſe, ne lui eſt point

du tout favorable. Ne vous en affligez pas ; si je croyois que vous m'aimiez, je n'en étois pas encore assez reconnoissante pour que vous perdiez beaucoup à m'avoir ôté de l'opinion que j'avois de votre tendresse. J'imaginois bien, quoique vous me répétâssiez sans cesse, que vous n'en vouliez qu'à mon cœur, que vous me cachiez au moins la moitié de vos prétentions : mais, si ce jargon de sentiment dont vous masquez le desir partout où vous croyez qu'il ne seroit pas sûr pour lui, de paroître à visage découvert, ne m'abusoit pas, il me prouvoit que vous faisiez quelque cas de ma façon de penser ; ou que, si vous ne la prisiez pas intérieurement autant que vous sembliez le faire, vous ne vous en croyiez pas moins obligé de me cacher sous des marques d'estime, l'idée que vous en

aviez. Je n'ai jamais eu beaucoup de foi à ce qu'on appelle *l'Amour platonique*; mais je ſuis convaincüe que, s'il ſe pouvoit qu'il exiſtât, notre ſéxe, ſous quelqu'aſpect qu'on veuille le conſidérer, en ſeroit infiniment plus capable que le vôtre. Un deſintereſſement pouſſé ſi loin, me paroiſſoit donc de votre part, un ſi grand mirâcle, que j'avois crû ne devoir pas l'adopter ſans examen: Vous me diſiez, cependant, cela d'un air ſi vrai que je ne ſçais ce qu'enfin il en ſeroit arrivé, ſans cette Lettre ſi ingénieuſe qui m'a fait penſer que ſi je vous donnois mon cœur; & que je ne vous donnâſſe abſolument que cela, je ne vous rendrois que fort médiocrement heureux: car, s'il eût été vrai que ſa ſeule poſſeſſion eût pû vous ſuffire, quel beſoin auriez vous eû de me prêcher la ven-

geance ? Je puis, ſans manquer à mes devoirs en aucune façon, livrer mon âme à toutes les douceurs de l'amitié ; &, ſans bleſſer davantage mon innocence, il m'étoit auſſi poſſible de vous mettre au nombre de ceux qui m'inſpirent ce ſentiment : mais quand je vous aurois accablé de préférences, un bonheur ſi chimérique pour l'amour, n'eſt pas fait pour le contenter ; & je crois que toutes les fois qu'il feint d'en être ſatisfait, c'eſt qu'il regarde ce qu'on vient de lui accorder comme un moyen de parvenir à ce qu'il deſire. Vous devez donc voir clairement que vous vous êtes trop preſſé ; & que, pour me montrer ſans déguiſement le but où vous tendiez, il falloit, du moins, que vous eûſſiez atteint le but où vous paroiſſiez tendre. Ce n'eſt pas que je ne vous trouve très-

digne du ſentiment qui paroît aujourd'hui le ſeul objet de vos deſirs; & que je ne croie que vous joignez à vos agréments, toutes les vertus poſſibles; mais, malgré tout cela, je regarderois toûjours comme fort dangereuſe, entre un homme comme vous, & une femme de mon âge, une liaiſon ſi intîme; & il faudroit de toute néceſſité, pour pouvoir me la faire former, que j'ignorâſſe qu'il y a un ſentiment, ou une fantaiſie que l'on nomme *Amour*; & que cette intimité doit le favoriſer beaucoup s'il eſt né, ou le faire naître, s'il ne l'eſt pas encore. Renoncez donc, tant que j'aurai lieu de vous croire l'envie d'être mon amant, à devenir pour moi un ami ſi tendre. Vous ſeriez content, dites vous, ſi vous étiez ſimplement dans mon cœur, comme y eſt M. de *Cercey*; je ſuis, moi, fort ſûre

que ce partage avec lui, ne vous plairoit pas longtems : mais ce partage même (car je me flatte que vous n'auriez pas la prétention d'y régner ſeul) dût-il, en effet, vous ſatisfaire, il ne dépendroit pas encore de moi de vous l'accorder. M. de *Cercey*, vous ne l'ignorez pas, eſt mon parent : j'ai commencé à le voir, dans l'âge où le cœur cherche à ſe faire des attachements : il me parût, dès-lors, très-digne du mien : plus mes yeux ſe ſont ouverts ſur lui, plus j'ai trouvé de raiſons de croire que j'en avois très-bien jugé : le tems ſeul, joint aux preuves que vous pourriez me donner, qu'en jugeant de vous comme j'ai fait de lui, je ne me trompe pas davantage, pourroit, peut-être, vous mettre dans mon cœur, au même rang. Si vous le deſirez bien ſérieuſement, &

que vous ne desiriez plus que cela, je trouverai, sans doute, d'autant moins de difficulté à vous l'accorder, qu'il est plus vrai que j'ai pour peu de gens, autant d'estime que j'en ai pour vous. Je vous demande presque pardon, non de vous estimer tant; mais de vous le dire: car je n'ignore pas qu'en vous le disant, je risque de vous fâcher beaucoup: du moins, pâsse-t-il pour certain que quand vous avez des prétentions sur une femme; & qu'elle n'a à votre service que ce sentiment, vous vous pâsseriez fort qu'elle vous en donnât des assurances. S'il arrivoit, pourtant, que dans ma bouche, des protestâtions de ce genre, vous déplûssent à un certain point, je suis assez de vos amies pour vous estimer sans vous le dire. Ce n'est pas, selon toute apparence, tout ce que

vous voudriez que je fisse pour vous ; mais, me pardonnerez vous de vous le dire? C'est, en vérité! tout ce que je puis faire.

LETTRE XIX.

SÇAVEZ-vous bien, Monſieur le Duc, que ſi vous me mettez dans le cas de ne ſçavoir plus comment, ni ſur quel ton vous écrire, je ſuis tout-à-fait capable de ne vous plus écrire du tout? Vous devenez querelleur! Ah! je vous le conſeille! croyez-moi, ne me donnez pas d'humeur: je n'en ſuis pas naturellement fort ſuſceptible; mais quand il m'arrive d'en prendre, j'en prends beaucoup; & même la garde longtems, parce que moins je puis attribüer la mienne à mon caractère, plus je dois croire qu'elle eſt fondée. Voyons, cependant, de quoi vous plaignez-vous? Il vous plait de m'écrire une lettre!

je veux bien par égard pour vous, ne pas lui donner toutes les qualifications qu'elle méritoit! disons donc simplement qu'elle étoit fort déplacée. En y répondant (ce qu'il se peut que je n'eûsse pas dû faire.) je commence au lieu de vous en montrer du ressentiment, par me mocquer un peu de vous: puis, comme la raillerie ne sçauroit apparemment, être jamais pour moi, vis-à-vis de vous, qu'un état forcé, je deviens insensiblement, & sans m'en douter peut-être, plus sérieuse. Je ne sçais si, dans le fond, vous avez crû avoir à vous plaindre de cette Lettre: mais il n'en est pas moins vrai que vous m'avez fait de très-humbles excuses de la vôtre: vous croyiez donc que je n'en devois pas être contente? Je conviens que, ma premiere colère passée; sentant aussi, que je pou-

vois avoir eû tort de prendre ſi ſérieuſement de certaines chôſes ; n'en voyant, ni même n'en voulant voir d'autres, des mêmes yeux que vous, j'ai crû pouvoir ſans riſque m'éguayer. Vous me dites que vous m'aimez : que voulez-vous que je vous réponde ? *Comme vous voudrez*. Vous ne gâgnez rien à vous obſtiner à ce ſentiment ; je ne gâgnerois pas davantage à vous le défendre : il me ſeroit donc fort inutile d'inſiſter là-deſſus ; mais vous verrez, quoique vous en puiſſiez croire, que mon opiniâtreté vaudra bien la vôtre. La plus forte preuve que je pûſſe, dites-vous, vous donner de mon indifférence, étoit de vous interdire les courriers ; il ſe peut que vous ayez raiſon ; mais, me ſuis-je engagée à vous en donner d'amour ? Vos courriers m'ont choquée : ce ſoin de votre part, puiſqu'il faut vous

le dire, ne m'a paru qu'une affectâtion qui, de plus, me commettoit: je n'ai pû ſouffrir d'être commiſe plus longtems; & je vous aurois aimé, que vous m'auriez vûe penſer de même. Je vous refuſe, ajoutez-vous, juſqu'à mon amitié; non; mais je ne veux pas que celle que je conſens à avoir pour vous, ſoit du genre dont vous la deſireriez; un ſentiment ſi excluſif reſſemble ſi fort à l'amour, que ſi je le trouvois dans mon âme pour quelqu'un, il me feroit mourir de peur; & ſi vous vouliez, ou pouviez être de bonne foi, vous conviendriez que vous en ſeriez moins jaloux, ſi vous ne vous flattiez pas qu'une amitié de cette eſpéce, doit mener celle qui l'accorde, à quelque choſe de beaucoup plus vif. Comme je vous pardonne d'aider votre ſentiment de tout ce qui peut le

faire réüſſir, vous devez me pardonner auſſi de me prémunir contre ſes ruſes : *Mais, ce ſeroit ma confiance qui vous tenteroit le plus.* J'avoüe que je ne ſçais pas trop, ni ce que c'eſt que cette prétention, ni quelles en ſont les bornes : eſt-ce que je vous ouvre mon cœur ſans aucune reſtriction ? Si ce n'eſt que cela, vous avez en vérité bien peu de chôſes à deſirer. Comme des gens à qui je crois ſans éxamen, m'ont dit que vous êtes dans le commerce, de la plus grande ſûreté, j'ai toûjours parlé devant vous ſans m'impôſer de contrainte. Il eſt poſſible, cependant, qu'il y ait des chôſes ſur leſquelles je ne vous ai pas abſolument ouvert mon cœur ; mais, ſans compter que rien ne vous étoit moins important, & j'ajoute, de plus inutile, que d'y lire à certains égards, je ſuis per-

ſuadée qu'il y a des confidences qu'une femme ſenſée ne doit jamais faire, parce que, ſi dans le moment, elles ne tirent pas à conſéquence pour elle, il ſe peut qu'un jour, elle ait à ſe reprocher de les avoir faites: que nous nous définiſſons moins comme nous ſommes, que comme nous nous croyons; que ce qui eſt vrai un jour, ceſſe un autre de l'être: que c'eſt moins à nous mêmes à dire quelle eſt notre façon de penſer, qu'à ceux qui vivent avec nous, à la pénétrer; qu'il n'y a rien dont les hommes n'abuſent contre nous; & qu'enfin, pour terminer cette longue Kirielle de morale, ſoit par prudence, ſoit par modeſtie, on ne ſçauroit jamais parler aſſez ſobrement de ſoi-même. D'ailleurs ſans affaires comme ſans paſſion, quels ſecrets pourrois-je avoir à

vous confier ? Je vois par votre acharnement à y revenir, que ce que vous deſireriez le plus, ſeroit de ſçavoir ſi je ſuis auſſi libre que j'affecte de l'être ; &, malgré toute votre attention à me le déguiſer, je crois voir auſſi bien, que vous êtes intérieurement tout près de penſer que je ne rejetterois point votre tendreſſe, ſi je n'étois pas ſenſible à l'amour d'un autre. Il eſt ſi crüel de ne point réüſſir, & de ne pouvoir accuſer un rival aimé, de ſon peu de ſuccès : il eſt de plus, ſi impoſſible qu'une femme de mon âge, & dont on dit que la figure n'eſt pas mal, ſoit véritablement dans l'état de liberté que j'affiche à vos yeux, que je ne ſuis point ſurpriſe de la peine que vous avez à me croire ſur cela. Il me paroîtroit auſſi ſimple, ſi j'étois dans le cas où vous me ſuppôſez, que je vous en

ſiſſe myſtère, parce que l'envie que vous avez de lire dans mon âme, ne me paroît point du tout vous en donner le droit. En vous aſſurant, non-ſeulement que je ne vous aime pas, mais même qu'il y a toute apparence que je ne vous aimerai jamais, il me ſemble que je vous dis tout ce que je puis vous dire. Cette répétition ne vous amuſe point, n'eſt-il pas vrai ? changeons donc de matiére ; car ſur cela, je ne pourrois jamais qu'y retomber. Une chôſe qui, ce me ſemble, vous étonne, pour le moins autant que l'indifférence dont je me pare, & que vous n'admettez guéres davantage, eſt que je vive dans une liaiſon ſi intime avec une femme qui a une *affaire* dont même elle ne ſe cache pas ; & que, voyant tous les jours l'amour de ſi près, j'aie pû lui conſerver tant d'averſion,

Prémiérement, ce n'eſt peut-être pas pour le haïr moins, une ſi bonne recepte que de vivre tant avec lui : mais laiſſant là le badinage, je vais entrer en éclairciſſement ſur le reſte avec vous, puiſque je ne pourrois le négliger, ſans que la réputâtion d'une femme qui m'eſt fort chére, n'en fut compromiſe. Mad. de L. V.. n'a donc point *d'affaire* : elle aime très-tendrement M. de *Cercey* ; elle en eſt aimée de même ; mais il n'y en a pas pour cela plus *d'affaire* entr'elle & lui, qu'il n'y en a entre vous & moi qui, à ce que j'imagine du moins, n'avons rien à démêler enſemble. Je m'étonne que votre ami qui me paroît vous avoir enfin, confié leurs ſentiments reſpectifs, ne vous ait point dit ſur quel pied il eſt avec elle ; ou que, ſi, comme j'y vois beaucoup d'apparence, il l'a fait, vous

ayez aimé mieux penſer qu'il ne jugeoit pas à propos de vous dire tout, que de croire, ainſi que vous l'auriez dû, que la vérité pure vous parloit par ſa bouche. Non, encore une fois, il eſt ſi peu dans le caractère de M. de *Cercey*, d'avoir laiſſé dans ſes confidences, quelques nüages ſur la conduite d'une femme qu'il ne reſpecte pas moins qu'il ne l'aime, qu'il faut néceſſairement que ce ſoit dans la corruption des mœurs d'aujourd'hui (voyez à quel point je vous ménage!) que vous avez puiſé l'idée que vous avez d'elle. En tout cas, vous pouvez ſans avoir rien à vous reprocher, vous en faire une autre; car je puis vous jurer partout ce qu'il y a de plus ſacré, que vous ne pourriez jamais en concevoir une qui fût plus fauſſe, & plus injuſte. Pouvez-vous, de plus, imaginer

ner que ſi Madame de L. V... vivoit avec M. de *Cercey*, comme, malgré toute vôtre deſintéreſſement à mon égard, vous auriez quel qu'envie que je vecûſſe avec vous, elle pût ſe réſoudre à une publicité qui lui ſeroit ſi honteuſe; & qu'elle fît, pour ainſi dire, trophée de ſon goût pour votre ami, & le mien? Vous la connoîtrez vraiſemblablement un jour; & je vous verrai roûgir d'avoir un ſeul inſtant pû la confondre avec ces femmes qui n'ont que trop influé ſur votre façon de penſer, puiſqu'il vous en coûteroit tant, non pour croire, mais pour ſuppôſer qu'il y en ait quelqu'une, capable d'un ſentiment honnête. L'intention de Madame de L. V... eſt donc d'épouſer M. de *Cercey*: vous le ſçavez; & ſi, en attendant que leur diſpenſe arrive, & libre, enfin, par la

mort de ſon crüel oncle, elle a crû pouvoir vivre avec lui ſans contrainte, & ſans myſtère, elle ne s'en eſt pasplus permis rien qui pût altérer l'eſtime qu'il a pour elle. Rien, je le ſçais, n'eſt plus extraordinaire que ce que je vous dis; & vous n'êtes pas le ſeul qui, pour ne point dire plus, doutiez de l'innocence de leur liaiſon; mais rien n'eſt, cependant, plus réel. Il ne tient donc qu'à vous, de voir par le compte que je vous rends, que la mienne ne court aucun riſque à vivre avec eux comme je fais: mais, quand il ſeroit vrai que Madame de L. V... ſe fût moins reſpectée, ſon éxemple ne pourroit jamais être une régle pour moi, puiſqu'elle eſt libre, & que je ne le ſuis pas. Si, au reſte, j'étois dans la même poſition qu'elle, je ne m'en croirois guéres plus autoriſée à des chôſes dont, en ſup-

pôſant que le Public ne pût pas me faire un crime, il ſeroit toûjours en droit de m'eſtimer moins : or ce ſeroit ce que je ne voudrois jamais qu'il pût faire ; ne me trouvez vous pas bien bizarre ?

P. S. Mad. de T... dont vous me demandez des nouvelles, eſt partie d'avant hier ; mais ſeroit-il poſſible que M. de P... perſiſtât dans le deſſein de lui plaire ? Je me flattois pour lui, que la réfléxion l'en auroit fait revenir. J'entends dire toute la journée, que l'amour donne de l'eſprit à ceux qui n'en ont point ; & j'ai juſques-ici beaucoup de raiſons de croire qu'on ne dit pas vrai : quant à la propoſition inverſe, je n'en connois guéres de plus prouvée. Nous attendons toûjours, & ſans impatience aucune, je vous jure, les deux perſonnes que je vous ai annoncées dans ma

derniere Lettre. C'étoit une belle occaſion pour me faire retourner à Paris, que leur arrivée ici ; car il eſt ſûr qu'ils m'y déplairont beaucoup ; mais ils ſont dégoûtés de me dire des douceurs ; & la certitude que j'en ai, me fera ſupporter leur préſence plus aiſément. Vous me reconnoiſſez bien là, n'eſt il pas vrai ? M'en aimez-vous davantage ? Hélas ! je crains bien que non.

LETTRE XX.

JE ne ſuis point du tout étonnée que vous le ſoyez, vous, de tout ce que je vous ai mandé de Madame de L.. V.. & de votre ami. Sa façon de vivre avec lui, ſurtout dans les termes où ils en ſont l'un & l'autre, eſt, en effet, une chôſe ſi râre que quand vous feriez même pis que de douter de tout ce que je vous ai dit, je vous le pardonnerois encore. A l'égard des raiſons qu'elle a pour cacher ſi peu ſes ſentiments, ſi je ne vous les dis pas, ce n'eſt point dans l'intention de vous en faire myſtère ; mais parce que pour vous les déduire, j'aurois beſoin d'entrer dans une multitude de détails, qui, en coûtant beau-

coup à ma pareſſe, ne pourroient que médiocrement vous intéreſſer. S'il arrivoit pourtant que vous les crûſſiez digne de votre curioſité, M. de *Cercey* qui les poſſéde encore mieux que moi, & qui ne craint pas tant d'écrire, ſe fera ſelon toute apparence, un plaiſir de la ſatisfaire. A propos de lui, je ſuis encore on ne peut pas plus ſurpriſe qu'il ait eu la force de vous cacher ſes engagements avec Madame de L. V... Il eſt vrai qu'elle en avoit exigé le ſecret le plus profond; mais il n'en eſt pas, malgré cela, moins extraordinaire, non-ſeulement qu'il l'ait ſi rigoureuſement gardé avec vous, mais qu'il ait ſçu vous déguiſer ſa marche, aſſez bien pour que c'ait été de moi, que vous l'ayez crû amoureux. J'avoüe que pour me convaincre de ſa régularité à cet égard, il ne me falloit pas moins que cet inci-

dent. Vous êtes, ſi je ne me trompe, plus piqué contre lui du myſtère qu'il vous a fait, que reconnoiſſant de ce que vous êtes encore le ſeul à qui il ait parlé; & ſi cela eſt, vous ne ſçavez pas auſſi bien que je le croyois, ce qu'on doit à ſa parole, lors même que ce n'eſt qu'à une femme qu'on l'a donnée. A préſent que vous n'avez plus à vous appuyer de l'éxemple que, dans vos idées, je recevois de Madame de L. V... je voudrois bien ſçavoir ce qu'à ſa place, vous croirez capable de m'amener à l'amour. Il faut en convenir; vous venez de faire une perte qu'entre nous, je crois que vous réparerez bien difficilement. Tout mal fondé qu'étoit votre eſpoir, il vous amuſoit du moins; &, je vous le répéte, dans votre poſition, il pouvoit vous arriver peu de chôſes auſſi crüelles,

que de le voir s'évanoüir. Pour vous en conſoler, ſi, cependant, cela ſe peut, je vous apprends que nous n'aurons pas ici les deux hommes que je craignois, & de qui, par je ne ſçais quelle raiſon, vous-même y regardiez le ſéjour à peu-près comme un malheur. C'étoit ce qu'on appelle *un arrangement* : Meſdames de L. F... & de M..... avoient formé le projet de venir paſſer quelques jours avec nous ; & ils devoient, eux, comme c'eſt l'uſage, les y précéder de vingt quatre heures, *pour ne rien marquer*. Hélas ! ils étoient tout près de leur départ, lorſque je ne ſçais quel événement imprévû retient Madame de L... F..., & que l'autre eſt *de ſemaine* contre ſon eſpérance. Tous ces gens-là, & vos courriers de moins, me ſoulagent plus que je ne pourrois vous le dire. Les hommes

ſe ſont excuſés comme ils ont pû : nous avons d'autant plus aiſément reçû tout ce qu'ils ont voulu nous dire ſur cela, que c'étoit avec plus de chagrin que nous les attendions. Comme ces Meſſieurs ſont ſujets à changer de direction, je me plais à croire que celle qui les attiroit vers nous, n'éxiſtant plus dans quelques jours, nous en ſerons tout-à-fait débaraſſées. Je fais, ainſi que vous ſçavez, aſſez peu de cas de l'inconſtance ; mais ſi la leur peut nous procurer ce bien, je conviendrai pour la prémière fois de ma vie, qu'elle peut par ci par-là, être bonne à quelque chôſe. Il falloit quand j'y penſe, que pour former cette partie, ils ne ſçûſſent poſitivement où aller ; car je ſçais que Madame de L. V... & ſa maiſon ne les amuſent point du tout. J'ai dans la tête, (mais peut-être que je me flatte)

que je pourrois bien auſſi entrer pour quelque chôſe dans leur changement de projet. Sans compter la haine cordiale dont m'honorent Meſſieurs DAR. & de D... Madame de MA. ne ſçauroit me ſouffrir, parce que je ſuis, dit-elle, la plus grande *bégueule* qu'elle connoiſſe: c'eſt une injure que je ſuis bien fâchée de ne pouvoir pas lui rendre. Je crois bien que vous penſez de moi comme elle en parle; & que toute la différence que ſur ce point, il y a entr'elle & vous, c'eſt que vous ne l'ôſez pas dire ſi haut. Je vous trouve avec moi, depuis quelque tems, un certain aigre doux qui me prouve combien intérieurement vous me voulez de mal, & tout ce qu'il vous en coûte pour me le diſſimuler. Enfin, vous ne pouvez pas ſupporter que je faſſe des réflexions; & dans le fond,

vous n'avez pas tant de tort ; car il eſt certain qu'éuſſé-je pour vous le penchant, même le plus décidé, elles y nuiroient beaucoup. Je ne dis point qu'elles l'anéantiſſent ; je ne ſerois, peut-être, pas aſſez heureuſe pour cela ; mais, du moins, elles me le feroient combattre ſi long-tems que, quelque vivement que vous deſirâſſiez la victoire, vous pourriez vous lâſſer de l'attendre, & de la pourſuivre. Vous avez, au reſte, dans vos ſuccès paſſés, de quoi vous raſſurer ſur les rigueurs que je vous promets : moi-même, à vous parler naturellement, je ne me réponds pas de vous en accabler toûjours ; & c'eſt, peut-être, ce qu'il y a de plus fâcheux pour vous. Si je comptois plus ſur ma vertu, vous me vaincriez bien plus sûrement : mais, comme pour n'avoir pas encore eu

de foibleſſe, je n'ai point la vanité de m'en croire éxempte, toutes les précautions que je n'imaginerai pas avoir à prendre contre vous, je les prendrai contre moi, & même, le plus gratüitement du monde. La perſüâſion où je ſuis, & que vous ne me ferez jamais perdre, que les hommes ne peuvent, même le voulûſſent-ils, être capables du ſentiment de l'amour, tel que je le conçois, me ſervira contre vous, plus que vous ne penſez; &, dûſſiez-vous trouver cela fort rigoureux, je n'ai pas encore fait d'exception en votre faveur, même malgré tout ce que M. de *Cercey* ſe tüe de me dire d'avantageux de votre façon de penſer. Il pouſſe même les chôſes juſques à vouloir que je vous tienne compte de vos étourderies. Etourderies! vous êtes bien ſurpris, ſans doute, qu'on puiſſe

avoir à vous en reprocher ; il n'en eſt pas moins vrai qu'il vous en eſt échappé une qui, ſi du côté de l'amour, vous m'intéreſſiez davantage, pourroit vous nuire conſidérablement. Il eſt vrai qu'il eſt mon ami, & même aſſez pour que vous l'ayez crû quelque chôſe de plus ; que vous ſçavez, & combien je l'eſtime, & à quel point je compte ſur lui : mais, ſçavez-vous ſi, en cas que vous m'inſpiraſſiez quelque chôſe de tendre, je voudrois, tout mon ami qu'il eſt, qu'il ſçût ce qui vis-à-vis de moi-même, m'humilieroit tant ? Cela, peut-être, vous paroît dur ; & vous avez tort : ce ſeroit du ſentiment, & non de l'objet qu'il auroit, que je ſerois humiliée ; c'étoit tout ce que je voulois dire. Pour revenir à M. de *Cercey*, vous vous êtes conduit avec lui ſi imprudemment que vous n'avez

crû pouvoir mieux vous juſtifier à ſes yeux, de ce ton qu'il avoit à vous reprocher, qu'en lui avoüant qu'il ne le devoit qu'à votre tendreſſe pour moi, & à l'idée où vous étiez, que je ne l'intéreſſois pas moins que vous-même. Il eſt vrai qu'il avoit même avant que vous lui ouvriſſiez votre cœur, les preuves les plus fortes que je ſuis l'heureuſe mortelle à qui vous l'avez conſacré ; mais, comme vous ignoriez qu'il en fût inſtruit, la confidence que vous lui en avez faite n'en eſt pas moins une étourderie de votre part, & qui montre, ce me ſemble, un furieux beſoin de parler. Avec lui cela ne tire pas à conſéquence ; & je ſuis très-ſûre qu'il vous gardera le ſecret le plus profond : mais, que voulez-vous que je penſe de vous qui, à peine vous croyez amoureux de moi,

qu'il vous faut quelqu'un à qui le dire ? Ne ſerois-je pas, ſi je le voulois, en droit de préſumer qu'avec ſi peu de diſcrétion ſur vos propres ſentiments, vous en auriez moins encore pour les miens? Votre intention étoit-elle qu'il me parlât en votre faveur ? je vous avois écrit qu'il en étoit ridicule : étoit-ce pour qu'il ne tarît pas ſur vos loüanges ? eh bien ! il le fait; mais je n'oſe vous dire (car je crains que cela ne ſoit malhonnête.) combien tout ce qu'il me dit, quelque véhémence qu'il y mette, a peu de force vis-à-vis de ce que je me dis moi-même : c'eſt encore une crüauté qui m'échappe, je ſçais bien ; mais, auſſi pourquoi vous mettez-vous ſi ſouvent dans le cas d'en eſſuyer ? vous ſçavez bien que c'eſt moins ma faute que la vôtre. A propos de crüauté, M. de *Cercey*

vient d'être cauſe que vous en allez trouver ci-deſſous, une de plus, de ma part. Il vouloit que je vous permîſſe de venir ici ; moi, je le lui ai refuſé tout net ; &, pour qu'il ne manque rien à cette rigueur, je vous défends de vous y offrir à mes yeux, ſous quelque prétexte que ce ſoit, que je ne vous le permette. Ce n'eſt pas là, ſans doute, le moyen de me remettre bien avec vous ; mais, dûſſé-je en encourir votre haine, je n'y veux affirmativement point vous voir. A l'égard des raiſons ſur leſquelles porte cette volonté, ce n'eſt pas à vous à me les demander : je crois en avoir, mais que cela ſoit ou non, votre rôle dans cette occâſion, ainſi que dans toutes celles qui pourront ſe préſenter, eſt de m'obéir ſans éxamen ; tout ce que je puis pour vous, eſt de vous permettre le

murmure ; encore faut-il que ce ſoit tout-à-fait entre vos dents : entendez-vous ? Voyez ſi je ne ſuis pas inſtruite de mes droits ; & quelle dureté d'empire je vous laiſſe à craindre. En vérité ! plaiſanterie à part, cela devroit bien vous dégouter de m'aimer !

LETTRE XXI.

COMMENT! ce n'eſt que d'hier que vous ſçavez que j'ai eu l'honneur de faire porter mes chaines à M.de B...! Ce ſot amour a fait tant de bruit que je ſuis ſurpriſe qu'il ne ſoit que ſi tard parvenu à vos oreilles. Et vous croyez à la façon dont il vous a parlé de moi, qu'il m'adore toûjours! Quoi! après deux années de rigueurs, mais de rigueurs comme on n'en avoit peut-être pas encore vües; &, de ſon propre aveu, ayant perdu abſolument, la flateuſe eſpérance de toucher mon cœur, il brûle pour moi comme au premier jour! ce ſeroit cela, par éxemple, qui ſeroit bien beau! bien admirable! bien inoüi!

mais, malheureuſement pour ma vanité, c'eſt que je n'en crois rien, mais rien du tout. De ſorte donc, pour achever de rendre la chôſe plus étonnante, que ce ſont bien moins les charmes de ma perſonne, que les vertus de mon âme, qui me l'ont ſi fortement attaché? C'eſt encore, je l'avoüe, ce que j'aurois quelque peine à croire. Vous loüez aiſément dans une femme, le caractère, lorſque vous croyez lui devoir des éloges; mais je n'en ai pas moins, malgré cela, remarqué que ce n'eſt jamais ni ce qui vous entraîne, ni même ce qui vous fixeroit, s'il ſe pouvoit, pourtant, que l'on vous fixât: & l'indifférence où vous êtes tous ſur ce que vous devriez chercherle plus, n'eſt pas la moindre des querelles que je prends la liberté de faire, ſoit à vous, ſoit à l'amour. Ne ſeroit-ce

pas, au ſurplus, pour ſe donner un air de ſolidité dont il m'a paru que ce pauvre M. de B.. a grand beſoin, qu'il ſe vante de tenir plus au Moral, qu'au Phyſique ? C'eſt que cela m'en a tout-à fait la mine. Vous qui, & pour une miſère, aſſurément, me voulez tant de mal que, ſi vous l'ôſiez, vous me diriez des injures, je voudrois que vous eûſſiez vû toutes les crüautés dont je l'accablois. Figurez-vous que je les pouſſois juſques à ne lui pas répondre, quand il me parloit, même, d'autre chôſe que de *ſa vive ardeur*. Je vous dis que cela étoit à faire dreſſer les cheveux! A la façon dont je vous traite, y a t-il de quoi? Je parierois bien que juſques à préſent vous n'êtes pas content de cette Lettre; & la raiſon, je penſe, c'eſt que je n'y diſcute point ce que vous voudriez, &

que même, (voilà bien ce qu'il y a de plus dur,) je ne vous y ai pas encore parlé de vous. Je ne me le cache point, comme vous voyez; ce procédé eſt d'une inhumanité éxécrable! D'ailleurs, vous m'avez, vous, écrit une Lettre fort belle, aſſurément! d'une adreſſe! d'une fineſſe! d'une tendreſſe! oh! cela eſt bien vrai! *mais*, me direz-vous ſans doute? *Les éloges que l'on donne à l'eſprit, ne ſont qu'un affront que l'on fait au cœur, ſurtout lorſque c'eſt bien moins le prémier que l'autre qui a écrit.* Voyez! qui eſt-ce qui ne ſçait pas cela comme lui? Ce que vous voudriez, ne ſeroit pas que je vous loüâſſe: mais... Eh bien! ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que vous ne ſçavez pas cela mieux que moi; mais, que vous en revient-il? Ne vous plaignez pourtant pas: car je ſuis bien aiſe de vous dire que ſi

j'eûſſe eû à vous écrire du ton dont vous l'auriez deſiré, je n'aurois rien trouvé du tout à vous mander: tâchez de devider cela: pour moi, je m'entends très bien. Toûjours s'entendre demander de l'amour! toûjours avoir à répéter qu'on n'en veut pas prendre; &, pour comble d'ennui, dire vrai! vous n'y prenez pas garde: mais cela devient d'une monotonie à faire périr. C'eſt votre faute, auſſi! nous aurions, ſi vous vouliez, tant de belles chôſes à traiter! La cour, les avantures, les tracaſſeries, les livres, les piéces: que de matiéres ſacrifiées! &, je vous demande, à quoi! qu'eſt-ce qui les remplace! des Lettres, plus pleines de mots! plus vuides de chôſes! mais, eſt-ce que cela ne vous ennuie pas tout le prémier? Si le ſentiment a le crédit de faire paſſer toutes ces répétitions

& même, ainſi qu'on l'en accuſe, de les rendre chéres, que l'on doit tout à la fois, craindre ſon pouvoir, & s'en étonner! Oh ça! Monſieur le Duc, ce que vous ne croiriez jamais de moi, c'eſt qu'après tout ce que vous avez à me reprocher, je vais avoir le front de vous demander une grâce; & cette grâce qui m'eſt de la derniere importance, eſt de vouloir bien ne me pas brouiller avec M. de *Cercey*: il prend, comme vous ſçavez, vos intérêts à feu & à ſang: ſoit donc qu'il ſe doute que vous m'avez demandé la permiſſion de venir ici, & que, malgré la protection qu'il vous accorde, je vous l'ai refuſée; ſoit, qu'à l'air de férocité qu'il me trouve depuis ma derniére Lettre, il ſente ſeulement, & ſans en deviner davantage, que, de façon

ou d'autre, vous n'avez pas lieu d'être content de moi, & que je pourrois, même, méditer de plus grandes crüautés encore, il me fait une mine horrible. Vous me ferez donc un extrême plaiſir de ne pas vous plaindre à lui, de toutes mes barbaries; & croyez qu'il ſera d'autant plus honnête à vous de m'en garder le ſecret, que je vous promets moins de reconnoiſſance, de l'effort qu'à ma ſeule conſidération, vous aurez bien voulu vous faire.

Voilà une Lettre où grâces à Dieu, & moins à votre détriment que vous ne penſez, je n'ai éxactement fait que *papoter*. A propos de ce terme que je ne crois pas fort bon, quoique je m'en ſerve, parce que tout populaire qu'il eſt, il me paroît rendre mieux que tout autre, ce vuide, & ce découſu que l'on

l'on a, ſoit dans le ſtyle, ſoit dans les idées, lorſque, comme je viens de faire, on ne parle que pour parler, il échappa hier à Madame de L. V.... & ce ſot M. de *Re...* qui, je ne ſçais comment, a obtenu de *la Ménagerie*, un congé pour venir paſſer quelques jours avec nous, ne manqua pas de s'élever contre. Vous connoiſſez la ſottiſe, & la pédanterie du perſonnage; & ſans doute, vous voyez d'où vous êtes, l'air ſatisfait, & gourmé dont il foudroya ce pauvre mot. M. de *Ceraey* qui (& ce n'eſt aſſurément pas faute d'en voir) ne s'eſt point encore fait aux ſots, impatienté de la ſuffiſance de M. de *Re...* s'aviſa de lui ſoutenir que ce terme étoit très-bon; & la preuve qu'il en apporta, & que vous auriez, je crois, peine à deviner, c'eſt que *Racine*

s'en étoit ſervi ſans ſcrupule, dans une de ſes tragédies; il alloit, même, faire quelques vers barroques qui n'auroient pas été moins contre la mémoire de ce pauvre Racine, qu'au profit de ce qu'il venoit d'avancer, lorſque M. de *Re...* s'écria, *Racine! Racine, ſi connu par l'élégance, & la pureté de ſon ſtyle, s'être ſervi d'un mot ſi bas! paſſe pour Corneille!* Ma foy! a répondu froidement M. de *Cercey*, je me trompois; vous avez raiſon: oui, c'eſt juſtement le *grand Corneille. Cela lui reſſemble bien!* a repris d'un air triomphant, M. de *Re...* Enfin, quoique, peut-être, cela valût bien la peine d'y regarder, il a crû ſans effort, ce que diſoit M. de *Cercey*; & comme nous n'avions d'autorité que *Corneille*, notre mot a été impitoyablement condamné. Voyez,

je vous prie, à vos moments perdus, si, par hazard, vous ne pourriez pas nous en trouver quelqu'une d'un plus grand poids.

LETTRE XXII.

JE DEVOIS par votre dernière Lettre, Monſieur le Duc, être ſi peu préparée au malheur que vous m'annoncez dans celle que je viens de recevoir, que vous devez bien, vous, me pardonner d'en être ſurpriſe. Il eſt vrai que voilà deux nuits que je ne dors pas bien, & que je fais de fort mauvais ſonges: mais, comme il ſe peut qu'on ait de l'inſomnie, ou même le cochemard, ſans qu'on en ſoit pour cela, plus obligé de croire que l'on a perdu l'objet qui s'intéreſſoit à nous, tendrement, vivement, ſincérement, perpétüellement: jamais, malgré toute ma ſagacité, je ne me ſerois doutée qu'une infortune, ſi crüelle

pour moi, me fût arrivée. Enfin donc, vous ne m'aimez plus: mais là, plus du tout? & vous n'avez eu pour cela, beſoin que de quelques petites réfléxions, & encore faites en courant! Aſſurément! ſi, avec de ſi belles diſpôſitions, vous ne devenez pas le plus grand Philoſophe de votre ſiécle, ce ſera à vous, malice toute pure. Si je voulois diminüer du mérite que vous avez dans cette occâſion, je pourrois vous dire que, pour triompher avec ſi peu de peine, de votre tendreſſe pour moi, il falloit qu'elle ne fût pas d'une force extrême: mais, comme en attribüant plus votre victoire à la foibleſſe de l'impreſſion que j'avois pû faire ſur vous, qu'à l'empire que vous avez ſur vos paſſions, je ne perdrois pas moins que vous-même, j'aime beaucoup mieux courir le riſque de vous

accorder plus de philoſophie que, peut être, vous n'en avez, que d'imaginer qu'on puiſſe, & avec ſi peu d'effort, ſe dégager de mes chaînes. Enfin donc, vous voyez aujourd'hui, & même clair comme le jour, que *le projet le plus extravagant qu'un homme puiſſe jamais former, eſt le projet de me rendre ſenſible; & ſi vous connoiſſez peu de femmes qui, par toutes ſortes de raiſons, ſoient auſſi faites que moi, pour l'amitié, vous ne croyez pas en revanche, qu'il y en ait au monde, une qui malgré tous ſes charmes, doive moins, quand on me connoitra bien, inſpirer l'autre ſentiment.* La ſublime découverte! Ce n'eſt pas que j'en veuille rien revendiquer ſur vous; mais pour peu que la gloire de l'avoir faite, pût vous permettre un peu d'équité, vous conviendriez que ſi je vous eûſſe moins mis ſur la voie

de cette vérité, vous pourriez bien être encore à la chercher. Quoique ce ſoit un peu durement que vous me diſiez ce que vous penſez ſur mon compte, je ne ſuis point du tout fâchée que vous ſçachiez à quoi vous en tenir à cet égard: ce que j'y perds du côté de l'amour, je le retrouve, même malgré vous, du côté de l'eſtime: & je ſuis ſi loin d'imaginer que ce ſoit moi qui ſois lézée dans cette affaire, que vous n'avez qu'à voir ce que vous voulez que je vous donne de retour. Je me flatte, au reſte, que quelqu'honneur que pût vous faire dans le monde, la belle chôſe que vous venez de trouver, vous voudrez bien qu'elle demeure entre nous. Je vous laiſſe ſi généreuſement la part qui m'en revient, que vous ne pourriez ſans la plus noire des ingratitudes, la divulguer. Je ſuis

déja ſi décriée du côté de l'amour ; & l'on trouve à m'en montrer, ſi peu de bénéfice, que ſi j'avois encore contre moi, votre témoignage, je n'aurois d'autre reſſource que d'aller me cacher. Eh ! qui ſçait ſi, toute peu diſpoſée qu'on peut me croire à me laiſſer aimer, ſans y rien mettre du mien, je ne ſerois pas fort deſorientée, ſi je ne trouvois plus perſonne qui voulût bien en prendre la peine. Je vous prie, auſſi, de vouloir bien conſidérer (& je ne vous demande pas que ce ſoit de ſang froid, car actüellement, vous en avez de reſte) que ſi je ceſſe de vous plaire, c'eſt bien plus par un effet de cette inconſtance qu'on vous reproche, que par l'excès de mes rigueurs ; & que votre changement ne vous diſpenſe pas des égards que je vous demande. Il faut, pourtant, quand j'y ſonge,

que pour m'abandonner après tout ce que j'ai fait pour vous, vous ſoyez né le plus ingrat de tous les hommes. Vous m'abandonner ! Grand dieu !---Ah ! cela n'eſt pas vrai ! En reliſant cette épitre qui m'avoit d'abord paru ſi terrible que, vous le voyez bien, je n'eſpérois plus rien de votre cœur, je viens d'y découvrir un *je vous aime* : mais placé ſi timidement dans un petit coin, qu'en vérité ! je ne l'avois pas apperçu. Ce que c'eſt que de relire ! je me tiois de vous faire des reproches de votre légereté lorſque je n'ai à vous en faire que de votre perſévérance. Ah ! Monſieur le Duc ! je ne ſuis pas votre dupe ! vous voudriez que je vous permiſſe de venir ici : mais je ſuis bien aiſe de vous dire que, pour lever les défenſes que je vous en ai faites, il me faut quelque chôſe de

plus, qu'une Lettre un peu plus ſenſée que les autres ; & qu'encore, faudra-t-il que vous ayez l'attention d'y être un peu plus conſéquent avec vous-même, que vous ne l'êtes dans la derniére. Ce malheureux *je vous aime*, a tout gâté : mais il faut donc que vous l'aycz mis là par diſtraction, ou par pure habitude ? Car il y eſt éxactement comme *le très-humble ſerviteur* eſt au bas d'une Lettre, &, ce qui eſt encore à remarquer, ſans rien qui l'améne, le précéde, & le ſuive ; mais, enfin, de quelque façon qu'il y ſoit, il n'y eſt pas pour rien ; &, à moins que vous ne le deſavoüiez dans toutes les formes, je vous avertis que je m'obſtinerai à le regarder comme plus déciſif en ma faveur, que vous ne le voudriez dans ce moment ci. Pourquoi auſſi, me tendez-vous des piéges ? Je ne

les aime pas ; & il eſt, d'ailleurs d'autant moins facile de m'y faire tomber, que ſi, dans de ſi chaudes occâſions, je ne conſerve point toute la liberté de ma tête, il m'en reſte, du moins, aſſez pour appercevoir promptement mes reſſources. Il faut convenir, pourtant, que c'étoit une ſuperbe ruſe de guerre que celle que vous aviez imaginé contre moi ; & qu'il y avoit bien peu d'apparence que je n'en fûſſe pas la dupe ! auſſi, à la prémière lecture de votre Lettre, ma cervelle a-t-elle été ſi renverſée ! & de plus, ce pauvre petit *je vous aime* qui auroit ſuffi pour m'empêcher de m'allarmer trop, étoit, pour mon malheur, au milieu de tant de chôſes qui devoient peu me le laiſſer prévoir, ou remarquer, qu'il n'eſt pas bien étonnant que j'aie commencé par vous croire. Vous voyez

assez sans que je vous le dise, à quel point je suis rassurée, & le peu qu'il m'a fallu pour cela.

Oh ça! ne feriez-vous pas mieux, entre nous, de mettre dans votre marche, de la simplicité, que de vous servir de petites finesses si peu faites pour m'obliger à changer la mienne? Sans avoir encore eu de passion, j'en connois assez bien l'allûre pour ne pouvoir point douter que vous ne me trompiez lorsque vous voulez paroître ne m'aimer plus, ou que vous ne me trompassiez quand vous avez voulu paroître m'aimer: C'est à vous à choisir; car je vous annonce que, soit que je raisonne bien ou mal, rien ne me fera sortir de-là. Si vous pouviez sçavoir combien ces stratagêmes me vont peu; & à quel point, de plus, ils me donnent mauvaise opinion des sentiments de l'hom-

me qui les met en uſage, ce ne ſeroit pas avec moi que vous voudriez en employer ! Le ſimple deſir d'avoir une femme, peut en admettre : ce deſir, quand il eſt tout ſeul, ne vous occupe pas, en effet, aſſez la tête pour vous ôter la liberté de bien diſcerner quelle eſt la voie par laquelle vous pouvez le plus promptement la décider en votre faveur : mais, à mon ſens, l'amour ne doit point, quand il eſt vrai, quelque vive même que puiſſe être l'envie qu'il a de triompher, employer la ruſe. Ce ſeroit, d'ailleurs, le plus vainement du monde, & peut-être même avec plus de danger que vous ne le croiriez, que vous voudriez-vous en ſervir ; chercher à piquer ma vanité, à me donner de la jalouſie, enfin, à affliger mon cœur de quelque façon que ce pût être : toutes ces choſes là aſſez fai-

tes, en général, pour nous déterminer, ou pour nous forcer à laiſſer éclater un ſentiment juſques-là caché dans le fond de notre âme, ne ſeroient bonnes qu'à me faire penſer que l'on ne m'aime point, puiſque l'on peut avec moi, avoir recours à l'artifice; & achéveroient de me révolter contre ce que l'on voudroit m'inſpirer. Quoique j'en diſe, ne vous gênez, cependant, qu'à un certain point: car il ſe pourroit très-bien, quelque parti que vous priſſiez, que cela revînt abſolument au même. Lorſque votre amour ſera éteint, vous pourrez me l'avoüer de bonne foi; & je doute qu'alors, le mouvement de la douleur, ſoit le mouvement que vous me trouverez: mais, tant que vous aurez ſujet de vous croire dans les mêmes diſpoſitions, ne vous aviſez pas de me dire le con-

traire : cette petite fauſſeté tireroit à conſéquence avec moi, même du côté de l'amitié ; & comme c'eſt un ſentiment que je voudrois vous conſerver, & qu'il n'a rien qui me dégrade, je crois pouvoir, ſans me commettre, vous prévenir ſur ce qui pourroit l'altérer. Je vous prie donc de vouloir bien faire quelques réfléxions ſur ce que j'ai l'honneur de vous dire. Adieu, Monſieur le Duc : ſans rancune, eu moins.

P. S. *Parbleu ! il faut avoüer que le voilà bien payé de ſon drap & de ſes moutons !*

vous venez de me faire. Si, comme vous devez à préſent l'ignorer moins que beaucoup d'autres, je ne me ſoucie qu'à un certain point d'inſpirer de l'amour à mes amis, vous pouvez ſçavoir auſſi, que ce n'eſt jamais ſans me faire un extrême plaiſir, qu'ils me témoignent de la confiance. Cela ne viendroit-il pas de ce que je penſerois aſſez peu juſte pour préférer l'eſtime au deſir, & même à quelque choſe de plus ? c'eſt que je tremble que cela ne ſoit. Lorſque je ſerai un peu réhabilitée dans votre eſprit où, ſans me vanter, il me ſemble que je ne ſuis pas fort bien, je vous dirai plus poſitivement ce qui en eſt; car c'eſt aujourd'hui bien moins par indéciſion ſur le choix, que dans la crainte d'une brouillerie ouverte avec vous, que je veux bien paroître n'avoir pas encore pris mon parti ſur

cela : je ne pourrois ſans en riſquer une, en agir avec moins de prudence ; &, c'eſt très-aſſurément, ce je me garderai bien de faire.

Or donc, pour en venir au fil de mon diſcours, vous êtes ſi ſûr, & me ſemblez en même tems ſi glorieux de m'avoir appris une chôſe que vous croyiez devoir m'être tout-à-fait nouvelle, que ce n'eſt pas ſans quelque remords que je ſuis obligée de vous dire que je la ſçavois ; & même depuis notre dernier voyage chez Madame de N.. *Pourquoi donc*, me demanderez vous, *ne m'en avez vous rien dit ?* C'eſt que, ſans compter qu'on m'en avoit demandé le plus profond ſecret, & que je l'avois promis, je n'aurois pû vous faire ce récit, ſans y mêler des réfléxions qui, peut-être, vous auroient donné des ſoupçons que j'eûſſe été très-fachée de faire naî-

tre; que j'ignorois ſi de vous-même, vous verriez les chôſes du même œil que moi; & que je ne voulois pas que la complaiſance, que, dans le cas ou je me ſerois trouvée penſer différemment de vous, vous auriez, ſelon toute apparence, crû me devoir, agît dans une occaſion où il n'étoit queſtion que de votre intérêt, & où par conſéquent, vous ne deviez ſuivre que votre propre impulſion. Puiſque vous l'avez fait; & que je ne ſuis plus obligée au ſecret, je vais parler.

On ne vous aura pas, ſans doute, en vous faiſant cette propoſition, dont, à ce que je crois, vous ne devez l'inſolence, qu'à la perte de votre procès. laiſſé ignorer que Madame *** eſt née fille de qualité; & en effet, on a d'autant moins dû vous le taire, que l'on eſpéroit plus que la nobleſſe & l'illuſtrâtion

de la famille de la femme, vous laiſſeroient pezer moins ſur la baſſeſſe de l'extraction du mari. Ce n'étoit pas, ſelon moi, raiſonner fort juſte : car en pareil cas que fait la mere ? n'importe : on s'en flattoit ; mais, ce qu'il ſe peut que vous ne ſçachiez pas, quoiqu'il ſoit pourtant difficile de penſer qu'on ne vous l'ait pas dit, c'eſt que Madame *** eſt par elle-même, proche parente de Madame de N... & que cette derniére que nous n'appellons pas *la gloire* pour rien, & à qui le nom qu'elle porte aujourd'hui, tout beau qu'il eſt, ne paroît pas comparable au nom avec lequel elle eſt née, ne s'éloigne pas plus que Madame *** de croire cette alliance, très-convenable pour vous. C'eſt chez Madame de N... que j'ai rencontré Madame *** avec le bel objet qu'on vou-

droit que vous épouſâſſiez ; & c'eſt là que toutes deux m'ont dit que ce n'étoit point la fureur de procurer à Mademoiſelle *** l'honneur du *Tabouret*, qui leur faiſoit jetter » pour elle, les yeux ſur un homme titré; que c'étoit un avantage » qui ne les tentoit pas avec tout le » monde ; & que la preuve en étoit » le nombre prodigieux de Ducs « qui s'étoient préſentés, & de qui » l'on n'avoit pas voulu. (Vous noterez que, par égard apparemment pour ces pauvres gens là ; on ne m'en a pas nommé un.) » que c'étoit un honnête homme » que l'on vouloit de préférence à » tout ; & que ſi l'on eût connu à la » Cour, quelqu'un qui y joüît » d'une meilleure réputation que » M. le Duc de... Mlle *** avec ſon » incroyable quantité de charmes, » & de talents, tant naturels qu'ac-

» quis, & *cinquante mille écus de*
« *rente d'entrée de jeu, ſans compter*
» *qu'un jour, elle en auroit encore au-*
» *tant*, ne ſeroit pas pour lui; que ce
» n'étoit point qu'on ignorât que
» vous êtes très-galant; & même
» que feu Madame votre femme,
» avec tout ce qu'il falloit pour
» fixer un cœur, n'avoit pas arrêté
» votre inconſtance: mais que vous
» lui aviez toûjours témoigné tant
» d'égards; qu'enfin, à cela près
» de la fidélité, vous aviez été ſi
» bon mari, que votre légéreté ne
» paroiſſoit pas une raiſon contre
» vous; que, d'ailleurs, moins
» jeune, vous deviez être plus ran-
» gé, & ne plus croire que la peine
» de courir après des femmes, &
» l'honneur de les tromper, dûſ-
» ſent, ou paroître toûjours à un
» homme, un objet de gloire, ou
» remplir toute ſa vie. (Sur cet ar-

ticle, j'ai, ſi vous me permettez de vous le dire, été tout-à-fait de leur avis,) qu'à la vérité (ce ſont elles qui continüent l'entretien), » M. » *** ne paſſoit pas dans le monde » pour être ce qu'on appelle *noble* » *de race*; mais qu'il n'en deſcen- » cendoit pas moins *d'un Comte du* » *Saint-Empire Romain, & des plus* » *anciens qui s'y fuſſent jamais faits*; » qu'il étoit vrai, encore, qu'en » attendant les titres qui pouvoient » prouver qu'il avoit cet honneur, » il avoit (vous verrez que c'étoit ſeulement pour tüer le tems,) » acheté une charge de Sécrétaire » du Roi: mais que quand il auroit » fait débrouiller ſa généalogie, on » ſeroit tout ſurpris de voir qu'il » n'y avoit pas en France, de mai- » ſon quelle qu'elle fût (ſauf, ce- -pendant, la maiſon Royale, en

faveur de laquelle, malgré toutes ces grandeurs, ils m'ont paru assez disposés à faire une exception.) « qui ne tînt son alliance à » honneur : & je crois, en effet, que, comme ils le disent, cela sera fort surprenant. Et puis, les *cinquante mille écus de rente, & en bonnes terres encore, sans compter qu'un jour, Mademoiselle... en auroit encore autant*, revenoient brochant, sur le tout, comme l'Oye de *l'Avocat Patelin*. Le résultat de tout cela, a été de me prier, non de vous faire en propres termes, la proposition d'épouser Mademoiselle ***, mais de tâcher de sçavoir de vous, si cette Demoiselle, ses grâces, & ses *cinquante mille écus de rente, en bonnes terres encore*, &c. n'auroient rien qui pût vous agréer.

A cela, laissant à part cette fameuse descendance dont on cher-

che

che à maſquer la plus vile roture qui fût jamais, j'ai répondu 1°. qu'aux chôſes qui vous échappent de tems en tems dans la converſâtion, j'avois de quoi douter que vous fûſſiez dans l'intention de vous remarier : 2°. que quoique nous fûſſions amis, à ce que je croyois du moins, notre liaiſon étoit trop nouvelle encore pour que je crûſſe devoir me charger vis-à vis de vous, de quelque chôſe de ſi ſérieux ; & que j'imaginois que c'étoit naturellement par M. *le Maréchal de C*** qu'on devoit vous faire tâter ſur cela. Vous, qui connoiſſez la hauteur de M. votre oncle, & ſon extrême mépris pour les gens de la ſorte de M. *** vous comprendrez ſans peine à quel point étoit crüel, le tour que je leur joüois de les renvoyer à lui. Je ne ſçais ſi Madame de N... a ſaiſi ma

méchanceté : mais comme la façon de penſer du *Maréchal*, ne lui eſt pas moins connüe qu'à moi-même, elle n'a pas crû devoir ſuivre l'ouverture que je donnois ; & s'eſt contentée de dire en rompant l'entretien, qu'elle ſçavoit par qui elle vous feroit parler, & à me demander pour vous, ainſi que pour qui que ce pût être, le plus profond ſecret. Vous jugez bien que je l'avois promis, puiſque je l'ai gardé, même avec vous, Monſieur le Duc : eh ! quel effort ! mais c'eſt à vous que je le laiſſe à juger. Parlons d'affaires à préſent.

Je ne ſuis point ſurpriſe, non-ſeulement que l'alliance de M. *** toute honorable qu'elle peut devenir un jour, par les ſoins de ſon généalogiſte, ne vous ait pas tenté ; mais que, même, malgré tous les avantages dont on cherchoit à vous

en couvrir l'horreur, la propoſition ne vous en ait paru qu'une ſorte d'inſulte. Je doute, de plus, avec quelqu'indulgence que les méſalliances ſoient aujourd'hui regardeés, qu'il puiſſe ſe trouver à la Cour, quelqu'un, fût ce même le *Duc De...* à qui il ne reſte plus à vendre que ſon *Tabouret*, qui pût vouloir de cet homme là pour beau-pere. Il eſt, pourtant, bien dur, *avec l'honneur de deſcendre d'un Comte du St Empire Romain, & cinquante mille écus de rente en bonnes terres encore, à donner à Mademoiſelle ſa fille, ſans compter les événements*, qu'on ne puiſſe tout au plus en faire qu'une *Marquiſe*. Eh bien! c'eſt que je meurs de peur que ce chagrin n'arrive à ce pauvre M*** & bien moins encore à cauſe de l'injuſtice que l'on fait à ſa naiſſance, que par la juſtice que l'on rend à

ſes mœurs. N'en déplaiſe au *Maréchal*, nous connoiſſons, vous, & moi, des financiers avec qui les gens d'un certain ordre pourroient s'allier ſans honte; mais, auſſi, c'eſt qu'ils ne ſortent pas de la lie du peuple, & qu'ils ne ſont que cela; mais pour lui! ah! mon Dieu! fy! J'ignore ſi je me trompe, mais il me ſemble que, ſans trop d'humeur, on en pourroit dire autant de Mademoiſelle ſa fille. C'eſt cependant, une petite perſonne, courte, ronde, malfaite, dégingandée; des yeux qui mourroient d'envie d'être tendres; mais que leur lorgnerie perpétüelle, ne rend que louches, & fort impudents; une gorge d'un volume! d'une couleur! d'une forme qui fait trembler, & qui, pour qu'on la trouve horrible, n'a pas même beſoin de la préſomption, &, ſi je l'ôſe dire, de la

ſorte d'effronterie dont on l'offre aux regards des infortunés ſurvenants. Repréſentez-vous, enfin, ce qu'il y a tout à la fois, de plus ignoble, de plus mauſſade, de plus diſgracieux; & croyez que quand ce ſeroit *Rigaud* qui l'auroit peinte, vous ne l'auriez pas plus reſſemblante. Elle n'en eſt pas moins dans les mains de ce pauvre *Marcel*: s'il parvient à donner des grâces à cette écoliére, il faut, aſſurément, que, comme l'on dit, *il en ait à revendre*. Pour l'eſprit, à ce qu'il m'en a paru, l'on peut ne lui pas croire plus d'idées à elle, qu'on n'a de quoi lui en ſuppôſer d'acquiſes: ce qui n'empêche pas qu'elle ne parle ſans ceſſe. Elle ſe flatte apparemment de ſuppléer ce qui lui manque, par le plus odieux bavardage, la plus atroce méchanceté, une petite teinte d'eſprit fort qui fait mal

au cœur, un ſouverain mépris des opinions reçûes, de celles, ſurtout, qui réglent notre conduite, qui ne lui ſied guéres mieux ; & par une indécence inimaginable à ſon âge, ſpécialement, quand elle ſe trouve avec des hommes : car, ſoit que malgré ſon air d'audace, elle ſe rende aſſez de juſtice pour ſçavoir que laiſſés à eux-mêmes, ils pourroient bien ne trouver rien à lui dire ; ſoit, ce qui me paroît plus vraiſemblable par une heureuſe diſpôſition de la nature qui n'aura rien voulu faire pour elle à demi, elle eſt avec eux, d'une douceur ! d'une familiarité ! d'une aiſance ! telles que la femme du monde, qui les priſeroit le plus, & ſe ſoucieroit le moins de le leur cacher, ne pourroit point le leur marquer davantage. Elle ſe conduit, enfin, ſur ce point avec une indécence ſi con-

ſommée, qu'il n'y a que le deſir extrême qu'elle montre d'avoir un amant, qui puiſſe faire penſer qu'elle ne ſçache pas depuis long-tems, ce que c'eſt. Quant à Madame ſa mere, elle prend tout cela pour des grâces : il eſt vrai qu'elle eſt ſur le compte de cette charmante créature, d'un aveuglement, & ſur tout le reſte, d'une ineptie qu'il n'eſt pas aiſé de concevoir. Voilà ce que vous avez manqué : toutesfois ne vous en deſeſpérez pas ; toute crüelle qu'eſt cette perte, j'ai pour vous en dédommager, mais dans deux ans au plutôt, parce qu'il faut néceſſairement les attendre, une fille de qualité, ma parente, qui promêt d'être d'une figure infiniment agréable, & que ſa mere élève très-bien, parce qu'on ne ſçauroit avoir plus de mœurs, d'eſprit, & de connoiſſances qu'elle-même

n'en a. Vous n'y trouverez pas, à la vérité, d'entrée de jeu, les cinquante mille écus de rente de Mademoiſelle *** ; & vous n'avez pas à en eſpérer autant encore ; mais, avec plus d'un million d'argent comptant, ſoixante mille livres de rente en l'épouſant, & plus du double de cela après la mort de ſa mere, & de ſon oncle, les agrémens & les vertus qu'elle poſſéde, & que l'âge ne peut qu'augmenter, l'éclat de ſa naiſſance, je crois ce que je vous offre, fort ſupérieur au parti que vous venez de refuſer. Madame votre femme ne vous a laiſſé qu'un fils ; & quoiqu'il paroiſſe d'une très-bonne conſtitution, & qu'il ait même eſſuyé tous les périls qui menacent l'enfance ; vous ne pouvez pas ignorer combien facilement il peut vous être enlevé. Vous ſçavez de plus, à quel

point le bon *Maréchal* tient à ſon nom ; avec quelle douleur il le voit ſi mal appuyé ; & toute la ſatisfaction dont vous le combleriez, en cédant au violent deſir qu'il a de pouvoir, avant que de mourir, compter plus d'un rejetton d'une ſi belle race. J'aime à me flatter que vous ferez quelques réfléxions ſur ce que je vous propôſe ; & que, ſi vous n'y trouvez pas les ſentimens que vous voudriez que j'eûſſe pour vous, vous y verrez, du moins, tout ce que la plus tendre amitié, jointe à l'eſtime la plus ſincère, peut inſpirer d'intérêt.

Le crüel *Non*..... eſt ici d'hier, plus impertinent, & plus ridicule que je ne l'ai jamais vû ; il me ſemble, de plus, qu'il s'eſt jetté à corps perdu dans la médiſance. Mais eſt-ce qu'il n'en avoit donc pas aſſez d'être bête, qu'il a encore voulu

devenir méchant ? Adieu, Monsieur le Duc ; oh ça ! n'allez pas, au moins, vous aviser de me bouder.

LETTRE XXIV.

J'ETOIS preſque ſûre que ſçachant auſſi bien que vous faites, votre métier d'amoureux, le rôle d'amant outré, ſeroit, que vous le fûſſiez, ou non, le ſeul que vous pûſſiez prendre dans une occâſion, où, à dire la vérité, je marquois aſſez peu d'égards pour vos ſentiments. Vous pouvez juger par-là, à quel point vous m'auriez attrappée, ſi, au lieu de ne me dire que les tendres injures ſur leſquelles j'avois encore l'audace de compter, vous m'eûſſiez, comme je le méritois, froidement répondu que ce ſeroit avec le plus grand plaiſir du monde, que vous prendriez une femme de ma main. Le dépit devoit ſi naturellement vous dicter

cette réponſe, que j'ai peine encore à concevoir comment vous avez pû ne mettre à la place, que la douleur de l'amour, & même de l'amour le plus reſpectüeux; & qu'enfin, vous vous ſoyez contenté de vous plaindre, lorſqu'il pouvoit, & devoit vous paroître ſi doux de tâcher de m'humilier. Il faut, pour vous en être refuſé le plaiſir, que vous ayez ſur vous même, un empire bien ſurprenant! Pour vous payer de l'effort que vous avez dû vous faire pour conſerver une ſi grande modération où tout ſembloit devoir vous en rendre l'uſage ſi difficile, je devrois bien attribüer ce même empire, plus à la crainte de me bleſſer, qu'à toute autre cauſe; & je ne voudrois pas répondre que vous ne vous ſoyez point flatté que ce ne fût le parti que je croirois de-

voir prendre. Peut-être auſſi, l'aurois je fait, ſi je n'étois pas ſi perſüadée qu'il vaut toûjours mieux avec un amant, courir le riſque de ne lui pas rendre aſſez de juſtice, que de le juger trop en bien; & que, quelqu'odieuſe que ſoit l'ingratitude, elle n'eſt jamais auſſi à craindre pour nous, que la reconnoiſſance. Si par hazard, vous me deſirez une façon de penſer qui aille mieux à vos vües, que celle que je vous expôſe ici, je vous préviens qu'il n'y a au monde, rien qui ait dequoi moins me ſurprendre, & que je puiſſe plus aiſément vous pardonner. Mais, en revanche, Monſieur le Duc, vous épouſerez ma petite couſine, n'eſt-il pas vrai? Il ne ſeroit point raiſonnable que, pour me bouder, & uniquement, parce que c'eſt moi qui vous propôſe ce mariage, vous vous y refuſâſſiez.

Je ne veux point me remarier, me répondez-vous bruſquement; je conçois ſans peine que vous n'en avez point d'envie; mais c'eſt préciſément, cette volonté qu'il ne faut pas que vous ayez, lorſque tout éxige de vous, que vous ayez celle que je vous deſirerois. *Quand*, ajoutez-vous avec la même humeur, & tout auſſi peu de raiſon, *la durée de mon nom ſeroit auſſi mal appuyée qu'on ſe l'imagine, que m'importeroit? N'en voit-on pas tous les jours périr qui méritoient plus de ne finir jamais?* Ce diſcours eſt, aſſurément, d'autant mieux placé dans votre bouche, qu'il eſt plus avéré que votre nom eſt très-beau; mais eſt-il, entre nous, auſſi ſincére qu'il eſt modeſte? Vous n'avez point, il eſt vrai, le repouſſant ridicule de la hauteur; mais ſans être, ou, ſans paroître du moins, trop rempli de l'orgueil de

la naiſſance, vous n'en ſçavez pas moins faire ſentir que vous n'ignorez pas ce que vaut la vôtre; & vous me permettrez de vous dire qu'à ne vous juger que d'après le cas que vous avez l'air d'en faire, vous ne devez pas enviſager avec autant d'indifférence que vous en affichez, l'extinction de votre maiſon. Une nobleſſe dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems, & ſoutenüe de toute l'illuſtrâtion poſſible, des honneurs, des tîtres, des dignités, des charges, & de celles qui ſont le plus en droit de nous flatter, parce qu'elles nous font approcher de plus près la perſonne de notre ſouverain; que de chôſes! & qui ne portent que ſur la tête d'un ſeul enfant! Votre oncle qui, ſi vous vous obſtinez à lui refuſer la conſolation qu'il vous demande, ſe remariera indubitablement. Vous me

répondrez que cela vous eſt égal ; parce qu'il ne ſe fera point d'héritiers : mais, l'admirable raiſon pour qu'il en manque ! Ce malheureux procès que vous avez perdu cet hyver, & qui, ſi l'appel ne vous en eſt pas auſſi favorable que vos gens d'affaire le croyent, vous dépouillera de près de la moitié de vos biens, ne vous impôſe-t-il pas auſſi, la loi d'un ſecond mariage ? Il eſt vrai que, même en ſuppôſant que vous le perdiez ſans reſſource, vous reſterez encore fort riche ; mais malgré cela, il ne ſe peut point qu'accoutumé comme vous l'êtes, à la plus grande magnificence, vous ſupportiez avec autant de courage que de loin vous l'imaginez, les retranchements que votre nouvelle pôſition éxigera de vous. Des gens de notre ſorte, élevés dans le luxe le plus grand, ne s'ap-

perçoivent que quand il faut qu'ils en deſcendent, qu'il leur eſt devenu une néceſſité ; &, ſi j'en ai vû quelques-uns qui, ſoit par leur manque de conduite, ſoit par d'autres cauſes, ont été forcés de ſe réduire, je n'en ai pas vû un ſeul qui ſupportât avec fermeté, ce même malheur qui, quand il joüiſſoit encore de toute ſa fortune, lui paroiſſoit ſi peu de chôſe. Ne comptez donc pas tant, croyez moi, ſur une philoſophie qu'aucun revers n'a encore éprouvée ; & ſoyez ſûr que le plus ſage, eſt celui qui évite autant qu'il peut-être en lui, de donner à la ſienne, des motifs de s'éxercer. Je vous parle raiſon ; & je vous en devrois, ſans doute, d'autant plus d'excuſes, que ce ton eſt moins le ton qui vous agréeroit le plus; mais, afin qu'il ne vous révolte pas tant, ou qu'il vous perſüade davantage,

je crois devoir vous assurer que vous vous êtes trompé, lorsque vous avez imaginé que ce n'étoit que pour vous prouver d'une façon plus crüelle, le peu de cas que je fais de vos sentiments, que je vous ai propôsé un mariage dont, quelques avantages que vous y trouvâssiez, ces mêmes sentiments ne pourroient que vous écarter. Je me flatte que quand je vous aurai appris ce que jusques à présent j'ai crû devoir vous cacher, vous me rendrez plus de justice; & que vous conviendrez que tous vos propos sur cela, sont pur radotage d'amant, & rien de plus.

Je ne me doutois pas en commençant cette Lettre, qu'elle ne seroit qu'un préambule; & j'allois discuter l'article de vos injustices, lorsque Madame de L. V. m'a fait dire que Madame la Princesse De...

venoit d'arriver. Quand vous ne ſçauriez pas de combien de bontés, cette Princeſſe me comble, vous n'en ignoreriez pas davantage tout ce que je dois à ſon rang. Je vais donc vous quitter; & avec d'autant plus de regret que je ſuis moins ſûre de me retrouver la premiére fois que je vous écrirai, qui ſera demain, un auſſi grand fond de raiſon que je crois avoir aujourd'hui. Je tâcherai pourtant que cette interruption ne me faſſe pas ce tort là: il eſt queſtion pour moi, de vous rendre raiſonnable; & je ne ſçaurois vous dire, de peur que vous ne vous en fâchiez, à quel point je deſire que vous vouliez bien voir les chôſes du même œil que moi; ce ſeroit, pourtant, ce que vous auriez de plus ſage à faire. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous, m'en

croire ſur ma parole, que de laiſſer, ainſi que je le crains fort, au tems à vous en convaincre? Bon ſoir, Duc.

LETTRE XXV.

JE vous tiens parole: comme la Princeſſe nous reſte, & que je ne pourrai pas la quitter de toute l'après dinée, je me ſuis fait éveiller plutôt que de coutume; & c'eſt dans mon lit que je vous écris. Plaiſe au ciel que vous me ſçachiez de cette attention, tout le gré que vous devriez!

J'ai, ce me ſemble, aujourd'hui, un objet très-intéreſſant à diſcuter avec vous: c'eſt-à dire, le reproche que vous me faites de ne vous avoir propôſé ce mariage, que dans l'intention de vous en braver plus crüellement. Il pourroit me paroître aſſez ſingulier que ce ſoit cette vûe que vous me ſuppôſiez, quand

il eût été ſi naturel que vous m'en eûſſiez prêté tant d'autres; mais ce ne ſera pas, ſans doute, la derniére fois que je vous ſurprendrai à mettre la paſſion à la place de la juſtice.

Je vais, je crois, vous prouver que rien ne peut-être moins fondé que ce reproche: ſi j'étois moins polie, je pourrois trouver ſans peine, quelque chôſe de plus fort à dire ſur cela; & ſi je m'en abſtiens, c'eſt, ſeulement, parce que je ne veux point aller plus loin; mais je quitte ce chapitre; & j'entre tout uniment en matiére.

Il y avoit tout au plus, deux mois que vous veniez chez moi (ayez, & pour cauſe, la bonté de remarquer cette époque) lorſqu'une femme de mes parentes qui, comme vous l'allez voir, a en moi la plus grande confiance, me pria

de vouloir bien moi-même lui choisir un mari pour sa fille qu'on lui demandoit de tous côtés; & que, malgré toute l'attention qu'elle se flattoit d'y apporter, elle craignoit de mal pourvoir. La raison de cette crainte, étoit qu'elle vit dans une trop grande retraite pour n'être pas obligée de prendre un gendre presque sur parole; & qu'elle ne se dissimuloit aucun des risques que l'on court, quand, sur une affaire de si grande importance, on est forcé de s'en rapporter au témoignage de gens qui ont ordinairement intérêt à ne pas être sinceres. A des chôses inutiles à redire ici, elle ajouta qu'obligée par état à vivre dans le monde, je pouvois mieux que personne, la sauver du malheur, toûjours affreux pour une mere tendre, d'être trompée; & qu'enfin c'étoit à moi, & à moi seule

qu'elle vouloit s'en rapporter. Ne voyant dans notre *jeuneſſe*, perſonne qu'elle ne pût un jour me reprocher de lui avoir nommé ; & ne pouvant lui donner M. de *Cercey* de qui je ſçavois la deſtinâtion, je vous avoüe que ce fût à vous que je penſai. Si, alors, vous n'aviez point encore perdu votre procès, du moins, étiez-vous fort menacé de le perdre : enfin, le vent du bureau n'étoit pas pour vous ; & en mon particulier, la mauvaiſe opinion qu'avoient de votre affaire (ſurtout, ſi vous la laiſſiez à la *chambre* qui devoit la juger.) le Préſident P. & quelques-uns des meilleurs Juges, me faiſoit regarder la chôſe comme déja arrivée. Je ne vis dans ce moment, que ce que, ſi vous le perdiez, ce crüel événement vous enléveroit : je conſidérai que vous retrouveriez dans ce mariage, beaucoup

coup plus, ſans comparaiſon, que ce que vous étiez ſur le point de voir arracher de vos mains : que c'étoit à la fois l'occâſion la plus ſûre, la plus belle, & la plus conforme à votre façon de penſer, que vous euſſiez jamais de rétablir votre fortune. Cependant, je ne me déterminai pas d'abord : la répugnance que je vous connoiſſois pour un ſecond mariage ; d'autres conſidérâtions qui ſe préſenterent à mon eſprit, & ſur leſquelles je crûs devoir me donner le tems de raiſonner avec moi-même, ſur le point de vous nommer à ma parente, m'arrêterent ; il me parut qu'il ſuffiſoit de vous déſigner : dans cette idée, je lui répondis ſimplement, » que je ne trahirois pas ſa confiance, qu'intérieurement, mon choix » étoit tout fait ; mais que j'avois » quelque raiſon de lui taire enco-

» re le nom de la perſonne que j'a-
» vois en vüe ; que toutce qu'en
» ce moment je pouvois lui en dire,
» c'eſt que c'étoit un homme tîtré,
» d'une très-illuſtre naiſſance,
» d'une réputation excellente ſur
» toutes les chôſes eſſentielles ;
» d'une figure fort agréable, &
» fort noble ; âgé de près de tren-
» te ans ; qui, avec une très-belle
» charge à la Cour, joüiſſoit dans
» l'inſtant que je lui en parlois,
» d'une fortune fort conſidérable ;
» mais dont il étoit menacé de per-
» dre peut-être un tiers, ſi l'événe-
» ment d'un procès qu'on lui avoit
» intenté, tournoit contre lui ; qu'à
» la vérité, ſi en l'épouſant, ſa fille
» devenoit Ducheſſe, l'aîné des en-
» fans qu'elle auroit, pourroit bien
» ne pas ſuccéder au titre de ſon
» pere, parce que d'un premier
» mariage, il reſtoit un fils à l'hom-

» me ſur qui j'avois jetté les yeux;
» que ce même homme devant hé-
» riter d'une grandeſſe de la pré-
» miére claſſe, & pouvant la faire
» tomber au fils qui probablement
» lui ſurviendroit, je n'imaginois
» pas que l'éxiſtence actüelle de cet
» enfant, pût-être pour elle une
» raiſon de rejetter la propoſition
» que je pourrois lui faire un jour:
» qu'au reſte, je connoiſſois trop la
» nobleſſe de ſon âme pour penſer
» une minute que, ſi l'homme que
» j'avois dans l'idée, perdoit ce pro-
» cès, ainſi que je ne lui cachois
» pas qu'on le craignoit, elle en
» fût plus éloignée d'une alliance,
» de toute façon ſi ſortable.

Sur ce dernier article, ma parente me répondit ſeulement que *je lui rendois juſtice, & qu'elle me le prouveroit*; mais, ſoit que ſans vous avoir nommé, tout ce que je lui avois dit de

gendre que je lui deſtinois, lui parût ne pouvoir aller qu'à vous, ſoit que, ſçachant que depuis peu, nous vivions beaucoup enſemble, cette circonſtance de plus, l'aidât à vous deviner, ce ne fut que ſur vous que ſes idées ſe fixérent; & je ne vous cache pas que ſi, en ſuppoſant comme elle fit, que ce n'étoit que de vous que je lui avois parlé, vous lui convintes fort à tous égards, votre réputation de galanterie, trop étendue pour n'avoir pas été juſques à elle, ne lui fit point pour le bonheur de ſa fille, une peur médiocre. Sans lui avouer que ſes conjectures fûſſent juſtes, je ſaiſis cette occâſion de vous réhabiliter dans ſon eſprit; & l'aſſurai de votre converſion avec d'autant plus de force, que vous me l'aviez à moi-même, plus perſuadée. Sans entrer dans un plus grand détail, je calmai ſes

craintes; elle me donna ſa parole de ne diſpoſer de ſa fille pour quelqu'autre que ſe pût être, que dans le cas où l'homme que j'avois en vüe, perſiſteroit à ne vouloir pas ſe remarier: car il eſt bon de vous dire que je m'étois ſouvenüe de tout, & même de votre répugnance pour de ſecondes nôces.

Ce fut peu de tems après cette converſâtion entr'elle & moi, & que j'avois différentes raiſons de vous taire, du moins un certain tems, que vous jugeâtes à propos de vous arranger avec votre Madame *de Vo...* Plus par-là, vous me prouviez que vous étiez toûjours le même, plus votre conduite me cauſa de chagrin; j'avois comme engagé ma parole que vous étiez tout-à-fait revenu de vos égarements; je le croyois moi-même! eh par qui! comment! & dans quel

inſtant me voyois-je deſabuſée! Vous crûtes devoir vous excuſer devant moi, d'avoir fait un choix ſi honteux; & vous pouvez vous rappeller que, ſur la peine que vous en prites, & qui, je l'avoüe, me parut on ne pas plus ſinguliére, je vous écrivis *que vous m'auriez fait beaucoup de plaiſir de prendre une autre femme que celle-là, & même*, que j'ajoûtai, que *ſi je ne pouvois, dans ce moment là, vous dire pourquoi je l'aurois deſiré, il ne tiendroit qu'à vous, que je ne vous l'apprîſſe un jour.* Il ſe peut que je ne retrouve pas abſolument les termes dont je me ſervis; mais, du moins, ſuis-je bien ſûre que c'étoit là mon idée. Il me parut que ce peu de mots vous avoit, & donné beaucoup à rêver, & inſpiré en même tems une curioſité fort vive. Je ne m'éloignerois même pas de croire que, ſi dès-lors, vous aviez, ainſi que vous

me l'avez dit depuis, tout au moins l'envie de m'aimer, la ſorte de chagrin que je vous marquois du choix que vous veniez de faire, dût vous faire imaginer que vous ne m'étiez rien moins qu'indifférent. Auſſi, tout ſimple qu'étoit ce diſours (car, enfin, être fâchée que vous eûſſiez pris cette femme, n'étoit pas en exclure d'autres.) ne me le ſeroisje pas permis, ſi j'eûſſe un ſeul inſtant pû penſer que j'avois déja le bonheur de vous plaire. Quoiqu'il en ſoit, ſi vous avez alors, crû pouvoir l'interpréter en votre faveur, vous pouvez voir à préſent, combien peu vous en aviez ſaiſi le véritable ſens. Je voulois donc vous dire ſimplement que je çraignois que, dans quelque retraite que vêcut ma parente, cette ſotte affaire (paſſez moi le terme.) n'allât, à cauſe de la crüelle célébrité de Mad. *de*

Vo... juſques à ſes oreilles; & qu'en la confirmant dans les craintes que votre conduite paſſée lui avoit données, elle ne la fît ſe dédire de la ſorte d'engagement qu'elle avoit pris avec moi. Ma peur, heureuſement, par le peu de tems que dura cette liaiſon, fut chimérique. Vous devez vous ſouvenir encore que, lorſqu'aſſez peu de tems après, il vous plut de me déclarer votre amour, je vous dîs dans je ne ſçais quelle de mes lettres, que *les projets que vous aviez ſur moi, ne pouvant point du tout aller avec les idées que j'avois ſur vous, je croyois que vous feriez beaucoup plus ſagement de vous prêter aux miens, que de vous flatter de m'amener aux vôtres; & que, même, c'étoit un conſeil que je croyois ne pouvoir vous donner trop tôt.* Ce propos vous inquiéta beaucoup plus encore que le premier; & je ne diſconviens pas

qu'il n'eût dequoi produire cet effet sur vous. Je vous promis alors de vous l'expliquer un jour, ainsi que le précédent; &, rien ne me forçant plus au silence, je vais vous tenir parole: *C'est qu'il faut nécessairement que vous vous mariiez; que je ne veux être la rivale de personne; & qu'il me conviendroit moins encore de l'être de ma cousine, que de qui que se fût.* A l'égard du nom de ma parente, vous connoissez trop la régle des procédés, pour devoir être surpris que je vous le cache encore: si ce mystère vous blesse, consentez à ce que je vous demande; &, dans l'instant, il cessera pour vous. Tout ce que je puis vous dire avec vérité, c'est que, sur la naissance, les biens, & les grâces de la personne que je vous propôse, je ne vous en ai point du tout impôsé: donnez-moi votre parole seule-

ment; & je vous engage la mienne que vous n'aurez pas à vous repentir de vous en être fié à moi.

Bon! ne voilà-t-il pas que la Princeſſe envoye ſçavoir de mes nouvelles? C'eſt, & je crois que vous ſentez cela comme moi, une façon honnête de m'apprendre qu'il eſt tems que j'aille lui faire ma cour: j'y vais donc: demain, ſi je le puis, je vous reprendrai. Il me reſte actüellement à vous prouver à quel point vous êtes injuſte, quand vous m'accuſez de n'avoir voulu que braver les ſentiments que vous avez pour moi; & je ne ſçais pas trop pourquoi je veux à toute force prendre cette peine: car, dans le fond, je ne ſerois point ſi fâchée que vous n'eûſſiez pas tort.

LETTRE XXVI.

IL eſt cinq heures ; & je ne viens cependant que de me coucher : la raiſon d'un déréglement qui me reſſemble ſi peu, c'eſt que, pour la derniere ſoirée qu'elle paſſoit avec nous, la Princeſſe a voulu joüer au *Biribi* qui, après, ou même avant ſes chiens, par parenthêſe, les créatures de l'Europe, le plus mal élevées, eſt ce qu'elle aime le plus ; il eſt inutile de vous dire qu'on a bien voulu avoir pour elle cette complaiſance. J'ai prodigieuſement gâgné ; & n'en ſuis pas pour cela plus contente : non que j'aye eſſuyé le chagrin de rüiner mes amis ; la plus groſſe perte a été ſupportée par des gens qui ne m'intéreſſent guères ;

mais c'eſt que, même quand j'y ſuis le plus heureuſe, le jeu m'eſt encore inſuportable. Avoir de la répugnance pour le vin, craindre l'amour, déteſter le jeu: il faut convenir, pourtant, qu'avec tout cela, je fais une femme d'un fort agréable commerce! Ce malheureux biribi, & cette veille inuſitée m'ont ſi fort échauffé le ſang qu'il m'eſt de toute impoſſibilité de dormir: n'en ayant rien de mieux à faire, je vous conſacre donc mon inſomnie. Ah! ſi je l'eûſſe prévu ce biribi, comme au lieu de me faire éveiller hier pour vous écrire, j'aurois dormi la grâſſe matinée! &, qui ſçait encore ſi je n'en ſuis pas la dupe; & ſi vous ne faites pas comme C*** qui prétend qu'il y a nombre de Lettres qu'il ne prend pas la peine d'ouvrir, parce que, ſoit d'après la pôſition où il ſe trouve,

ſoit d'après les gens qui lui écrivent, il ſçait toûjours ce que ces lettres doivent contenir ; & s'arrange en conſéquence. Il met donc dans un coffre, toutes celles qu'on lui écrit, & telles abſolument qu'il les a reçûes, ſur-tout, lorſque ce ſont des lettres d'amour, parce qu'en partant de la ſitüâtion où l'on ſe trouve avec une femme, rien n'eſt plus aiſé, ſelon lui, que d'y répondre ſans eſſuyer le dégout de les lire. Il me diſoit la derniére fois, qu'il ſe réjoüiſſoit en ſongeant qu'à ſon inventaire, on en trouveroit pluſieurs milliers toutes cachetées, auxquelles il n'en auroit pas moins répondu, & rarement hors de propos, quoique preſque toûjours à la boulevüe. N'en feriez-vous pas autant des miennes ? C'eſt que ſi je le croyois ! mais, non, vous n'oſeriez ! Oh ça ! tenez-vous bien ; je

vais commencer à vous parler raiſon.

J'ai, exprès, dans l'éclairciſſement que vous me forcez aujourd'hui de vous donner, pris ſoin de bien marquer les époques, afin de vous prouver à quel excès vous pouſſez l'injuſtice, lorſque vous m'accuſez de joindre la bravade, à l'indifférence. En effet, ſi, vers la fin de l'hiver dernier, tems où j'ai penſé pour vous à ce mariage, vous m'aimiez déja, vous conviendrez que je n'en pouvois rien ſçavoir, puiſque vous ne me l'aviez pas dit encore; qu'en ſuppôſant, ainſi que depuis, vous l'avez prétendu, que, j'eûſſe deviné l'état de votre âme, dès que je ne voulois pas répondre à vos ſentiments, ils devoient être pour moi, comme n'étant pas; & même, que feindre de ne les point remarquer, étoit dans cette pôſi-

tion, de tout ce que je pouvois faire, & ce qui commettoit le moins votre amour propre, & ce qui devoit auſſi le moins m'expoſer à l'aveu d'une paſſion que je n'aurois pas voulu récompenſer. Mais il s'en falloit beaucoup, & ce n'eſt point d'aujourd'hui que je vous le dis, que je crûſſe que ce fût moi qui vous parûſſe digne de remplacer dans votre cœur, Madame *de Vo...* Ne le deſirant pas plus que je ne croyois avoir ſujet de le craindre, aſſez peu de tems après, je vins ici; vous m'écrivites que vous étiez paſſionnément amoureux. La femme que vous veniez de quitter, ne me laiſſant pas imaginer que vous en aimâſſiez une qui pût vous faire plus d'honneur, je ne ſçaurois vous dire combien en moi-même, je rabattis de vos ſoupirs, de vos tourments, & beaucoup plus encore de ce que, ſelon vous, méritoit d'eſti-

me, la miraculeuſe beauté à qui, depuis mon abſence, vous aviez adreſſé vos vœux. Mais, combien ne m'applaudis-je point de ne l'avoir pas jugée d'après ce que vous paroiſſiez en penſer, lorſque toutes les lettres qui me venoient, ſoit de la Cour, ſoit de Paris, m'apprirent qu'à tout ce qu'on voyoit faire *à Mad. du Br...* il n'y avoit pas lieu de douter que vous ne fûſſiez devenu pour elle, l'objet d'une nouvelle fantaiſie; & que vous aviez l'air de ne pas vous éloigner de répondre aux agaceries qu'elle vous faiſoit ſans ménagement. Auſſi, ne pouvant pas imaginer que vous me fiſſiez une hiſtoire, ne puis-je vous exprimer, à quel point la timidité que ſembloit vous inſpirer votre nouvelle paſſion, étoit ſinguliére à mes yeux. Toutes réfléxions faites, pourtant, je crus que ce que l'on diſoit de vous, & de Madame *du Br...* n'é-

toit qu'une de ces fâbles dont Paris amuſe de tems en tems ſon oiſiveté ; & qui, quelquefois, n'ont, même pas, le plus léger fondement. Enfin, vous rompîtes le ſilence : peut être, dès lors, pour vous empêcher d'aller plus loin, aurois-je dû vous dire les vûes que j'avois ſur vous ; je doute, cependant, que cette confidence eût eû le ſuccès dont, pour me déterminer à vous la faire, il auroit fallu que je me fûſſe flattée ; & que, n'eût-ce été que pour me prouver plus d'amour, vous n'eûſſiez rejetté hautement ma propôſition ? Ne croyant donc point devoir la hazarder ; & voulant toutes fois mettre de bonne heure un frein à votre imaginâtion, je vous écrivis *que vous feriez bien d'avoir des vües plus ſérieuſes, & dont en même tems, vous deviez attendre plus de ſuccès, que des projets que vous*

m'annonciez. Si ce n'étoit pas vous en dire aſſez, c'étoit, du moins, vous dire tout ce que je me croyois permis. Comment, d'ailleurs, & par quelle voye, vous, ſurtout, voulant que je vous crûſſe de l'amour pour moi, aurois-je pû me flatter de triompher de la répugnance que vous marquiez pour de ſecondes nôces, lorſque la perte de votre procès, loin de la vaincre, ſembloit y avoir ajouté encore? Je crus donc, que je ne devois pas me preſſer de parler; &, ſans vous dire quelles pouvoient être vos reſſources, je me contentai de vous en faire enviſager. J'attendois toûjours le moment de rompre le ſilence; & il ſe peut que je l'eûſſe attendu long-tems encore, ſi la propôſition que cette Madame a eu l'inſolence de vous faire faire, ne m'eût fait penſer qu'il étoit tems que je parlâſſe auſſi; &

que je ne pouvois même, ſans manquer à l'amitié que je me flatte qui nous unit, & à ce que j'avois promis à ma parente, m'obſtiner encore à me taire, par la raiſon que, ſi je perſiſtois dans ce parti, il ſe pouvoit que quelqu'un me gâgnât de viteſſe; &, que s'il arrivoit, qu'entre les propôſitions qu'on pourroit vous faire, il s'en trouvât quelqu'une qui vous agréât, & que vous engageâſſiez votre parole, je ne pourrois m'en prendre qu'à moi-même. Il a, donc, fallu m'y déterminer; mais, moins je pouvois douter des idées deſagréables que je vous donnerois, plus ça été avec une répugnance inexprimable, &, que je me ſerois épargnée, ſi j'eûſſe imaginé qu'elle eût été ſi peu ſentie, que j'ai fait cette démarche... Laiſſons cela; cette lettre ne me paroît déja que trop longue: pour la

terminer, voici quelle eſt ma réſolution; après vous en avoir inſtruit, je paſſerai au reſte.

Je ne dirai, ni dans l'inſtant, ainſi que vous le voudriez, ni même de ſitôt à ma parente, le refus que vous faites de ſa fille; & crois ne pouvoir mieux vous prouver combien vous m'étes cher, qu'en vous laiſſant ſur cela, quoique malgré vous, le tems de la réfléxion. Sur le fond de mes ſentiments pour vous, je n'ai rien à vous dire que ce que je vous en ai dit tant de fois. Tout ce que, dans cette circonſtance, je me crois permis d'y ajoûter, c'eſt que je vous aimerois, non-ſeulement autant qu'aujourd'hui vous croyez le deſirer, mais, autant que, ſi cette crüelle paſſion ſe rendoit maîtreſſe de mon âme, je ſerois, à ce qu'il me ſemble, capable de le faire, que je n'en ſacrifie-

rois pas moins mon amour à ma gloire ; &, bien plus facilement encore, à ce que je croirois être vos véritables intérêts. Réglez-vous donc, sur cela ; & prouvez-moi, en consultant mieux les vôtres, que vous êtes digne de la très-tendre amitié que je vous ai voüée. Adieu, Monsieur le Duc, je tombe de lâssitude ; & vais tâcher de dormir.

Fin de la premiere Partie.

FAUTES A CORRIGER.

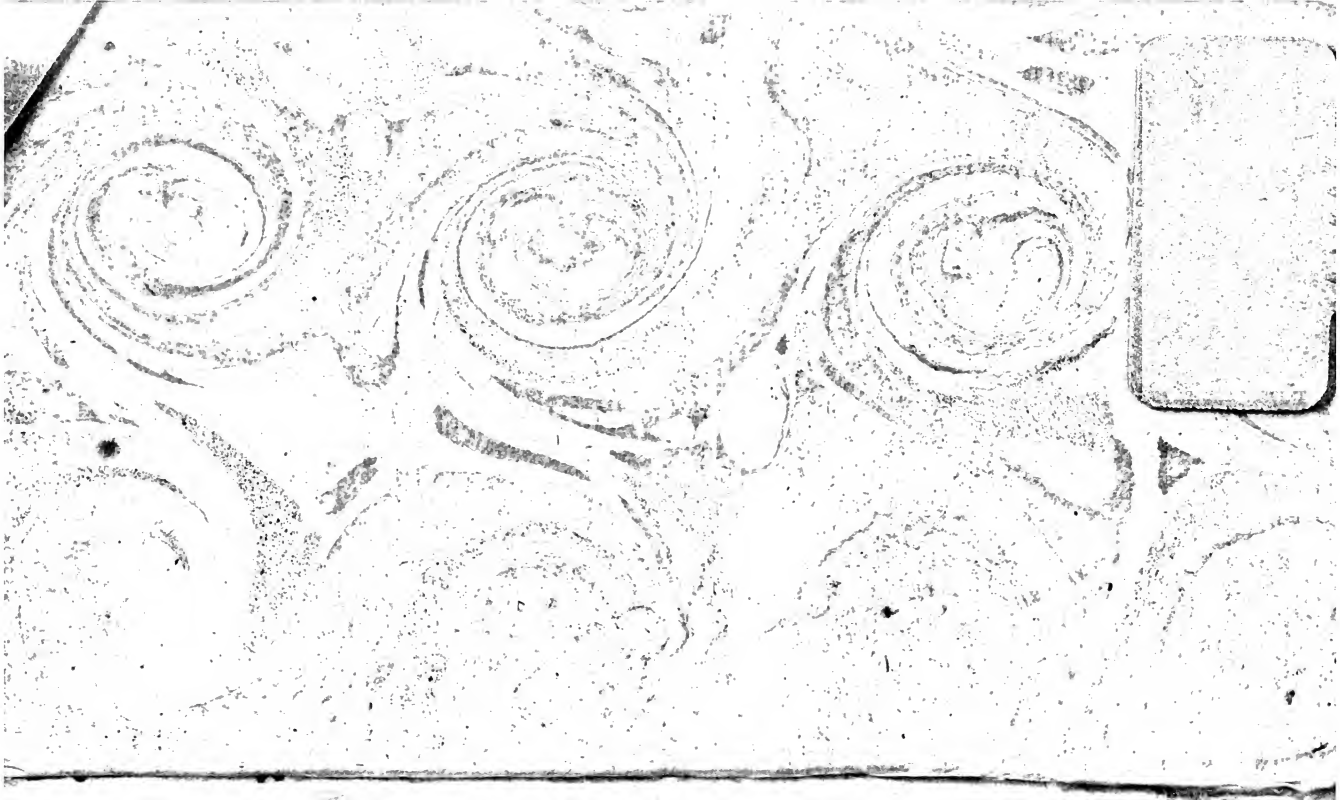
DANS la Préface, page 9. ligne 11. *nous ne nous*, liſez *ne nous*.

Dans les Lettres.

Pag. 39. lig. 5. *eſt que la crainte*, effacez *que*.
Pag. 57. lig. 16. effacez *de ce* répété.
Pag. 74. lig. 10. *qu'on a fournis*, liſez *qu'on m'a fournis*.
Pag. 90. lig. 10. *plus de mal*, liſ. *plus mal*.
Pag. 99. lig. 12. *l'impôſoit*, liſ. *s'impôſoit*.
Pag. 108. lig. 12. *m'aſſurer*, liſ. *m'amuſer*.
Pag. 125. lig. 13. *voulez*, effacez la virgule.
Pag. 137. lig. 14. *pas moins*, *malgré cela*, liſ. *pas*, *malgré cela*, *moins*.
Pag. 141. lig. 20. *la moins*, liſ. *le moins*.
Pag. 168. lig. 9. *ce puiſſe*, liſ. *ſe puiſſe*.
Pag. 171. *ormoins*, liſ. *or*, *moins*.
Pag. 172. lig. 15. *indubitablement* (*Loin*, liſ. *loin*.

Pag. 175. lign. 8. *tendreſſe s'affoiblir*, liſ. ce mot avec un point ſeulement.
Pag. 191. *ſe permit*, liſ. *ſe permêt.*
Pag. 192. lig. 6. *ſi je vous afflige !* liſ. *ſi je vous afflige*,
Pag. 196. lig. première, *tout*, liſ. *toute.*
Pag. 218. lig. première, *aimé mieux*, liſ. *mieux aimé.*
Pag. 264. lig. 10. *ce pût*, liſ. *ſe pût.*

VAI
15117114

~~233.~~
~~A.~~
~~15.~~

117.
a
113–114.